

LE TEMOIN DE PASSAGE

CHEZ ZOLA

LE TEMOIN DE PASSAGE

CHEZ ZOLA

par

MURAD SEOUD, B.A., F.I.L.

Thèse présentée

à la Faculty of Graduate Studies

en vue d'obtenir le grade de

Master of Arts

McMaster University

Septembre, 1972

MASTER OF ARTS (1972)
(Romance Languages)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario

TITLE: Le témoin de passage chez Zola.

AUTHOR: Murad Séoud, B.A. (University of Exeter),
F.I.L. (London)

SUPERVISOR: Professor O. R. Morgan

NUMBER OF PAGES: iii, 175.

SCOPE AND CONTENTS: A structural analysis of Le Ventre de Paris, L'Assommoir, Germinal and La Terre, designed to show the use of a "témoin de passage", whose experiences in a different community reveal the latter's attitudes and interests.

Une analyse structurale du Ventre de Paris, de L'Assommoir, de Germinal et de La Terre, destinée à mettre en lumière l'utilisation d'un "témoin de passage", dont les expériences dans une nouvelle communauté nous révèlent les attitudes et les préoccupations de celle-ci.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre très vive reconnaissance à Monsieur le professeur O.R. Morgan pour son introduction stimulante aux études zoliennes, comme pour sa direction encourageante de cette thèse. Nous voudrions reconnaître, aussi, notre dette envers M. J.-P. Pfirrmann pour tous ses conseils, donnés au cours de l'élaboration du manuscrit de ce travail.

INTRODUCTION

Le procédé selon lequel Emile Zola présente le Second Empire dans la série des Rougon-Macquart est bien connu: divisant la société dans de nombreux compartiments quasi étanches, chacun documenté par des visites et des interviews, l'auteur a construit une fresque énorme qui sert de fond aux ambitions et aux expériences des descendants de la vieille Tante Dide. Dans chaque roman de cette Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire, Zola présente une certaine section de la société contemporaine, ou presque, pour y faire figurer un ou plusieurs membres de la famille centrale: Lisa Quenu, née Macquart, dans les Halles de Paris, par exemple; sa soeur, Gervaise, dans un autre quartier de Paris; ou le fils de Gervaise, Jacques Lantier, dans un roman sur les chemins de fer. Une discussion de l'étroitesse de cette vision, c'est-à-dire, d'une vision où la société se conçoit comme une série de compartiments à examiner tour à tour, plutôt que comme une entité globale, malgré l'ampleur de la perspective, sera réservée à notre conclusion.

Dans une série de vingt romans, tous écrits sous le même titre général, il n'est guère étonnant qu'il y ait des répétitions -- de situations, d'intrigues, de descriptions

ou de personnages. En adoptant et en adhérant à une esthétique naturaliste, Zola s'est fait l'observateur de la société, observateur qui regarde et qui décrit, mais qui ne se permet pas de commenter ce qu'il voit. Zola, qui connaissait et comprenait fort bien les peintres et les oeuvres du mouvement impressionniste, alors à la mode, a appliqué, comme l'ont montré Philippe Hamon et Joy Newton, les méthodes des peintres impressionnistes dans le domaine du roman, introduisant ainsi un changement fondamental dans le rôle du personnage central. Comme nous l'explique Philippe Hamon:

C'est là un procédé fondamental de description pour Zola: procédé de peintre qui fragmente la réalité plutôt qu'il ne la lie, qui sélectionne plutôt qu'il ne structure... Le personnage ne crée plus l'action romanesque, mais la description: les traditionnels éléments du roman, l'élément statique (la description) et l'élément dynamique (le personnage), semblent s'inverser.¹

Nous aurons à discuter plus tard des qualités impressionnistes dans l'écriture de Zola. Ce qui nous concerne, pour le moment, c'est l'identité et le rôle de l'observateur. Il sera toujours plus facile pour quelqu'un du dehors d'essayer une description objective -- ou, de toute façon, plus objective que celle des habitués -- d'une communauté quelconque. Comme le montre Joy Newton:

¹Philippe Hamon, "A propos de l'impressionnisme de Zola", Les Cahiers naturalistes, no. 34 (1967), p.142.

Le nouveau venu est plus sensible et ses perceptions sont plus vives parce que ses sens ne sont pas émoussés par l'habitude. Chez l'auteur comme chez le peintre, le but est de nous présenter l'effet de l'ensemble et d'omettre le détail, parce que c'est ce genre d'impression qui frappe l'oeil naif avant que la raison n'identifie et explique l'objet de la vision.²

Effectivement, ce sera la vue de Zola lui-même, pénétrant dans les divers milieux qu'il avait choisis pour situer ses romans. Par conséquent, nous trouvons dans chaque roman un étranger qui nous sert de guide dans un milieu, nouveau pour lui comme pour le lecteur. Si le roman naturaliste ne nous donne pas de héros, dans le sens traditionnel du mot, il nous présente un personnage important dont nous pouvons partager les expériences dans ce nouveau milieu. Cet observateur ne sera pas toujours un membre de la famille Rougon-Macquart, ni, toujours, le personnage le plus important. Si Gervaise Macquart est membre de la famille aussi bien que le personnage central de L'Assommoir, Pierre Florent dans Le Ventre de Paris, par exemple, n'appartient pas à la famille, tandis que Jean Macquart joue un rôle mineur à côté des paysans de La Terre.

La présence de diverses catégories de témoins dans l'oeuvre de Zola a déjà été signalée. John C. Lapp nous montre l'homme trahi par la femme, et contraint à regarder

²Joy Newton, "Emile Zola impressionniste (II)", Les Cahiers naturalistes, no. 34 (1967), p.126.

sa propre humiliation:

An observer, lover or husband, must in some way witness his own ignominy... The observer, like the spectator at a tragic play, is helpless before the action that unfolds in front of him, an action of which the ultimate symbol is the unbridgeable gap between the sexes.³

Roger Ripoll trouve aussi de nombreux personnages, témoins de scènes violentes, du meurtre ou du viol, aussi bien que des guetteurs, même des voyeurs, qui cherchent à pénétrer dans la vie d'un autre personnage qui se croit à l'abri. Mais l'observateur n'échappe pas aux conséquences de son regard:

Jusque-là le témoin était au premier plan: il surprenait une vision prohibée et ne parvient pas à s'en détacher. A présent, il nous paraît que le personnage peut se trouver à son tour pris et immobilisé sous la fatalité d'un regard étranger.⁴

Dans l'analyse structurale qui suit, nous proposons de nous concentrer sur l'identité et le rôle de cet observateur, pour distinguer un modèle particulier qui nous semble apparaître et se répéter dans les romans de Zola. La présentation de l'observateur, dans le cadre de chaque roman individuel, comprend trois étapes principales: entrée, intégration, rejet. Puisque c'est à travers les expériences

³John C. Lapp, "The Watcher Betrayed and the Fatal Woman: some recurring patterns in Zola", P.M.L.A., LXXIV (1959), pp.277-8.

⁴Roger Ripoll, "Fascination et fatalité: le regard dans l'oeuvre de Zola", Les Cahiers naturalistes, no.32 (1966), p.112.

de notre observateur que nous apprécions les actes et les mobiles de la communauté dans laquelle il essaie de s'intégrer, avant d'en être expulsé, nous pouvons le nommer, ainsi que le fait Jean Borie: "témoin de passage".⁵

Naturellement la présentation, ou l'utilisation, de cet observateur varie beaucoup de roman en roman, et ne saurait se réduire à une formule aussi simple que celle de "entrée, intégration et rejet". Nous aurons à examiner les raisons pour lesquelles notre témoin choisit de s'intégrer dans une telle communauté, les ambitions qu'il nourrit en arrivant, et les modifications que celles-ci subissent lorsque l'intégration semble assurée: l'intégration peut être un refuge aussi bien qu'un but ou un rêve. Les romans, dont nous avons à traiter, s'ouvrent et se ferment tous avec l'apparition et le départ (figuratif dans le cas de Gervaise Macquart) du témoin, deux moments fondamentaux. L'arrivée du nouveau venu met en valeur son identité, et l'importance de l'identité que les habitants de son nouveau milieu lui imputent. Car une intégration ou assimilation complète ferait disparaître jusqu'aux moindres traces de l'identité antérieure du témoin, ce qui implique, naturellement, un effort de la part de l'étranger lui-même, aussi bien que de la part de la communauté. Mais les deux

⁵Jean Borie, Zola et les Mythes, Paris: Editions du Seuil, 1971, p.65.

côtés s'obstinent, pour des raisons différentes, à maintenir en vie l'ancienne identité du témoin, soit par son apparence physique ou par ses vêtements, soit par son attitude envers son milieu ou ses idées pour changer le système en vigueur. Car l'assimilation du témoin par la communauté implique un changement que la communauté ne peut pas -- ou ne veut pas -- accepter, surtout lorsqu'il s'agit d'un changement social ou politique. La présence d'un étranger sert à mettre en lumière les divisions et les contradictions qui existent au-dessous de la surface de cette société, et à provoquer un regroupement des membres et des intérêts de la communauté.

Selon le procédé naturaliste, ce sont la race, le milieu et le moment qui influencent l'individu. Nous allons trouver que ces influences s'opèrent aussi dans le sens inverse -- notre témoin aura une influence notoire sur son milieu: les regroupements qu'il provoque par sa présence dans la communauté en seront la preuve. Le rejet, final et irrévocable, est accompagné par un rejet parallèle de la part du témoin qui repousse la communauté dans laquelle il aura précédemment tant souhaité s'intégrer.

Dans une telle situation, le témoin peut-il rester statique et objectif? S'il pense à modifier ses ambitions, s'il se laisse influencer par son milieu, s'il adopte, enfin, une attitude critique envers les membres de son nouveau milieu, le simple observateur devient peu à peu un vrai "témoin de passage", dont le témoignage nous fournit un

aperçu pénétrant sur la société du Second Empire. Citons plus longuement Jean Borie:

Encore faut-il remarquer que le moi ne peut toujours éviter de se mettre en scène, contraint qu'il est de se situer par rapport à ce qu'il "exteriorise", par rapport à ce qu'il projette: d'où des personnages à demi désavoués comme le Florent du Ventre de Paris; d'où la naissance de romans à témoins -- Germinal et La Terre marquant de ce point de vue une évolution par rapport à L'Assommoir, du fait de l'introduction de ces voyageurs, de ces témoins de passage que sont Etienne et Jean --; d'où enfin l'arrivée de porte-parole de plus en plus engagés, comme le docteur Pascal, simple observateur dans La Fortune des Rougon, acteur principal dans le roman qui porte son nom.⁶

Pour illustrer ce modèle, nous avons choisi de concentrer notre analyse structurale sur quatre des romans de la série des Rougon-Macquart. Ces quatre romans, où le modèle se montre chaque fois très clairement, offrent des témoins et des milieux distincts et variés: Pierre Florent chez les commerçants des Halles dans Le Ventre de Paris, Gervaise Macquart parmi les ouvriers parisiens dans L'Assommoir, Etienne Lantier dans la communauté minière dans Germinal, et Jean Macquart dans le milieu paysan dans La Terre.

Nous serions tentés de croire qu'un examen détaillé relèverait le même modèle dans d'autres romans de la série, sinon dans les vingt volumes. Serge Mouret et Pauline Quenu,

⁶Jean Borie, op. cit., p.65.

par exemple, dans La Faute de l'abbé Mouret, et La Joie de Vivre respectivement, se coupent -- sont coupés -- de la vie, après avoir perdu ou rejeté la vie conjugale. Nous verrons l'importance, dans les romans de Zola, des rapports avec l'autre sexe pour celui qui veut s'intégrer dans une nouvelle communauté. Nana et La Bête Humaine nous montrent deux personnages, Nana elle-même et son demi-frère, Jacques Lantier, respectivement, qui perdent la vie après leur rejet par une société à laquelle leur adhésion a toujours été assez fragile. La catastrophe impliquée par les foules autour de la maison où Nana meurt, et par le train emballé qui emporte les soldats au désastre après la chute fatale de Jacques, sera également une idée-clef dans la conception d'une société menacée par la guerre et condamnée à disparaître, bouleversée par des forces majeures.

En effet, le témoin bute, à chaque pas, d'une façon consciente ou inconsciente, contre des forces supérieures à l'homme, soit, en premier lieu, les objets animés par la perception de Zola, soit, comme nous l'explique Guy Robert, les mythes éternels qui ont exercé une si puissante influence sur Zola:

Tel est bien l'aspect épique des Rougon-Macquart: on l'a surtout découvert jusqu'ici dans l'art avec lequel Zola confère une vie puissante et souvent monstrueuse aux objets et aux foules. Il faut aller plus loin et mettre en lumière les mythes dont le jeu emplit et explique le monde du poète: ceux de la Mort et de la Fécondité, de la Catastrophe et de l'Espérance; celui du Retour

éternel qui se dégage de cette lutte sans fin prolongée entre les principes de corruption et les puissances de la vie, en même temps que la permanence des forces -- milieu et hérédité -- qui accablent l'homme.⁷

Ce qui nous importe le plus dans notre analyse, c'est que nous apprécions tous les milieux divers, et les événements qui s'y produisent, à travers les yeux et les expériences du témoin de passage. Puisqu'il est étranger à son nouveau milieu, il y voit plus clair que les habitants, déjà installés depuis longtemps et accoutumés aux aspects insolites de leur environnement. Si l'étranger devait finalement s'intégrer, on pourrait s'attendre à ce qu'il perde cette vision pénétrante de la société, mais c'est le contraire qui arrive. Le témoin de la société suscite des passions parmi la communauté qui mènent à son expulsion. Son commentaire, qui peut être silencieux aussi bien que militant, nous avertit de la signification profonde de son milieu -- des Halles, du pays minier, de la campagne, une vérité qui ne serait pas pour plaire aux habitants eux-mêmes. L'étranger, l'observateur objectif, se trouve donc -- qu'il le veuille ou non -- engagé dans la vie de la communauté pour en être expulsé à cause de sa perception. Il devient, par conséquent, dans le roman zolien, le témoin de passage, parce que l'observateur averti ne saurait se faire accepter.

⁷Guy Robert, Emile Zola: Principes et caractères généraux de son oeuvre, Paris: Les Belles Lettres, 1952, p. 104.

Le roman français du dix-neuvième siècle présente souvent un héros, un jeune homme de province dans la plupart des cas, qui essaie de conquérir la haute société parisienne ou de s'intégrer dans une société supposée plus élevée que celle dont il sort. L'intégration heureuse d'Eugène de Rastignac, de Lucien de Rubempré, ou de Frédéric Moreau dans la société de Paris représenterait un point culminant dans leurs aspirations. Julien Sorel et Emma Bovary rêvent de bonheurs dont les membres de la haute société doivent jouir, ou du moins, dont ils jouissent selon les fantaisies de ceux qui se trouvent en dehors. Ce sont des personnages qui cherchent dans une autre communauté le moyen de faciliter une carrière dans le beau monde.

Nous verrons que les ambitions du personnage central dans le roman zolien sont beaucoup plus modestes, que celui-ci ne cherche à s'intégrer, en effet, que dans une communauté composée de ses semblables, où l'intégration devrait se faire sans difficulté. Les préoccupations des personnages que nous allons examiner sont, en premier lieu, les nécessités de la vie, des préoccupations terre à terre qui n'ont rien à voir avec les ambitions sociales des autres héros du dix-neuvième siècle. Le caractère de notre témoin n'est pas donc l'objet d'une analyse psychologique aussi profonde que celle de son prédécesseur: ce qui importe,

une fois de plus, ce sont ses expériences et ses observations.

Dans notre étude nous avons voulu nous borner, en grande mesure, au texte des quatre romans déjà nommés. Il serait possible de chercher dans la vie et la personnalité de Zola lui-même le modèle du témoin de passage: d'une part, l'observateur à la vue documentaire de la société du Second Empire qui croyait, d'une façon véhémement mais imprécise, à l'avenir bienheureux de l'homme; d'autre part, l'étranger, le fils d'un Italien, le méridional (bien que né à Paris), le jeune homme pauvre et sans père qui cherche une entrée dans une autre communauté pour trouver aussi un refuge à l'abri du monde extérieur.

Dans les quatre chapitres qui suivent, chacun consacré à un des témoins de passage, nous proposons donc de fonder l'analyse structurale uniquement sur le roman dans lequel le témoin figure, avec une ou deux citations tirées de l'ébauche du roman pour éclaircir les intentions de l'auteur. Toutes les citations au texte des romans renvoient à la belle édition des Oeuvres Complètes d'Emile Zola, établie sous la direction de Henri Mitterand, et publiée à Paris par le Cercle du Livre Précieux, 1966-69.

Finalement, avant d'aborder les quatre romans choisis, nous voudrions citer la base théorique du romancier, telle que Zola l'a élaborée lui-même:

Le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis, l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. C'est presque toujours une expérience "pour voir" comme l'appelle Claude Bernard. Le romancier part à la recherche d'une vérité.⁸

⁸ Oeuvres Complètes, tome 10, Le Roman Expérimental, p.1178.

CHAPITRE PREMIER

LE VENTRE DE PARIS: PIERRE FLORENT

De nos quatre témoins, celui qui se trouve le plus mal-en-point au début de son histoire, c'est le pauvre Florent, ramassé un matin quand il fait encore noir sur la route de Paris. Sans l'aide de la bonne maraîchère, Madame François, il n'aurait jamais retrouvé ses forces pour achever son retour à la capitale, retour qui paraît être l'unique objet du jeune proscrit. Tout le premier chapitre sera consacré aux circonstances de ce retour pénible: l'entrée de Florent à Paris, son hébétude devant la vie des Halles dont la nouveauté et les légumes ne cessent pas de l'accabler, sa méfiance envers ceux qui essaient de lui rendre service. Nous voyons donc immédiatement l'importance de l'identité du témoin face à son nouveau milieu.

Dans le cas de Florent il s'agit, du moins au début, de son passé plutôt que de son caractère car, de retour à Paris après sept ans d'exil à Cayenne, Florent est avant tout préoccupé de garder secrète son identité. Au lecteur, Florent paraîtra toujours innocent, quoique naïf, condamné après les événements du 2 décembre sans avoir rien fait de criminel ni de vraiment révolutionnaire contre le régime,

inculpé pour sa seule présence sur les barricades. Si Florent passe en revue sa propre histoire afin de mettre le lecteur au courant et de soulever sa compassion, on verra par la suite comment la présence de Florent aux Halles et son "rêve humanitaire" seront une nouvelle fois la cause de son bannissement.

Il n'y a, en effet, que deux personnes à Paris qu'il ose aborder, son ancien ami et complice futur, Gavard, et son demi-frère, Quenu, dont l'amour est sincère quoique fragile. Celui-ci, croyant son frère mort, n'hésite pas, même au moment de se jeter au cou de Florent, à le recevoir avec cette pensée sur les lèvres: "Je t'ai cru mort, je la disais hier encore à Lisa: 'Ce pauvre Florent...'"¹ La petite Pauline ne partage pas la joie de son père en voyant ce monsieur, tandis que la réception de Lisa, pour ne pas être froide, n'est pas non plus très chaleureuse -- celle-ci doit penser déjà à l'héritage.

Ainsi le problème de l'identité du nouveau venu se pose pour sa famille aussi bien que pour lui-même et Florent doit cacher sa parenté proche avec les Quenu s'il veut rester à Paris. Ayant déjà acquis les papiers d'un autre Florent mort à Surinam, il devient le "cousin revenu de l'étranger"² des Quenu, connu désormais par le seul nom de

¹Oeuvres Complètes, tome 2: Le Ventre de Paris, p. 599

²Ibid. p.615

Florent, son propre nom de famille mais le prénom du décédé. Seule aux Halles la terrible Mademoiselle Saget saura pénétrer ce déguisement, bien que le dossier montré à Lisa lorsqu'elle va dénoncer son beau-frère décide que la police s'était informée de toutes les activités de Florent depuis son retour.

Si Florent réussit à cacher son identité à l'égard de sa parenté avec Quenu, ses premiers contacts avec le quartier bourgeois ne manquent pas de mettre en relief son identité à l'égard de son caractère. Celui-ci se montrera d'une façon sans équivoque, d'abord par les traits purement physiques de Florent, plus tard par ses attitudes sociales et révolutionnaires. Florent, comme le lecteur le sait, devrait rentrer à Paris le coeur plein de joie dans l'anticipation d'une heureuse réunion avec ses anciens parents et amis. Mais, dès le début, même ceux qui lui témoignent le plus de sympathie sont obligés de constater combien Florent est différent, que c'est un inconnu, Madame François la première:

Elle le voyait mieux, et il était lamentable, avec son pantalon noir, sa redingote noire, tout effiloqués, montrant les sécheresses des os. Sa casquette, de gros drap noir, rabattue peureusement sur les sourcils, découvrait deux grands yeux bruns, d'une singulière douceur, dans un visage dur et tourmenté. Mme François pensa qu'il était vraiment trop maigre pour avoir bu.³

³Ibid. p.568

Ici les vêtements noirs que Florent ne semble jamais ôter sont déjà bien en évidence.

Florent essaie d'abord de rester un inconnu, de cacher son histoire. Plus tard il racontera toute son histoire à Pauline qui veut écouter "l'histoire du monsieur qui a été mangé par les bêtes."⁴ Pris entre la nécessité de tout dire et celle de cacher son histoire, Florent raconte cette histoire à la troisième personne, comme si elle appartenait à un autre. Mais nous voyons déjà l'implication de la demande de la jeune fille: dans le symbolisme du roman l'histoire de Florent est en réalité celle du maigre qui sera mangé par les gras. La différence entre Florent "le maigre" et "les gras" que sont ses seuls parents vivants, les Quenu, sert à souligner encore une fois la distance entre Florent et l'ambiance qu'il croyait retrouver. On ne saura pas tolérer les gens maigres, ces êtres différents.

Le retour de Florent ne suscite donc pas la joie ouverte à laquelle on aurait pu s'attendre. En effet, c'est un faux retour, puisque ce n'est ni un retour à ce que Florent avait quitté, ni le même Florent qui, sept ans plus tard, y revient. Paris, "la chère grande ville, tant regrettée, tant désirée",⁵ n'est plus la même: Florent, seul ou guidé

⁴Ibid. p.636

⁵Ibid. p.569

par le peintre Claude Lantier, n'arrive pas à s'orienter, les Halles se sont transformées et elles ont été beaucoup agrandies depuis sa déportation, l'oncle Gradelle est mort et Quenu a déménagé. Tout est à recommencer: si Florent trouve des liens déjà établis avec une famille, avec un vieil ami, s'il a déjà fait la connaissance de deux êtres sympathiques, Madame François et Claude Lantier, la ville tant regrettée reste à reconquérir. De plus, Florent, par l'intermédiaire de Zola faut-il observer, a déjà croisé aux Halles bien des personnages avec lesquels il aura affaire pendant les jours à venir, sans que ceux-ci lui témoignent pour le moment le moindre intérêt. Nous serons en droit de voir en Florent un étranger aux Halles, quelqu'un dont les yeux et les expériences vont nous servir de guide. Tout comme les autres témoins, il n'apporte avec lui rien de matériel, seulement quelques expériences amères, quelques petites ambitions, quelques idées qui vont l'abandonner à la merci de son nouveau milieu.

Il faut constater aussi que l'aspect noir et maigre et la fausse identité de notre témoin ne vont pas de pair avec le but tellement simple qu'il se propose après son exil à Cayenne. Pour le moment Paris sera son seul but: "Il s'y cacherait, il y vivrait de sa vie paisible d'autrefois. La police n'en saurait rien."⁶ Mais cette vie paisible

⁶ Ibid. p.569

n'existe plus pour Florent et la police, comme il sera démontré plus tard, est déjà au courant de son retour en France.

Maintenant commence ce qui est pour Florent la longue période d'intégration dans son nouveau milieu. Si tel est vraiment son but simple, il faut que Florent soit néanmoins poussé pour entreprendre les démarches nécessaires à son établissement à Paris. La vie paisible ne peut pas se limiter à une existence oisive passée à la charcuterie, toujours dans les jupes de Lisa, ou aux promenades dans les rues de la capitale. Florent accepte volontiers le logement et la nourriture chez son frère, de même que ses habits neufs, refuse sa part de l'héritage et semble content de bénéficier d'un repos prolongé après les affreuses années passées à Cayenne. Mais quoique l'apparence des choses demande que Florent se comporte comme tout le monde, celui-ci s'obstine à ne pas s'habiller, à ne pas engraisser, à ne pas travailler comme les autres. En effet, il se montre de plus en plus difficile: il tarde surtout à chercher un emploi et refuse les premières tentatives de Gavard et de sa famille pour lui faire accepter un poste d'inspecteur à la marée. Là où Gavard ne voyait qu'un tour joué contre le gouvernement, où Lisa voyait le moment d'oublier la politique et ses souffrances, Florent s'obstine: "Je ne veux pas de cette place... Je me

suis juré de ne rien accepter de l'Empire. Je crèverais de faim que je n'entrerais à la préfecture."⁷

C'est le moment de constater que ce sont ses sympathies républicaines, ses croyances idéologiques, qui éveillent l'hostilité de ses proches contre Florent. Lorsqu'il cède devant l'insistance de Lisa, c'est elle qui lui ouvre la perspective d'une vie paisible et de "sa normalité", la seule vie, enfin, qui soit permise dans cette communauté: "Vous rentrerez dans votre classe, dans la classe des honnêtes gens, vous vivrez comme tout le monde, enfin."⁸ Et le récit à Pauline de son séjour à Cayenne et de son évasion, finit par vider de son contenu la résistance de Florent. Lorsque, plein de doutes, il cède, sur le visage de Lisa se lit la victoire de la bonne bourgeoise qui croit avoir étouffé la politique, la discussion, les principes, enfin tout ce qui nuit à la prospérité des honnêtes gens. Si Florent peut oublier ses souffrances aussi bien que ses idées républicaines, il sera accepté dans ce milieu bourgeois.

Voilà, précisément, ce qui risque d'arriver chez les Quenu, ces bourgeois gras modèles, car la tentation de faire comme tout le monde devient plus forte que Florent ne le croyait. Les préoccupations des Quenu avec la matière plutôt qu'avec les idées, les valeurs de la vie honnête des

⁷Ibid. p.624

⁸Ibid. p.646

bourgeois commencent à envahir Florent. S'il a, en quelque sorte, accepté d'appuyer le gouvernement en se faisant inspecteur à la marée, il risque aussi d'engraisser dans la cuisine de Lisa:

Une plénitude emplissait Florent; il était comme pénétré par cette odeur de la cuisine, qui le nourrissait de toute la nourriture dont l'air était chargé; il glissait à la lâcheté heureuse de cette digestion continue du milieu gras où il vivait depuis quinze jours.

Nous voyons, cependant, que l'établissement de Florent dans la communauté est accompagné en même temps par un mouvement de séparation qui révèle des préoccupations, enracinées dans son caractère, mais éveillées par cet établissement même. A côté du désir de s'intégrer, de se faire accepter, et de vivre comme ses proches, le témoin éprouve aussi le désir de se réfugier, de trouver un asile où il puisse se cacher. Nous avons déjà vu comment Florent, en rentrant à Paris, cherchait un asile où se cacher. Viennent ensuite la chambre elle-même, au cinquième étage, refuge idéal avant d'être fouillé par Lisa et par la police; et la petite salle des conspirateurs qui donne l'illusion d'être un refuge aussi, puisque Florent écarte la possibilité qu'il y ait des mouchards parmi eux.

Encore une fois, l'abstraction met en valeur la vie réelle: de même que Florent cherche un refuge matériel à

⁹ Ibid. p.646

Paris, dans sa chambre, ou chez Lebigre, de même il cherche un refuge intellectuel dans ses idées républicaines. Son premier mouvement vers la politique lors de sa vie d'autrefois avec Quenu traduisait sa réaction contre son milieu, expliquait sa recherche d'un refuge dans un rêve républicain:

Dehors, dans les humiliations de ses élèves, dans le coudoisement des trottoirs, il se sentait devenir mauvais. Ses ambitions mortes s'aigrissaient. Il lui fallut de longs mois pour plier les épaules et accepter ses souffrances d'homme laid, médiocre et pauvre. Voulant échapper aux tentations de méchanceté, il se jeta en pleine bonté idéale, il se créa un refuge de justice et de vérité absolues. Ce fut alors qu'il devint républicain; il entra dans la république comme les filles désespérées entrent au couvent.¹⁰

Et Florent reviendra fatalement à la politique, cherchant soit la vengeance, soit une consolation, pour toutes les souffrances de ses sept années d'exil. De l'autre côté du conflit, Lisa, qui a échappé aux vices des Macquart, se borne à une philosophie de la vie très simple:

Les idées de Lisa étaient que tout le monde doit travailler pour manger; que chacun est chargé de son propre bonheur; qu'on fait le mal en encourageant la paresse; enfin, que, s'il y a des malheureux, c'est tant pis pour les fainéants.¹¹

C'est une philosophie que, avant d'être initié au cercle des conspirateurs, Quenu soutient entièrement. Et même le peintre

¹⁰ Ibid. p.603

¹¹ Ibid. p.606

Claude Lantier, le jeune neveu quelque peu naïf de Lisa, voit quelque chose de solide et de réconfortant dans le travail, ce qui révèle chez cet autre témoin le même désir d'intégration:

...j'aurais mieux aimé être un ouvrier...Tenez, menuisier, par exemple. Ils sont très heureux, les menuisiers. Ils ont une table à faire, n'est-ce pas? ils la font, et ils se couchent, heureux d'avoir fini leur table, absolument satisfaits...¹²

Mais si Florent, en acceptant la place d'inspecteur, a gagné provisoirement l'approbation de la belle Lisa et réalisé une intégration saine dans la famille, il lui reste d'autres épreuves encore plus difficiles à subir: ses relations avec les marchandes aux Halles.

Celle qui s'obstine le plus à rendre la vie difficile à Florent, c'est Mademoiselle Saget qui, ne possédant rien, sans espérances ni ambitions personnelles, cherche constamment à nuire à Florent. Elle entraîne dans sa lutte sa nièce, la Sarriette, et aussi cette autre mécontente, Madame Lecoœur. Vivant toujours dans une amitié douteuse, chacune pensant à sa poche ou à son ventre, ces trois commères se mettent ensemble pour s'attaquer à cet inconnu et pour déceler sa vraie identité. Impuissantes au début, elles ne se contentent pas d'accabler Florent de toutes les calomnies dont elles sont capables, mais parviennent à créer

¹²Ibid. p.634

un désaccord entre les deux reines du marché, la belle Lisa et la belle Normande, ne fût-ce que pour ennuyer le ménage Quenu.

Ainsi commence la suite de regroupements provoqués par le nouveau venu, non à cause de ce qu'il fait, mais à cause de ce qu'il est. Sa présence au marché et son identité cachée suffisent pour mettre en branle toutes les rivalités du quartier. Les "relations intimes" dont jouissent les deux reines du marché avant l'arrivée de Florent, ne manquent pas de se rompre dès cette première mésentente, machinée par Mademoiselle Saget. Celle-ci, soutenue par Madame Lecoeur et la Sarriette, qui viennent de se réconcilier, désire à tout prix savoir ce qui se passe chez les Quenu où Gavard s'est réuni avec Quenu, Lisa et Florent. Les trois commères prennent un vif plaisir dans cette brouille entre les deux rivales, profitant de l'occasion de mettre en doute la probité célèbre de Lisa: serait-elle la maîtresse de Florent?

N'importe quel nouvel inspecteur aurait des ennuis avec les marchandes, mais Florent se trouve déjà au centre d'une dispute féroce avant même d'avoir accepté la place vacante. Une fois la place acceptée, Florent éprouve toutes les conséquences de cette dispute entre Lisa et les Méhudin:

Les premières semaines que Florent passa au pavillon de la marée furent très pénibles. Il avait trouvé dans les Méhudin une hostilité ouverte qui le mit en lutte avec le marché entier. La belle Normande entendait se venger de la

belle Lisa, et le cousin était une victime toute trouvée.¹³

La mère Méhudin, presque aussi acharnée dans la lutte contre Florent que Mademoiselle Saget, garde toujours son hostilité contre le nouvel inspecteur: "...il a l'oeil faux... Puis, les maigres, je m'en méfie. Un homme maigre, c'est capable de tout. Jamais je n'en ai rencontré un de bon..."¹⁴ Son attitude révèle une haine aveugle: Florent est détesté pour sa qualité de maigre plutôt que pour son caractère. Cependant, la fille aînée, la belle Normande, se laisse convaincre peu à peu par la bonté et la douceur de Florent qu'elle apprécie d'abord à travers le petit Muche, ensuite par la présence de Florent chez elle. Il faut ajouter que cela entraîne un autre changement de position. Claire, jeune fille difficile à manier mais très attachée à Florent, refuse de donner son approbation à cette nouvelle liaison et s'absente pendant les leçons à la maison. Elle seule restera fidèle à Florent quand la souricière sera tendue par la police.

De guerre lasse, la Normande cherche une autre façon de se venger de Lisa. Puisqu'elle n'arrive pas à faire perdre son poste à Florent, elle conçoit le projet de l'enlever à sa rivale. Le pauvre Florent, jusqu'ici le témoin passif des passions des autres, se voit maintenant traité en victime innocente. La Normande doit cependant subir une

¹³Ibid. p.661

¹⁴Ibid. p.680

certaine déception en se rendant compte que Florent n'a jamais été l'amant de Lisa et que, par conséquent, la victoire sera moins belle.

Voici donc le côté passif du témoin, agité comme il est par des émotions que sa présence a soulevées autour de lui. Les rivalités qui traduisent, comme nous le verrons plus tard, des malaises fondamentaux dans la communauté elle-même, ont largement contribué aux malheurs de Florent. Toutefois son aspect maigre et noir, faisant un contraste marquant avec l'aspect gras et blanc de sa famille, n'est que le signe extérieur d'un conflit qui se développe à l'intérieur. Ayant trouvé à portée de main la vie paisible tant souhaitée, Florent ne peut se contenter du statu quo tel qu'il l'observe aux Halles. Dans un milieu où les marchandes querelleuses se contentent de remuer les rivalités anciennes et de s'attaquer au nouveau venu -- ce qui montre leur satisfaction fondamentale ou, de toute façon, leur désir profond de ne voir rien changer -- Florent ne peut pas empêcher son propre mouvement vers un rêve humanitaire.

Lui qui naguère se plaisait à sacrifier son avenir pour se prêter aux moindres caprices de son petit frère, se plaît de nouveau à instruire gratuitement le petit Muche et à renoncer aux appointements de son poste en faveur de l'inspecteur malade. Le cercle de Gavard qui se réunit chez Lebigre le plonge encore une fois dans les discussions

politiques. Ici s'élèvent les seules voix aux Halles à protester contre le gouvernement et les injustices sociales. Il serait difficile de préciser jusqu'à quel point cette conscience des Halles doit être prise au sérieux, mais l'implication n'en est pas moins claire. Les Gras et leurs alliés, y compris les pauvres ou les exploités comme Mademoiselle Saget et la Sarriette, ne veulent jamais parler politique. C'est toujours Lisa qui énonce le point de vue des honnêtes gens en répondant à Gavard: "Vous ne serez content que le jour où vous vous serez fait voler et massacrer avec vos histoires. Ne parlons pas politique, parce que ça me mettrait en colère."¹⁵ Seuls les Maigres sont assez intrépides pour parler politique, pour vouloir changer de système.

Les regroupements provoqués dans le cercle de Gavard ne sont peut-être pas moins banaux que ceux des Halles, mais seront au contraire le résultat direct de la participation active de Florent. Ce n'est en effet que dans la petite salle chez Lebigre que Florent peut donner libre cours à ses idées révolutionnaires. Ses actes auront désormais une influence croissante sur ses relations avec la famille Quenu, avec ses voisins, avec la communauté entière.

Chaudement accueilli parmi les conspirateurs, Florent commence à jouir d'une certaine admiration à cause de son exil

¹⁵Ibid. p.626

à Cayenne. Plus il s'anime, plus il vient à dominer le petit cercle et c'est lui qui, appuyé par Logre, propose de passer à l'action. S'il ne faut pas prendre le complot des Halles trop au sérieux, si Florent se laisse duper trop facilement sans avoir aucune preuve de l'existence ou de la bonne volonté des autres conspirateurs que Logre annonce avoir trouvés partout à Paris, toujours est-il que ce rôle dominant de Florent provoque une crise qui finit par l'isoler davantage: Charvet commence à se fâcher en voyant passer à Florent la place centrale, la voix la plus écoutée. Charvet, dont la bonne foi envers Clémence se présente sous un jour assez douteux, quitte le cercle, entraînant celle-ci à sa suite, pour s'installer auprès d'un groupe de jeunes gens plus prêts à l'écouter. Eux non plus que les marchandes ne sauraient tolérer cet étranger qui cherche à renverser leur petite existence confortable.

Nous voyons, quand même, que Florent, après avoir subi de lourdes épreuves dans son nouveau milieu, arrive néanmoins à une intégration partielle. Logé et nourri chez les Quenu, inspecteur enfin admis et respecté aux Halles à cause de sa nouvelle amitié avec la belle Normande, il n'aura qu'à engraisser, abandonner ses habits noirs et se marier, pour atteindre enfin la vie paisible tant rêvée. La belle Normande elle-même et sa soeur cadette, Claire, le regardent toutes les deux d'un oeil doux. Ne pourrait-il pas se faire

accepter aux Halles comme l'ont fait Quenu et Lisa, tous les deux originaires du Midi? Mais Florent s'est déjà rendu compte de sa situation d'importun le soir de son premier refus de la place d'inspecteur. Sorti par un temps assez triste, Florent se livre à ses doutes:

Pour la première fois, Florent se sentait importun; il avait conscience de la façon malapprise dont il était tombé au milieu de ce monde gras, en maigre naïf; il s'avouait nettement qu'il dérangeait tout le quartier, qu'il devenait une gêne pour les Quenu, un cousin de contrebande, de mine par trop compromettante.¹⁶

La communauté des Halles est en effet constituée de sorte que Florent par sa seule présence commence à créer des divisions dès son arrivée. La facilité avec laquelle les marchandes se querellent et se réconcilient montre bien qu'il n'y a en effet rien de grave dans tous ces cancans. C'est leur façon de vivre, de remuer la surface des choses sans jamais en troubler les profondeurs. La victime, celui qui pense aux conséquences de ses actes, c'est Florent qui se croit coupable:

Au fond, lui seul les avait mises sur ce pied de guerre, elles ne se battaient que pour lui. Depuis son arrivée, tout allait de mal en pis; il compromettait, fâchait, troublait ce monde qui avait vécu jusque-là dans une paix si grasse.¹⁷

Lorsque Florent prendra une attitude plus active la haine éclatera ouvertement de tous les côtés. Nous voyons

¹⁶Ibid. p.632-3

¹⁷Ibid. p.685

s'aggraver la situation dans la charcuterie même quand les deux pôles du conflit entre les Gras et les Maigres, Lisa et Florent, engagent une dispute pour l'appui de Quenu. Celui-ci montrera clairement combien il est facile d'être séduit par les idées politiques. Quenu, un homme sans opinions profondes, content de se laisser gouverner par sa femme, est bouleversé par son premier contact avec le cercle de Gavard. Sans réfléchir à sa propre position de bourgeois bien assis, il répète à sa femme les idées révolutionnaires qu'il a entendues chez Lebigre, ne voyant pas sa propre ruine financière dans le système que les conspirateurs cherchent à établir.

La politique de Lisa, c'est d'éviter la politique ou, plus exactement, de donner son approbation au gouvernement, au plus fort. Elle ne veut pas "porter les culottes", mais réussit quand même à convaincre Quenu, prête à le soumettre au chantage en menaçant de s'en aller avec Pauline s'il ne veut pas abandonner la politique. Comme la société qu'elle représente, elle ne saurait tolérer aucun changement fondamental, préférant fermer les yeux plutôt que de questionner ses principes: ni vu ni connu, et les mains toujours propres:

Certainement que je profite du bon moment et que je soutiens le gouvernement qui fait aller le commerce. S'il commet de vilaines choses, je ne veux pas le savoir. Moi, je

sais que je n'en commets pas, je ne crains point qu'on me montre au doigt dans le quartier. Ce serait trop bête de se battre contre les moulins à vent.¹⁸

Nous voyons maintenant les événements qui vont mener au rejet de Florent hors de la communauté. Car Florent a largement dépassé la modeste ambition qu'il se proposait en rentrant à Paris: se cacher, reprendre la vie paisible d'autrefois. En se réunissant avec les autres conspirateurs dans la petite salle, où il donne libre cours à ses idées révolutionnaires, il a éveillé la méfiance de tout le quartier. Tant qu'il travaille tranquillement au marché, tant qu'il se contente de ne pas parler politique à la maison, Lisa n'ira pas lui chercher noise. Mais, dès que celle-ci sentira son magasin et sa famille menacés par la présence néfaste d'un révolutionnaire, elle se décidera à le dénoncer, sans avoir même averti son mari.

Pour le moment, après avoir déjoué cette tentative de convertir Quenu, Lisa se contente de faire sentir à Florent combien il gêne le ménage. Et puisqu'elle a décidé que Florent doit manger ailleurs, elle arrive à son but sans jamais paraître avoir tort: "Florent comprit enfin. Il se sentit traiter en parent qu'on jette à la porte."¹⁹ Lisa reste l'honnête bourgeoise tandis que Florent doit mentir pour s'échapper. En effet, Lisa jouit d'une belle

¹⁸Ibid. p.697

¹⁹Ibid. p.723

réputation: l'honnêteté, la propreté, la probité de la charcutière sont célèbres dans ce quartier d'honnêtes gens.

Peu à peu le quartier entier se rue sur Florent. Mais celui-ci, plongé dans ses projets, est lent à sentir l'hostilité ouverte autour de lui. Tout le monde veut se débarrasser de lui maintenant, y compris la Normande qui ne pense plus à épouser Florent, et son ancien ami, Auguste, qui avait souhaité qu'on "emballât le galerien" pour qu'il pût se marier. Tant le travail des agents provocateurs a été mené à bien, Lisa aussi croit, comme tout le monde, que le complot des Halles est une menace réelle. La seule à faire sa dénonciation en personne, Lisa reste interdite, cependant, en reconnaissant l'écriture de toutes les lettres anonymes dans le dossier de Florent.

En sortant de la préfecture, Lisa se rend compte que sa démarche a été inutile, que tous les autres l'avaient devancée. Pour la seule fois elle se livre à des doutes, puis se remet d'aplomb après une courte lutte intérieure:

Aurait-elle donc commis une méchante action, si elle l'avait livré? Elle resta perplexe, surprise d'avoir pu être trompée par sa conscience. Les lettres anonymes lui semblaient à coup sûr une vilaine chose... En traversant le pont au Change, elle se tranquillisa tout à fait, reprit son bel équilibre. Ca valait mieux que les autres l'eussent devancée à la préfecture: elle n'aurait pas à tromper Quenu, elle en dormirait mieux.²⁰

²⁰Ibid. p.786

D'autre part, nous voyons le quartier pousser un soupir de soulagement lorsque la décision de rejeter Florent est mise à exécution. Par conséquent, la souricière tendue par la police avec la complicité du quartier et le rejet imminent du proscrit hors de la communauté annoncent la réconciliation de Lisa et de la Normande. Florent enfin vendu, Lisa peut réaffirmer sa domination dans le quartier: "... je veux que tous les cancans finissent. Aujourd'hui, c'est le jour de la réconciliation. Il y en a assez, le quartier doit redevenir tranquille."²¹ La bourgeoisie triomphe, réunie par cette humiliation collective de l'étranger.

Florent, qui n'a jamais été fait pour l'agression, se laisse prendre par les agents sans résister. Il cède devant des forces plus grandes que lui, sans éprouver ni de la colère contre le quartier ni la frustration de ses espoirs détruits:

Ce dénouement ne semblait pas le surprendre; il était un soulagement pour lui, sans qu'il voulût se le confesser nettement. Mais il souffrait, à la pensée de la haine qui venait de le pousser dans cette chambre. Il revoyait la face blême d'Auguste, les nez baissés des poissonnières; il se rappelait les paroles de la mère Méhudin, le silence de la Normande, la charcuterie vide; et il se disait que les Halles étaient complices, que c'était le quartier entier qui le livrait. Autour de lui, montait la boue de ces rues grasses.²²

²¹Ibid. p.797

²²Ibid. p.805

Son dernier acte, c'est de laisser envoler le pinson; sa dernière pensée, c'est de se rendre compte de son isolement complet et final: "Il sentait en face de lui la poissonnerie triomphante, il lui semblait que tout le quartier était là qui jouissait."²³

Il serait trop aisé de ne voir dans l'hostilité du marché envers Florent et dans tous les regroupements provoqués par ce dernier que le travail lent et insidieux de la jalousie et de l'avidité. Certes, cette manifestation extérieure, telle que le lecteur l'aperçoit à premier abord, révèle les petites rivalités et les préoccupations banales de quelques âmes mesquines qui essaient de soutenir leur propre contenance en attribuant à leurs proches tous les malheurs de la vie. Selon le procédé naturaliste, le roman serait un portrait fidèle de la vie, l'observation réaliste de l'homme et de son milieu. Cependant, en admettant que Florent ne soit pas, dans Le Ventre de Paris, le seul témoin, que Zola ait voulu donner aussi une description impressionniste de la capitale et des Halles par l'intermédiaire du jeune peintre Claude Lantier, l'effet total des expériences de ces deux témoins nous oblige à constater la présence d'une certaine fatalité tout au cours du roman, fatalité qui se révèle surtout sous l'aspect envahissant des Halles.

²³Ibid. p.806

Florent ne reste pas toujours le témoin passif que nous voyons dans Claude Lantier. Celui-ci, frappé par les couleurs des tas de légumes ou par la rivalité entre les pavillons des Halles et la cathédrale, ne pense qu'à en faire des toiles superbes. Introduit un soir dans le cercle de Gavard, il ne ressent rien au contact de la politique: il passe son temps à faire un croquis de Robine, voyant dans l'ensemble un vrai tableau moderne qui serait le succès du Salon. C'est de la même façon qu'il s'était lié d'amitié avec Florent -- d'un coup d'oeil de peintre qui aime ce qu'il voit: "Claude regardait Florent avec intérêt; cette longue figure, mince et flottante, lui semblait originale."²⁴

Mais Florent, souvent malgré lui, est plus sensible au sens profond de son milieu. Si l'on reproche à Zola la trahison de ses principes naturalistes, il faut par contre lui reconnaître des facultés de perception pénétrantes. En les prêtant à son témoin et non aux autres personnages, Zola révèle sa position sur les causes de l'échec final de Florent: c'est le milieu qui repousse Florent à cause de ce que le nouveau venu perçoit dans la communauté.

Lors de son retour dans la capitale, Florent éprouve des sensations au-delà du réel, une réaction subjective à son milieu: "Paris, pareil à un pan de ciel étoilé tombé sur un coin de la terre noire lui apparut sévère et comme

²⁴Ibid. p.580

fâché de son retour."²⁵ Les Halles le frappent par leur aspect de masse uniforme et écrasante: "et il lui semblait que tout cela avait grandi, s'était épanoui dans cette énormité des Halles, dont il commençait à entendre le souffle colossal, épais encore de l'indigestion de la veille."²⁶

Si Claude trouve, en regardant les flots de légumes, que c'est tout simplement "crânement beau", Florent en souffre, se sentant pris par ces légumes aussi étroitement qu'il le sera dans la souricière tendue par la police et où il sentira, comme nous avons vu, la complicité des Halles elles-mêmes: "Et il s'arrêta, découragé, éffaré, ne pouvant se dégager de cette infernale ronde d'herbes qui finissaient par tourner autour de lui en le liant aux jambes de leurs minces verdurees."²⁷ S'égarant, trébuchant, butant à chaque pas, Florent ne saurait s'échapper, se rend déjà sans trop résister:

Du côté de la Halle au blé, les bouts de rue se barricadaient d'un nouvel obstacle de charrettes et de tombereaux. Il ne tenta plus de lutter, il était repris par les Halles, le flot le ramenait.²⁸

Ce sont évidemment les intuitions de Florent seul:

²⁵Ibid. p.569

²⁶Ibid. p.576

²⁷Ibid. p.591

²⁸Ibid. p.592

ni Claude ni les Gras n'y voient rien d'inquiétant, rien qui puisse troubler leur vie paisible. Les marchandes se trouvent à leur aise dans ce remue-ménage, habituées à ces tas énormes de légumes sans jamais avoir à réfléchir plus loin.

A côté de ces appréhensions de Florent, de sa tendance à interpréter le monde d'une façon subjective, vont ses rêves d'un futur humanitaire. Ce monde qu'il projette sera basé non pas, comme les tableaux de Claude, sur le monde tel qu'on le voit, mais sur une transformation du réel en une vision radieuse. L'aspect même des pavillons des Halles subit sous le regard de Florent une telle transformation:

Il rêvait, l'esprit affaibli, à une suite de palais, énormes et réguliers, d'une légèreté de cristal, allumant sur leurs façades les mille raies de flammes de persiennes continues et sans fin.²⁹

De la même façon, Florent s'était perdu dans ses rêves pendant les moments les plus durs de sa vie d'autrefois à Paris, cherchant une consolation dans l'idée d'un avenir éblouissant et juste:

Se bercer, s'endormir, rêver qu'il était parfaitement heureux, que le monde allait le devenir, bâtir la cité républicaine où il aurait voulu vivre: telle fut sa recreation, l'oeuvre éternellement reprise de ses heures libres.³⁰

²⁹Ibid. p.572

³⁰Ibid. p.604

Ainsi Florent reprend-il le courant des idées républicaines du dix-neuvième siècle. Plus tard Zola pourra donner à Germinal et à La Terre une conclusion optimiste malgré l'échec fondamental du témoin. Si la souricière tendue par la police et l'exclamation finale de Claude Lantier: "Quels gredins que les honnêtes gens!"³¹ s'offrent comme des indications pessimistes, nous pouvons voir au moins la sympathie de l'auteur pour son témoin, rêveur et aveugle, mais la victime innocente des machinations de la société qui l'a rejeté. Nul doute que Zola et le témoin aient fait les mêmes expériences.

Revenant à la politique, Florent réalise combien il est influencé par son milieu, un milieu content du régime comme de son ventre repu:

Les Halles géantes, les nourritures débordantes et fortes, avaient hâté la crise. Elles lui semblaient la bête satisfaite et digérant, Paris entripaillé, cuvant sa graisse, appuyant sourdement l'Empire. Elles mettaient autour de lui des gorges énormes, des reins monstrueux, des faces rondes, comme de continuels arguments contre sa maigreur de martyr, son visage jaune de mécontent. C'était le ventre boutiquier, le ventre de l'honnêteté moyenne, se ballonnant, heureux, luisant au soleil, trouvant que tout allait pour le mieux, que jamais les gens de moeurs paisibles n'avaient engraisé si bellement.³²

Car les Halles, en voie de changement, ont été beaucoup

³¹Ibid. p.812

³²Ibid. p.677

agrandies depuis le départ de Florent sept ans auparavant; la reconstruction dirigée par Haussmann se fait sans l'approbation ni la participation des habitants du marché, et aucun personnage du roman ne semble avoir la charge de son avenir. S'établir marchand, se tailler sa petite part de prospérité, embellir sa boutique et engraisser, voilà toute l'ambition des honnêtes gens, et que le monde ne soit pas ébranlé par quelque cerveau creux. Lisa, qui représente elle-même le type de ces honnêtes gens, se flatte de sa perspicacité et de son contentement, montrant régulièrement le contraste entre ses propres ambitions raisonnables et celles de son cousin Saccard qui gagne des millions:

Ça ne vit pas, ça se brûle le sang, c'est toujours par voies et par chemins, au milieu de trafics d'enfer. Il est impossible, n'est-ce pas? que ça mange tranquillement son dîner, le soir. Nous autres, nous savons au moins ce que nous mangeons, nous n'avons pas ces tracasseries. On n'aime l'argent que parce qu'il en faut pour vivre. On tient au bien-être, c'est naturel.³³

Il sera utile de montrer la différence entre ces ambitions, moyennes pour ainsi dire, de Lisa et les ambitions très modestes de sa soeur Gervaise qui cherche elle aussi à s'établir à Paris.

Florent est donc la victime de la société des Halles. Evidemment il est également la victime de la police et des besoins de la politique. Déjà qualifié, à cause de sa

³³Ibid. p.612

participation aux événements du 2 décembre, de très dangereux: "Pris les mains couvertes de sang",³⁴ Florent sera suivi dès le moment de son retour par des mouchards et des agents provocateurs, désireux de monter un complot qui puisse être décelé à un moment politiquement opportun. En effet, c'est Lebigre qui prête sa salle aux conspirateurs, et Logre qui répand l'idée d'un complot. Il serait difficile de voir en Florent un conspirateur désespéré, lui qui s'évanouit à la vue de deux gouttes de sang et qui porte toujours l'image de la jeune morte inconnue. Mais le moment de l'arrestation sera bien choisi et l'avantage politique énorme:

La police lançait des notes de plus en plus inquiétantes; on finissait par dire que tout le quartier Montmartre était miné. Au Corps législatif, l'émotion fut si grande, que le centre et la droite oublièrent cette malencontreuse loi de dotation qui les avait un instant divisés, et se réconcilièrent, en votant à une majorité écrasante le projet d'impôt impopulaire, dont les faubourgs eux-mêmes n'osaient plus se plaindre, dans la panique qui soufflait sur la ville.³⁵

Il est à remarquer que le même phénomène de rejet et de réconciliation se manifeste dans le domaine politique que dans la société bourgeoise.

Le rôle du témoin dans Le Ventre de Paris réside donc dans son évaluation subjective de son nouveau milieu et dans sa vision pénétrante du marché à travers lesquelles

³⁴Ibid. p.574

³⁵Ibid. p.808

nous pouvons apprécier comment la fatalité indépendante des Halles et le manque de conscience de ses habitants les poussent vers une catastrophe finale. Pour le moment, Zola se borne aux expériences de Florent quoique, dans l'ébauche du Ventre de Paris, il indique que l'idée d'une catastrophe à venir est essentielle à sa conception de la société sous le Second Empire. Ici, les idées parallèles de la complicité bourgeoise et de la catastrophe à venir, à laquelle cette complicité mène, sont clairement signalées:

la bourgeoisie appuyant sourdement l'Empire, parce que l'Empire lui donne la pâtée matin et soir, la bedaine pleine et heureuse se ballonnant au soleil et roulant jusqu'au charnier de Sedan.³⁶

La dernière image du Ventre de Paris nous montre la belle Lisa, victorieuse, devant sa charcuterie sauvée des menaces des conspirateurs. Dans sa personne, nous voyons le triomphe, la satisfaction, et le repos de tout son quartier:

Jamais son linge n'avait eu une telle blancheur; jamais sa chair reposée, sa face rose, ne s'était encadrée dans des bandeaux mieux lissés. Elle montrait un grand calme repu, une tranquillité énorme, que rien ne troublait, pas même un sourire. C'était l'apaisement absolu, une félicité complète, sans secousse, sans vie, baignant dans l'air chaud.³⁷

³⁶Zola, Oeuvres Complètes, Paris: Bernouard, 1927, tome 4, p.335.

³⁷Le Ventre de Paris, p.812

Nous savons, pourtant, à travers l'expérience de Florent, que cette victoire est creuse, que la société des Halles agit sans connaître ses vraies mobiles. Elle a été manipulée tout aussi bien que les personnages du complot. Zola, lui-même, n'hésite pas dans La Joie de Vivre à faire disparaître les deux Quenu à leur tour lorsqu'ils auront servi ses fins, et plus tard il fera éclater des catastrophes aussi réalistes que symboliques quand il s'approche de la fin du Second Empire.

CHAPITRE II

L'ASSOMMOIR: GERVAISE MACQUART

Le personnage central de L'Assommoir, Gervaise Macquart, en est aussi notre témoin. Elle nous est présentée dès la première ligne du roman et, comme Florent, nous la rencontrons au lever du jour, comme si elle sortait de la nuit de son passé. Si, en effet, son passé nous intéresse peu, son identité d'étrangère sera vite établie: jeune Provençale, installée à Paris, son nouveau milieu, depuis seulement quinze jours. Ses premiers rapports avec ses voisins montrent clairement qu'elle n'a pas encore l'habitude de ce quartier ouvrier de Paris. Assise à la fenêtre, elle est également un objet de curiosité pour la concierge, Madame Boche, et un objet de pitié pour le zingueur, Coupeau.

Gervaise n'est pas seule: sans être mariée, elle a "son homme", Provençal lui aussi, et leurs deux enfants. Néanmoins Zola insistera sur l'isolement de Gervaise tout le long de son histoire, même si elle parvient à se marier et à avoir un enfant de son deuxième partenaire. Le sentiment d'isolement apparaît dès la première page: nous voyons Gervaise seule avec ses enfants. Depuis deux heures du matin elle attend Lantier qui a découché pour la

première fois et qui va bientôt la quitter, malgré les enfants. De sa fenêtre, Gervaise observe le remue-ménage dans la rue, l'ouverture des boutiques, le flot d'ouvriers, tout un monde qui vit et se bouscule sans qu'elle en fasse partie. Elle pressent son propre isolement et sa mort dans un Paris qui, au fond, reste indifférent à son existence. Plus tard, Gervaise comprendra les raisons de cette indifférence.

Lorsque Lantier s'en va avec Adèle, une jeune femme du quartier, il emporte leur malle, laissant Gervaise dans un état de dénuement égal à celui de Florent à son retour à Paris. Ainsi commence la suite d'échecs et de réussites qui caractérise la vie de Gervaise Macquart à Paris. Abandonnée par Lantier au milieu d'un quartier inconnu et plutôt hostile, ne possédant rien sauf ses deux enfants, elle répond en attaquant; au lavoir elle se battra avec Virginie, la soeur d'Adèle, et gagnera sa première victoire.

Cependant, dans la curiosité qui démange Madame Boche de savoir toute l'histoire de sa nouvelle locataire, nous voyons jusqu'à quel point le milieu fait ressortir les différences entre ceux du quartier et les étrangers qui viennent y vivre. Si Lisa Quenu s'est fait accepter par sa façon lente et tranquille de s'établir comme une marchande de plus, si Lantier prend à tâche de complaire au quartier, Gervaise ne se fera jamais complètement accepter à cause des

traits étrangers qu'elle gardera toujours et, plus tard, à cause des ambitions inattendues qu'elle a d'améliorer sa situation dans le quartier.

Les traits les plus évidents qui séparent Gervaise des autres sont ses origines provençales, son accent et sa claudication. Au moment où éclate la querelle avec Virginie, les insultes qui viennent à la bouche de celle-ci s'inspirent des traits distinctifs de Gervaise, tandis que la Provençale ne sait pas répondre parce qu'elle ne parle pas le langage du quartier:

Gervaise en arrêt, le menton tendu, la face convulsée, ne répondait pas, n'ayant point encore le coup de gosier de Paris. L'autre continua:

"Va donc! C'est las de rouler la province, ça n'avait pas douze ans que ça servait de paille à soldats, ça a laissé une jambe dans son pays... Elle est tombée de pourriture, sa jambe..."¹

Gervaise ne cherche jamais à cacher ces traits, comme si elle le pouvait d'ailleurs! Mais d'un autre côté, les autres ne les perdent jamais de vue. Lorsque Lantier parvient plus tard à s'installer chez les Coupeau, il fait toute la cuisine à l'huile et prépare des plats provençaux que Gervaise seule peut partager avec lui: "les autres, les Parisiens, pour s'être un jour risqués à y goûter, avaient failli rendre tripes et boyaux."²

¹Oeuvres Complètes, tome 3: L'Assommoir, p.617

²Ibid. p.793

Le trait le plus évident, celui qui la désigne non comme une étrangère mais tout simplement comme un être différent, c'est sa jambe boiteuse. Au début du roman, après avoir regardé passer la foule de sa fenêtre, Gervaise doit enfin descendre au lavoir effectuer son entrée parmi toutes les laveuses, entrée difficile pour cette étrangère qui traîne la jambe péniblement: "Elle portait son paquet de linge passé au bras, la hanche haute, boitant plus fort, dans le va-et-vient des laveuses qui la bouscullaient."³ C'est la jambe boiteuse de Gervaise qui est désignée dans les insultes de Madame Lorilleux aussi. Le jour même où Gervaise, en se mariant avec Coupeau, essaie de s'établir dans le quartier comme n'importe quelle autre femme, Madame Lorilleux lui donne avec malveillance le sobriquet de "la Banban". De même que Gervaise boite d'une manière plus évidente les jours de fatigue ou, comme nous venons d'observer, aux moments de tension, de même son surnom sera appliqué chaque fois que le quartier se range contre elle.

Par contre, lorsque les choses vont bien, lorsque par exemple elle réussit à louer la boutique grâce à la générosité du forgeron Goujet, Gervaise ne boite plus, fait vite constaté par ses voisins avec leur acidité coutumière: "Dans le quartier, à la voir passer ainsi, légère, ravie au

³Ibid. p.611

point de ne plus boiter, on racontait qu'elle avait dû se laisser faire une opération."⁴ L'aise apportée par la boutique permet aux Coupeau de célébrer chaque fête avec des repas énormes, ce qui produit un effet notoire sur la jambe déjà bien en évidence de Gervaise: "Elle avait encore engraisé, elle boitait davantage, parce que sa jambe, qui s'enflait de graisse, semblait se raccourcir à mesure."⁵ Et, enfin, lorsque Gervaise, qui d'ordinaire n'y pense pas, aperçoit sous un bec de gaz l'ombre grotesque de sa jambe dans une sorte de danse macabre, elle prend conscience de son état final d'avachissement: "Elle louchait si fort de la jambe, que, sur le sol, l'ombre faisait la culbute à chaque pas: un vrai guignol!"⁶

Abandonnée par Lantier et ayant deux enfants à sa charge, Gervaise ne pense pourtant pas à quitter ce quartier hostile et à revenir dans son pays natal; il faut dire que Gervaise et Lantier étaient venus à Paris pour jouir de l'héritage de la mère de Lantier. Gervaise n'a pas la même ténacité dans les affaires que sa soeur, Lisa Macquart, qui, comme nous l'avons vu dans Le Ventre de Paris, profite de l'héritage de Quenu pour s'établir sans jamais s'écarter de son but. Gervaise vacille toujours entre le travail et

⁴Ibid. p.697

⁵Ibid. p.750

⁶Ibid. p.922

la "gourmandise": après avoir mangé l'héritage de Lantier, elle lui conseille le travail; après s'être établie blanchisseuse avec une boutique tout aussi éblouissante que celle de sa soeur, elle s'adonne à sa gourmandise de nouveau et retombe dans la misère.

Gervaise ne cherche pas à rétablir ses liens de famille avec sa soeur. Lors de son mariage avec Coupeau, c'est sa belle-soeur, Madame Lorilleux, qui constate l'absence des parents de Gervaise. Celle qui s'obstine à isoler et à rejeter Gervaise, l'accuse aussi de ce qu'elle est seule au monde: "Une mariée qui n'amène seulement pas un parent à sa noce! Elle dit avoir à Paris une soeur charcutière. Pourquoi ne l'a-t-elle pas invitée, alors?"⁷ C'est à ce moment-là qu'elle sort l'étiquette de "la Banban" pour exprimer toute sa rancune contre la jeune femme qui vient d'entrer dans sa famille.

Les ambitions de Gervaise au moment de son entrée dans son nouveau milieu ne sont pas, cependant, de nature à outrager qui que ce soit. Toute seule, elle réussit à s'établir dans le quartier, trouvant du travail et envoyant ses enfants à l'école. Elle se contente de très peu, refuse l'offre de mariage de Coupeau et lui confie ses ambitions modestes: "Mon idéal, ce serait de travailler tranquille,

⁷Ibid. p.656

de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage..."⁸ Et Coupeau approuve ces souhaits tout comme Quenu approuvait les opinions de Lisa sur le travail.

Il faut noter ici la même vacillation entre la satisfaction et l'ambition que nous avons remarquée dans l'attitude ambiguë de Gervaise en ce qui concerne le travail et la gourmandise. D'un côté, elle se montrera prête à accepter n'importe quelle situation pourvu que cette situation soit acceptée par la communauté; de l'autre, elle cherchera -- du moins au début -- à atteindre un niveau social plus élevé:

On avait tort de lui croire une grosse volonté; elle était très faible, au contraire; elle se laissait aller où on la poussait, par crainte de causer de la peine à quelqu'un. Son rêve était de vivre dans une société honnête, parce que la mauvaise société, disait-elle, c'était comme un coup d'assommoir, ça vous cassait le crâne, ça vous aplatissait une femme en moins de rien.⁹

Si Gervaise cède enfin devant l'insistance du zingueur, ce n'est pas par amour mais, précisément, parce qu'elle n'aime pas "causer de la peine à quelqu'un". Ayant déjà réussi ses premiers pas dans son nouveau milieu: le

⁸Ibid. p.630

⁹Ibid. p.637

logement et le travail, elle doit maintenant subir une épreuve des plus difficiles, le premier contact avec une famille du quartier. Pendant sa première visite rue de la Goutte-d'Or, les Lorilleux la rejettent sans même la regarder: elle est étrangère au quartier, elle leur arrache Coupeau, elle n'est pas forte -- première allusion à sa jambe. Comme Florent, Gervaise est rejetée non pas à cause des qualités personnelles que le brave Coupeau voit en elle, mais à cause de ses différences, de l'identité qu'on lui donne. Les Lorilleux, eux-mêmes sans enfants, reprochent à Gervaise les siens (Zola condamne toujours la stérilité des gens âpres au gain). Plus tard, Madame Lorilleux sera choquée d'apprendre que les Coupeau vont coucher dans la chambre de Gervaise: "la chambre à la Banban, c'était la chambre où elle avait vécu un mois avec Lantier, où les loques de sa vie passée traînaient encore."¹⁰

L'intégration de Gervaise dans ce milieu se fait donc avec difficulté. Tout d'abord, ce n'est pas elle qui cherche à éveiller l'hostilité du quartier par son mariage: "Gervaise ne voulait pas de noce. A quoi bon dépenser de l'argent? Puis, elle restait un peu honteuse; il lui semblait inutile d'étaler le mariage devant tout le quartier."¹¹ Elle reste tranquille pendant le repas de

¹⁰Ibid. p.672

¹¹Ibid. p.649

noce, parlant à tous les invités, sans se mêler des disputes. Madame Fauconnier prend la défense de son ouvrière devant les accusations des Lorilleux, faisant l'éloge de Gervaise à propos de son travail et de son comportement, tandis que les Lorilleux insistent pour voir en elle une identité fixe -- la boiteuse, la Provençale, l'étrangère au milieu, enfin une identité différente de la leur et donc à rejeter. Le pire, c'est que les Lorilleux cherchent à faire partager cette évaluation aux autres membres de la communauté. Pendant que Coupeau se montre lâche devant le bagout de sa soeur, Gervaise se croit responsable des injures qu'entraînent les suppléments demandés par le marchand de vin à la fin du repas: "Et Gervaise, réfugiée auprès de maman Coupeau, devant une des fenêtres, ne disait rien, honteuse, sentant que toutes ces récriminations retombaient sur elle."¹²

Néanmoins, malgré la mauvaise volonté des Lorilleux, les nouveaux mariés sont bien reçus par les autres membres de la famille et par le quartier en général. L'intégration de Gervaise se fait par le travail, par sa vie tranquille et sans incidents. Puisque le ménage semble prêt à observer les règles du quartier, il lui est possible de mettre de l'argent de côté et de meubler son appartement avec

¹²Ibid. p.670

l'approbation la plus complète de ses voisins: "C'était pour eux comme une entrée sérieuse et définitive dans la vie, quelque chose qui, en les faisant propriétaires, leur donnait de l'importance au milieu des gens bien posés du quartier."¹³

Voilà Gervaise bien établie, enfin, après quatre ans de mariage. Elle semble avoir réalisé son ancien idéal de travailler tranquille, d'avoir du pain et d'avoir "un trou où vivre." Pourquoi ne sera-t-elle pas heureuse pour la reste de sa vie? De nouveau, nous voyons opérer chez la jeune femme cette oscillation entre le contentement et la gourmandise. Elle pourrait se contenter de l'approbation du quartier, de son appartement et de son mariage: les deux époux travaillent et Gervaise est enceinte. Mais Gervaise veut améliorer sa situation, d'abord en choisissant un meilleur appartement, rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or. Lorsque les événements qui appartiennent à toute la famille -- la naissance de Nana, le choix du parrain et de la marraine -- réunissent autour de Gervaise la famille et les amis de Coupeau dans son nouvel appartement, les Lorilleux, après avoir longtemps mené la lutte contre elle, doivent se taire devant l'opinion générale. Mais, de même que, lors de la visite de Gervaise

¹³Ibid. p.673

à l'atelier, ils feignaient de ne pas l'apercevoir, de même ils refusent maintenant de reconnaître en Nana la fille de Coupeau, c'est-à-dire, leur nièce: "C'était toute sa mère, avec des yeux d'ailleurs; pour sûr, ces yeux-là ne venaient pas de la famille."¹⁴

L'intégration de Gervaise dans ce quartier ouvrier de Paris suit plusieurs étapes dont chacune sera marquée par la détérioration des relations entre Gervaise et sa famille et les voisins. Le plus important, c'est de gagner l'approbation du quartier, puisque les éléments hostiles de la communauté ne tentent jamais d'aller à l'encontre de l'opinion générale. Aussi les Lorilleux se voient-ils forcés de laisser tomber leur campagne contre les Coupeau. L'amitié des Goujet, les voisins de palier avec qui les Coupeau sortent le dimanche, les blesse au coeur, mais cette fois-ci Madame Lerat prend la défense de Gervaise, tandis que Maman Coupeau essaie de ménager la paix avec les deux couples pour rendre sa vie à elle plus tranquille.

Encore trois ans de travail assidu et Gervaise commence à nourrir des ambitions au delà de son rêve primitif. Elle veut changer de situation, passer de l'état d'employée à celui de patronne. Ce qui lui semble une ambition naturelle que quiconque peut entretenir

¹⁴Ibid. p.678

paraîtra comme un défi au quartier, provoquant rancœur et opposition chez ceux qui, comme les Lorilleux, ne changent jamais de situation. Le coup porté aux Lorilleux par les ambitions de Gervaise est vite amolli par la chute de Coupeau, puisque Gervaise s'obstine à le soigner elle-même. Mais quand, enfin, Goujet insiste pour prêter l'argent nécessaire, les Lorilleux se brouillent à mort avec Gervaise qui peut ainsi s'établir dans une boutique dans la maison même où ils demeurent. Le quartier, après avoir exprimé quelques réserves, donne son approbation à la blanchisseuse qui, ayant dépassé de beaucoup son ancien idéal modeste, atteint le plus haut point de son évolution, en trouvant finalement l'intégration la plus complète:

Au milieu de ces câncans, Gervaise, tranquille, souriante, sur le seuil de sa boutique, saluait les amis d'un petit signe de tête affectueux. Elle se plaisait à venir là, une minute, entre deux coups de fer, pour rire à la rue, avec le gonflement de vanité d'une commerçante, qui a un bout de trottoir à elle. La rue de la Goutte-d'Or lui appartenait, et les rues voisines, et le quartier tout entier.¹⁵

Jusqu'à sa mort, Gervaise ne cessera pas d'attirer la famille et les voisins autour d'elle, pour une raison ou une autre, soit pour l'approuver, soit pour la condamner. Sa fête, que sa gourmandise croissante la pousse à célébrer avec un éclat démesuré, sera le moment de faire la paix

¹⁵ Ibid. p.703

avec tout le monde, y compris les Lorilleux, les Boche et, surprise inattendue, avec Lantier qui vient de réparaître dans le quartier. L'enlèvement de Coupeau à Saint-Anne les réunira tous autour de Gervaise une dernière fois, avides de la voir imiter les cabrioles de Coupeau dans sa cellule. Dans toutes ses relations avec ses voisins, nous voyons le bon coeur de Gervaise qui fait un contraste marquant avec la méchanceté des autres femmes. Courageuse et sympathique, elle voudrait vivre en paix avec tout le monde et aider les moins fortunés. C'est elle qui prend la vieille Maman Coupeau chez elle, qui invite le misérable père Bru à sa fête. Elle voudrait chauffer et nourrir tout le monde, partager sa boutique et sa bonne fortune, malgré les médisances des Lorilleux et des Boche:

Gervaise avait l'orgueil de cette bonne chaleur, et elle attirait le monde, elle tenait salon, comme disaient méchamment les Lorilleux et les Boche. Le vrai était qu'elle restait obligeante et secourable, au point de faire entrer les pauvres, quand elle les voyait grelotter dehors.¹⁶

En effet, la bonté et la générosité de Gervaise passent pour des fautes dans cette communauté. Les Lorilleux ferment la porte et couvrent les fenêtres quand ils mangent du lapin; les Boche font des révérences au

¹⁶Ibid. p.745

propriétaire plutôt que de secourir les vieux amis; et Virginie ne se montre sympathique que pour mieux se venger, plus tard, de la "fessée" au lavoir. Dans un milieu où beaucoup d'ouvriers travaillent un jour sur deux pour perdre ensuite ce qu'ils gagnent chez le père Colombe, Gervaise ne sera pas la seule femme à perdre sa boutique -- la détaillante, qui avait la boutique avant Gervaise, et Virginie, qui la possède après, suivent le même chemin.

Si les regroupements provoqués par Gervaise viennent de ce que le quartier ne saurait tolérer l'établissement définitif de cette étrangère, la chute de Gervaise vient de son propre caractère qui succombe devant ce milieu abrutissant. Pour elle, générosité et ambition deviennent, à la longue, faiblesse et gourmandise. Lantier, lui aussi Provençal, fait la cour aux dames et, après son échec dans les affaires pendant son absence du quartier, ne cherche plus à donner l'exemple. Lisa Quenu, qui ne recule jamais devant les mauvaises langues de son quartier, jouit, à cause de son honnêteté et de sa propreté célèbres, d'une réputation nettement supérieure à celle de sa soeur. Gervaise, enfin, a le courage et la ténacité de faire une contre-attaque prolongée dans une situation où Florent se laissait prendre sans résister, mais les étapes de l'intégration et du rejet de Gervaise s'entrecroisent au cours de plusieurs années, tandis que Florent est vite

rejeté, une fois que ses idées révolutionnaires sont découvertes.

Comme dans Le Ventre de Paris, les personnages de L'Assommoir qui essaient le plus vigoureusement de rejeter Gervaise sont ceux qui n'ont ni ambitions ni idées politiques. Les Lorilleux, qui possèdent leur petit atelier au sixième étage, font tous les deux le même travail abêtissant sans jamais changer de situation, se plaignant de tout et plaidant toujours la misère. Quoi qu'elle fasse, Gervaise sera toujours critiquée, parce qu'elle suscite chez ces mécontents une jalousie démesurée, qui les pousse à la censurer pour défendre leurs propres intérêts. Aussi, à peine les affaires commencent-elles à tourner mal pour Gervaise, que la critique du quartier, longtemps suspendue mais toujours prête à éclater, se fait de plus en plus tranchante, et les vieilles récriminations retombent sur la tête de cette étrangère.

Les Lorilleux cherchent constamment à nuire à Gervaise. Non seulement ils refusent leur amitié à leur belle-soeur -- et, en fin de compte, Gervaise pourrait aisément s'en passer -- mais ils essaient de créer des divisions dans la société, en mettant toujours Gervaise au milieu des disputes. Ils essaient de dresser Madame Lerat, Maman Coupeau, les Boche contre Gervaise, et de temps en temps ils y réussissent. Nous avons vu comment ils doivent

plier devant l'opinion toute-puissante du quartier, se raccommo- dant avec les Coupeau, dans la boutique même de la blanchisseuse. Mais, selon les Lorilleux, il ne vient jamais de malheur sans qu'il ne soit la faute de cette femme. Ainsi, c'est Gervaise qui aurait forcé Coupeau à l'épouser, c'est elle qui aurait provoqué l'accident de Coupeau en se rendant avec Nana à son lieu de travail; les Lorilleux sont toujours prêts à dire des méchancetés au sujet des relations de Gervaise avec Goujet ou avec Lantier, et à prétendre que Gervaise aurait poussé sa fille au vice.

Il y avait, sans doute, bien des disputes dans le quartier avant l'arrivée de Gervaise, mais maintenant elles ne cessent plus. Il faut dire que, si Florent se débat seulement dans la petite salle des conspirateurs, Gervaise -- tout en préférant l'approbation des autres et acceptant ce que le quartier accepte -- ne refuse pas la lutte. Elle répond aux provocations de Virginie au lavoir, où la présence de la Provençale divise la société dès le début de son séjour à Paris:

Les laveuses s'étaient rapprochées. Il se formait deux camps...Et une bataille générale faillit avoir lieu; on se traitait de sans-coeur, de propre à rien; des bras nus se tendaient; trois gifles retentirent.¹⁷

Il est à remarquer que chaque période de travail apporte une paix relative au quartier, mais les disputes se succèdent

¹⁷Ibid. p.620

chaque fois que Gervaise essaie de diriger sa propre existence: son mariage avec Coupeau, la cérémonie elle-même, la naissance de Nana, l'accident de Coupeau, la boutique et les déménagements, la fête de Gervaise, et ainsi de suite. Le quartier n'aime pas être ébranlé.

Dans tous ces regroupements la haine des Lorilleux envers Gervaise éclate à maintes reprises: la jeune femme saura la reconnaître sans difficulté. Les autres femmes du quartier, cependant, sont des hypocrites qui n'offrent leur amitié que pour la retirer ensuite, laissant Gervaise dans un embarras plus grand qu'auparavant. Madame Boche semble être la confidente sympathique au lavoir, mais il ne s'agit que de simple curiosité féminine, et sa mauvaise langue pousse Gervaise à répondre aux insultes de Virginie.

Concierges du logement rue de la Goutte-d'Or, les Boche préfèrent montrer un respect outré envers le propriétaire en dépit de leur vieille amitié avec les Coupeau.

Réconciliées une fois de plus, les deux familles ne manquent pas de se brouiller de nouveau lors de la première communion de Nana. L'amitié de Madame Lerat, quoique plus solide que celle des Boche, subit toutefois des variations imprévues, de même que Maman Coupeau, nourrie et soignée chez Gervaise, se rend compte que Madame Lorilleux est, après tout, sa propre fille. Et la vieille dame sait très bien jouer un vilain tour à sa belle-fille en faisant savoir

à Goujet l'état des relations entre Gervaise et Lantier. Virginie est contente de prêter son amitié à son ancienne adversaire, en attendant le moment de sa vengeance. Elle parvient à s'établir commerçante dans la boutique de Gervaise et savoure le spectacle de Gervaise, l'ancienne patronne, agenouillée par terre en train de laver la boutique.

La signification de toutes ces disputes et réconciliations, c'est que l'on se plaît à voir en Gervaise l'unique source de toutes les querelles. Le travail des Lorilleux commence à faire son effet:

Jamais on ne se serait fâché sans cette Banban, qui aurait fait battre des montagnes. Ah! les Boche la connaissaient à cette heure, ils comprenaient combien les Lorilleux devaient souffrir. Et, quand elle passait, tous affectaient de ricaner, sous la porte.¹⁸

Si, en général, Gervaise accepte les opinions et les attitudes du quartier, elle sait très bien répondre aux injures et aux insinuations des autres femmes quand elle s'est habituée au parler du quartier. Dans sa misère finale elle invective, avec un langage ordurier qui traduit bien son état d'avachissement, le quartier entier, et la société elle-même qui permet la misère:

Oui, dans le derrière, son cochon d'homme!
dans le derrière, les Lorilleux, les Boche et
les Poisson! dans le derrière, le quartier
qui la méprisait! Tout Paris y entrerait, et

¹⁸Ibid. p.721

elle l'y enfonçait d'une tape, avec un geste de suprême indifférence, heureuse et vengeance pourtant de le fourrer là.¹⁹

Gervaise n'aura qu'un seul vrai ami à Paris, le forgeron Goujet, qui lui offre son argent, comme son amour, pour en faire ce qu'elle voudra. Mais Goujet ne fait pas réellement partie de la communauté, il se tient toujours un peu à l'écart. Sans ambitions, il renonce même à se marier, tandis que les autres prétendus parents et amis de Gervaise la lâchent pour se réfugier dans le grand public. D'autre part, malgré la haine qu'elle trouve autour d'elle, Gervaise aura toujours pitié des moins infortunés qu'elle: Madame Bijard et la petite Lalie, ainsi que le père Bru.

Ainsi le rejet de Gervaise par la communauté ne se fait pas aussi nettement que celui de Florent. Celui-ci revient à Paris pour en être violemment rejeté dans quelques mois. Trahi par le quartier, il est arrêté par la police et sera transporté hors de ce milieu une seconde fois.

Gervaise, déjà installée à Paris depuis quinze jours au début de L'Assommoir, n'est pas forcée de quitter la ville, mais elle sera de plus en plus déconsidérée par les voisins, heureux de la voir réduite à la misère. A la fin du roman, elle meurt seule, rejetée par la communauté et oubliée dans son dernier trou: "Un matin, comme ça sentait mauvais dans

¹⁹Ibid. p.905

le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche."²⁰ Le cadavre est remis au père Bazouge et la personne qu'elle était sera vite oubliée.

Il est temps maintenant de considérer l'étrangère dans son rôle de témoin. S'il est vrai que Gervaise meurt seule et oubliée, c'est que le quartier l'a voulu ainsi. Gervaise a provoqué l'hostilité du quartier par son caractère à la fois ambitieux et faible; mais, nous l'avons vu, sa présence seule provoque des disputes entre les personnes qui s'y trouvent depuis longtemps. Son rôle d'étrangère, que les autres s'obstinent à lui faire jouer, fait d'elle -- tout comme du pauvre Florent -- le témoin de sentiments et de petitesse dont les autres, habitués aux exigences du quartier, ne comprennent pas la portée. Dans un quartier inconnu et peu secourable, Gervaise devient vite sensible aux mobiles d'une communauté où l'intérêt personnel tue la générosité et où les individus succombent devant la lourde présence de la fatalité. Cette fatalité, Gervaise la perçoit dans l'atmosphère du quartier, dans les sensations qui lui viennent de l'alambic, du logement et du linge sale, et dans le personnage effrayant du père Bazouge.

Tout d'abord, l'approbation du quartier, de la famille et des amis, est d'une extrême importance: personne

²⁰Ibid. p.942

n'aime prendre le contre-pied de l'opinion générale. Nous avons vu comment l'hostilité originale du quartier envers Gervaise cédait à une approbation provisoire devant le travail assidu des Coupeau, comment cette approbation était complète lorsque Gervaise était bien établie dans sa boutique, comment enfin la chute de la blanchisseuse provoquait un retour à l'ancienne hostilité. Et Gervaise, quoique très heureuse de recevoir l'hommage du quartier pendant les beaux jours de sa boutique, a toujours su se méfier de l'amitié du quartier. Entrée dans l'Assommoir avec Coupeau, par exemple, elle reste effrayée par la camaraderie suspecte :

La fumée des pipes, l'odeur forte de tous ces hommes, montaient dans l'air chargé d'alcool; et elle étouffait, prise d'une petite toux.

"Oh! c'est vilain de boire!" dit-elle à demi-voix.²¹

Gervaise est très contente lorsqu'elle parvient à quitter le milieu bruyant de l'Hôtel Boncoeur pour s'installer dans un appartement beaucoup plus tranquille, rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or: "La jeune femme, charmée, croyait retourner en province; pas de voisines, pas de cancans à craindre, un coin de tranquillité qui lui rappelait une ruelle de Plassans, derrière les remparts."²²

²¹Ibid. p.630

²²Ibid. p.674

Non seulement ce coin lui fait penser à son pays natal, mais c'est ici qu'elle fait la connaissance des Goujet, ses amis les plus fidèles.

L'approbation générale du quartier, essentielle si Gervaise veut réussir son intégration dans la communauté, la conduit cependant à des faiblesses et à des lâchetés. Une fois acceptée par son milieu, Gervaise reste contente de s'accommoder de situations désagréables et peu honnêtes, qu'elle tolère parce que, de son côté, le quartier les tolère aussi. Lorsque Coupeau, ivre, sort de la fête de Gervaise pour se quereller avec Lantier, mais finit par l'inviter à la fête, Gervaise réprime son premier mouvement de répugnance en voyant que personne d'autre ne proteste :

Une paresse heureuse l'engourdisait, la tenait tassée au bord de la table, avec le seul besoin de n'être pas embêtée. Mon Dieu! à quoi bon se faire de la bile, lorsque les autres ne s'en font pas, et que les histoires paraissent s'arranger d'elles-mêmes, à la satisfaction générale?²³

Bien entendu, le quartier veut toujours savoir quels sont les rapports entre Gervaise et Lantier. De même que Mademoiselle Saget était désolée de se rendre compte que Florent ne pouvait être l'amant de Lisa puisqu'elle venait de découvrir qu'il était le demi-frère de Quenu, de même les commères qui tournent autour de Gervaise regretteraient d'apprendre la vérité exacte :

²³Ibid. p.777

Même, dans le doute où l'on se trouvait de ses rapports avec Gervaise, quand la fruitière niait les rapports devant la tripière, celle-ci semblait dire que c'était vraiment dommage, parce qu'enfin ça rendait les Coupeau moins intéressants.²⁴

Lorsque Gervaise cède enfin, poussée vers Lantier par une "conspiration sourde", elle est immédiatement censurée pour sa conduite, et c'est elle qui, selon l'opinion du quartier, aurait débauché son premier "homme". Elle, seule, sait sur qui porte le blâme, si blâme il y a: ce ne sont pas les individus qui sont responsables des misères de la vie: "Les gens du quartier ne se montraient guère justes, quand ils lui reprochaient les vilaines façons qu'elle prenait, car son malheur ne venait pas d'elle."²⁵

Tout comme Florent devant le grand bâtiment des Halles ou les tas de légumes, Gervaise est sensible à la portée profonde de son milieu, susceptible à des sensations qui ne touchent guère les habitués du quartier. Voyant la curiosité de Gervaise devant le grand alambic, Coupeau lui donne une explication du fonctionnement de la machine. Lui ne voit que la technique, Mes-Bottes ne pense qu'à l'alcool distillé qui en est le fruit, mais Gervaise est frappée par une réaction entièrement subjective, capable de sentir la

²⁴Ibid. p.794

²⁵Ibid. p.825

menace de la machine sans avoir vu, jusqu'à présent, les résultats de l'alcool sur l'homme:

Alors, Gervaise, prise d'un frisson, recula; et elle tâchait de sourire, en murmurant:

"C'est bête, ça me fait froid, cette machine... La boisson me fait froid..."²⁶

Après la ruine de sa boutique, Gervaise commence à fréquenter l'Assommoir avec Coupeau. Malgré les effets bienfaisants d'un verre du "camphre du père Colombe" qu'on lui apporte pour goûter, sa vieille colère contre la "machine à soûler" éclate de nouveau:

...et elle désespérait de l'arrêter, de l'épuiser, prise contre elle d'une colère sombre, ayant des envies de sauter sur le grand alambic comme sur une bête, pour le taper à coups de talon et lui crever le ventre. Tout se brouillait, elle voyait la machine remuer, elle se sentait prise par ses pattes de cuivre, pendant que le ruisseau coulait maintenant au travers de son corps.²⁷

La catastrophe qui atteindra la mine dans Germinal ou le train dans La Bête Humaine se trouve, dans L'Assommoir, dans la tête de Gervaise. Toujours est-il que Gervaise sera bientôt le témoin des effets désastreux de l'alcool dans le corps ravagé de Coupeau:

Quel sacré travail! un travail de taupe!
C'était le vitriol de l'Assommoir qui
donnait là-bas des coups de pioche. Le

²⁶Ibid. p.632

²⁷Ibid. pp.869-70

corps entier en était saucé, et dame! il fallait que ce travail s'achevât, émiettant, emportant Coupeau, dans le tremblement général et continu de toute la carcasse.²⁸

Cette capacité de Gervaise de sentir les dangers invisibles dans le quartier se révèle aussi lorsque la jeune femme regarde la façade de la grande maison rue de la Goutte-d'Or où demeurent les Lorilleux et où elle viendra s'installer dans sa boutique plus tard. Naturellement, Coupeau ne voit que les pierres elles-mêmes ou la grandeur du bâtiment: "Mais cette maison-là, tout de même, fait un joli tas de maçonnerie! C'est grand comme une caserne, là-dedans!"²⁹ Gervaise, cependant, devient immédiatement consciente du caractère effrayant de l'immeuble:

Et Gervaise lentement promenait son regard, l'abaissait du sixième étage au pavé, remontait, surprise de cette énormité, se sentant au milieu d'un organe vivant, au coeur même d'une ville, intéressée par la maison, comme si elle avait eu devant elle une personne géante.³⁰

Sortant de la maison après sa première visite chez les Lorilleux, Gervaise est saisie cette fois par une peur sourde devant la grande façade: "Alors, il sembla à Gervaise que la maison était sur elle, écrasante, glaciale à ses épaules. C'était toujours sa bête de peur, un

²⁸ Ibid. p.941

²⁹ Ibid. p.633

³⁰ Ibid. p.634

enfantillage dont elle souriait ensuite."³¹ Elle fait de son mieux pour éviter la maison, préférant vivre à l'Hôtel Boncoeur ou rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or, mais c'est dans la grande maison qu'elle ouvre sa boutique. Après la perte de celle-ci, Gervaise s'installe au sixième étage pour mourir enfin dans un trou, sous l'escalier, elle qui comptait vivre à un âge avancé et qui avait une peur morbide de cette maison.

Le logement, ou l'idée d'un refuge, est aussi important pour Gervaise que pour Florent. L'ambition primitive de Gervaise, ainsi qu'elle la confiait à Coupeau, c'était d'avoir, comme nous l'avons vu, "un trou un peu propre pour dormir". Si le rêve modeste de Florent était d'avoir un refuge matériel où il se cacherait, le jeune proscrit cherchait aussi un refuge intellectuel dans ses idées républicaines. Quant à Gervaise, également préoccupée par l'idée d'un refuge, elle ne peut pas s'empêcher de sentir cette lourde fatalité dans tous les appartements qu'elle habite. De même que les idées républicaines de Florent entraînent son rejet par la société des Halles, de même Gervaise sentira toujours la fatalité dans les divers trous où elle s'installe. Au début, elle hésite avant de prononcer son désir d'avoir une longue vie: "Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi,

³¹Ibid. p.648

après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi."³² Est-il besoin d'ajouter que ce désir, comme tant d'autres, ne sera pas comblé.

L'établissement successif de Gervaise au premier étage de l'Hôtel Boncoeur, au rez-de-chaussée rue de la Goutte-d'Or, au sixième étage dans la même maison, enfin, dans le trou sous l'escalier, met en valeur les étapes de sa montée et de sa chute. Néanmoins, comme c'était le cas pour Florent, son refuge sera une illusion, puisqu'il fait contrepoids à l'état de ses fortunes. Réduite, après la perte de sa belle boutique au rez-de-chaussée, à prendre un logement au sixième, elle constate la chute de ses espérances et la situation peu agréable de son appartement actuel:

Elle n'était plus en bas, d'abord, la figure vers le ciel, contente et courageuse, ambitionnant un bel appartement. Elle était sous les toits, dans le coin des pouilleux, dans le trou le plus sale, à l'endroit où l'on ne recevait jamais la visite d'un rayon.³³

Devenue ambitieuse, Gervaise ne sait pas se contenter de la vie paisible qu'elle a trouvée dans le coin tranquille rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or, à côté des Goujet.

Puisqu'elle est blanchisseuse de son métier, Gervaise n'a pas peur de toucher au linge sale de ses pratiques.

³²Ibid. p.630

³³Ibid. p.843

Mais, encore une fois, là où les autres ne voient que quelque chose de malpropre, Gervaise sera profondément atteinte par la vue et l'odeur du linge, tout comme Florent parmi les tas de légumes aux Halles:

Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle.³⁴

Les légumes, le linge envahissent le témoin, lui font voir le peu de contrôle que peut exercer l'individu dans ces milieux clos. De même que Florent se voit emporté par une mer de légumes, Gervaise se trouve inondée par "cette mare grandissante" de linge:

Cependant, les tas avaient monté autour de Gervaise. Maintenant, toujours assise au bord du tabouret, elle disparaissait entre les chemises et les jupons; elle avait devant elle les draps, les pantalons, les nappes, une débâcle de malpropreté; et, là-dedans, au milieu de cette mare grandissante, elle gardait ses bras nus, avec ses mèches de petits cheveux blonds collés à ses tempes, plus rose et plus alanguie.³⁵

La peur de la mort hante Gervaise dans le personnage du père Bazouge, le croque-mort qui apparaît souvent devant elle à des moments imprévus. En revenant à la maison après

³⁴Ibid. p.707

³⁵Ibid. p.710

la noce, Gervaise est encore plus effrayée par la vue du père Bazouge qu'elle ne l'avait été par l'alambic ou le logement. Sans même connaître son métier, Gervaise a une peur sourde devant la première apparition dans sa vie du croque-mort qui, toujours sous l'influence de l'alcool, la poursuit au cours de sa vie dans le quartier et qui l'enlèvera à la fin. Les autres ne voient qu'un voisin, lui-même ne voit pas le mal de son métier, mais Gervaise reste apeurée par la double représentation de la boisson et de la mort. Gervaise est de nouveau effrayée par le croque-mort lorsqu'il se trompe de cliente, étant venu chercher non Maman Coupeau, la vraie morte, mais Gervaise elle-même, qu'il croyait morte. Si la vie n'est pas très heureuse, Gervaise préfère toujours la faim à la mort.

Malgré ses contacts avec la mort, Florent ne perd pas sa vie à cause de ses actes ou de son rejet hors de la communauté. Il garde toujours l'image de la jeune morte aux barricades (que l'on pourrait interpréter comme son rêve républicain mort-né), tandis que Gervaise a toujours été sensible à l'idée de sa mort prématurée, sans jamais vouloir l'admettre. Dans sa misère, cependant, elle en vient, tout comme le bûcheron de la fable, à appeler la mort en la personne du père Bazouge. Elle s'effraye à la première approche de sa mort et le prie de partir sans plus tarder, mais elle se demandera vers la fin pourquoi la mort tarde à l'enlever. Finalement, c'est le père Bazouge qui

vient l'emballer doucement dans "la caisse des pauvres".

A côté des pressentiments de Gervaise sur les personnes ou les choses qui l'entourent, nous devons constater aussi ses regards vers l'avenir et en arrière. Ce sont deux aspects de la fatalité qui hante la vie de Gervaise continuellement. Coupeau comprend la fatalité comme le mauvais sort, une récompense injuste, contre laquelle il peut railler, par exemple dans ses premiers accès de frustration après son accident :

Et il revenait toujours à des accusations violentes contre le sort. Ça n'était pas juste, son accident; ça n'aurait pas dû lui arriver, à lui, un bon ouvrier, pas fainéant, pas soûlard. A d'autres peut-être, il aurait compris.³⁶

Plus tard, il est vrai, Gervaise essaiera de faire comme Coupeau en blâmant le sort, mais elle ne sait que trop bien où est la vérité :

Oui, c'était la faute du ménage, s'il dégringolait de saison en saison. Mais ce sont de ces choses qu'on ne se dit jamais, surtout quand on est dans la crotte. Ils accusaient la malchance, ils prétendaient que Dieu leur en voulait.³⁷

En général, Gervaise sentira la fatalité plutôt comme un pressentiment des malheurs à venir ou comme des souvenirs des jours plus heureux mais depuis longtemps passés. Dans ses moments de lucidité, il lui est donné de

³⁶Ibid. p.693

³⁷Ibid. p.852

comprendre la montée et la chute de sa vie, de prévoir sa fin désolante à laquelle elle ne saura échapper, malgré sa lutte courageuse. La vie conjugale commence mal pour les Coupeau. Un orage gêne la promenade proposée et les invités ne tardent pas à se quereller. Gervaise se tient un peu à l'écart, parlant avec tous mais essayant d'éviter les disputes. Elle voit dans l'orage un pressentiment des malheurs à venir que les autres ne voient pas: "Pendant l'orage, elle était restée les yeux fixes, regardant les éclairs, comme voyant des choses graves, très loin, dans l'avenir, à ces lueurs brusques."³⁸ Arrivant sur le lieu de travail de son mari, Gervaise confie ses craintes à Madame Boche: "elle redoutait, en se montrant tout d'un coup, de donner à son mari une secousse, qui le précipiterait."³⁹ Madame Goujet lui apprend pourquoi elle n'approuve plus ses projets: "Coupeau tournait mal, Coupeau lui mangerait sa boutique."⁴⁰ Elle entend Boche conseiller au propriétaire d'expulser une couturière au second: "Et Gervaise, avec un léger frisson, se demandait si on la jetterait à la rue, elle aussi, le jour où un malheur l'empêcherait de payer."⁴¹ Nous voyons ici comment Gervaise

³⁸ Ibid. p.655

³⁹ Ibid. p.686

⁴⁰ Ibid. p.697

⁴¹ Ibid. p.698

malgré ses ambitions, perçoit, peut-être inconsciemment, tous les malheurs qui l'attendent.

Après la chute de toutes ses ambitions, des regards en arrière commencent à remplacer les visions de l'avenir dans ses rêves. Réduite à prendre un petit appartement au sixième étage, Gervaise s'y trouve mal à l'aise, regardant avec difficulté la vie dans la cour en bas. Elle voit surgir devant elle maintenant, non des visions de l'avenir, mais des souvenirs des jours plus heureux du passé:

Un jour, se penchant, elle eut une drôle de sensation, elle crut se voir en personne là-bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air, examinant la maison pour la première fois; et ce saut de treize ans en arrière lui donna un élanement au coeur.⁴²

Lorsqu'il faut emmener Coupeau à l'hôpital, Gervaise l'accompagne et, soudain, elle revoit le bon ouvrier, travailleur et gai, qu'il était avant sa chute:

Dehors, en face de l'hôpital, elle se retourna, elle jeta un coup d'oeil sur le monument. Et elle pensait aux jours d'autrefois, lorsque Coupeau, perché au bord des gouttières, posait là-haut ses plaques de zinc, en chantant dans le soleil. Il ne buvait pas alors, il avait une peau de fille.⁴³

Buvant, elle aussi, avec Coupeau et ses camarades dans l'Assommoir, Gervaise se remémore brusquement une autre

⁴²Ibid. p.843

⁴³Ibid. p.861

époque plus heureuse: "elle se rappela la prune qu'elle avait mangée avec Coupeau, jadis, près de la porte, lorsqu'il lui faisait la cour."⁴⁴

Enfin, lorsque Gervaise, crevant de faim, cherche son mari pour lui demander de partager l'argent qu'il vient de gagner, celui-ci la repousse et elle doit traîner parmi la foule. Au début de sa vie à Paris, nous avons rencontré Gervaise à sa fenêtre, regardant passer la foule indifférente, ou au lavoir, essayant de se frayer un chemin à travers les laveuses. Là voilà de nouveau ignorée par la foule et nous comprenons maintenant pourquoi: tout le monde dans ce quartier ouvrier a trop d'ennuis pour travailler ou pour manger. Gervaise, qui fait maintenant la même expérience, abandonne la partie:

Et Gervaise laissait couler la cohue, indifférente aux chocs, coudoyée à droite, coudoyée à gauche, roulée au milieu du flot; car les hommes n'ont pas le temps de se montrer galants, quand ils sont cassés en deux de fatigue et galopés par la faim.⁴⁵

Ainsi, Gervaise est seule à être un vrai témoin des événements dans le quartier, du temps qui passe. Nous n'observons pas les voisins améliorer ou aggraver leur situation (sauf Virginie, abusée par Lantier). Obligée de retourner une fois de plus chez les Lorilleux pour discuter

⁴⁴Ibid. p.868

⁴⁵Ibid. p.916

de l'avenir de Maman Coupeau, Gervaise est étonnée de voir combien l'atelier reste dans le même état qu'auparavant: "Rien n'était changé depuis le soir où les Lorilleux, pour la première fois, lui avaient fait un accueil si peu engageant."⁴⁶ Les Lorilleux, sans ambitions ni espérances, ne pensent qu'au statu quo, qu'à vivre dans le présent, d'une manière aussi confortable que possible, sans avoir à faire face aux ennuis qu'entraînent les changements. De même Lantier, après avoir lui-même échoué dans les affaires, ne pense qu'à s'éterniser dans le présent, se préoccupant principalement de rester toujours le même:

Il se soignait beaucoup, mesurait son ventre à la ceinture de son pantalon, avec la continuelle crainte d'avoir à resserrer ou à desserrer la boucle; il se trouvait très bien, il ne voulait ni grossir ni mincir, par coquetterie.⁴⁷

Lantier peut bien censurer le gouvernement et l'empereur, proposer une politique radicale. Il ne veut en réalité rien changer, mais se réserve le droit de tout critiquer, ou de ménager les gens pour son profit personnel.

Zola nous apprend dans la Préface de L'Assommoir qu'il n'a pas voulu censurer ses personnages, que la société elle-même était la partie responsable: "Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais,

⁴⁶Ibid. p.721

⁴⁷Ibid. p.822

car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent."⁴⁸ Il ne s'agit pas, dans L'Assommoir, d'une victoire aussi nette que la victoire remportée par Lisa et les autres marchandes dans Le Ventre de Paris. Il n'y a pas de grande scène qui marque la défaite et le rejet de Gervaise hors de la communauté: seulement la lente dégradation au cours de ses dernières années. Le quartier peut enfin l'oublier, sans avoir à la tuer ou même à se salir les mains en la touchant. C'est le père Bazouge, "le consolateur des dames", qui l'enlève avec une tendresse que, jusque-là, elle n'a jamais connue.

De même que la société étouffe ce témoin téméraire, qui a osé faire face aux aspects répugnants de la communauté, de même la société refuse de reconnaître l'existence des problèmes de la boisson, du travail et du logement. On blâme le sort malveillant ou un Dieu peu secourable, préférant maintenir le statu quo dans une communauté close qui n'aime pas les changements et qui refuse de questionner ses propres mobiles. Nous voyons dans la fatalité, partout évidente à Gervaise mais ignorée par tous les autres, les menaces de l'avenir ou personne ne sera assez fort pour résister aux forces envahissantes qui

⁴⁸ Ibid. p.599

écrasent l'individu. C'est, en effet, la conclusion tirée par Gervaise elle-même, lorsqu'elle erre dans le quartier à la tombée de la nuit, cherchant en vain une main secourable:

Ah! oui, Gervaise avait fini sa journée! Elle était plus éreintée que tout ce peuple de travailleurs, dont le passage venait de la secouer. Elle pouvait se coucher là et crever, car le travail ne voulait plus d'elle, et elle avait assez peiné dans son existence, pour dire: "A qui le tour? Moi, j'en ai ma claque!"⁴⁹

⁴⁹ Ibid. p.917

CHAPITRE III

GERMINAL: ETIENNE LANTIER

En parlant de Germinal, nous devons reconnaître tout de suite l'importance primordiale des groupes, des foules, des masses, d'un côté, et de l'autre, des forces supérieures, toute "la lutte du capital et du travail",¹ annoncée dans l'ébauche du roman. Qui plus est, Zola a introduit dans ce roman sur le pays minier quelque cinquante personnages, dont chacun joue un rôle plus ou moins important, sans compter le "personnage" du Voreux, la mine elle-même. Etienne Lantier n'a pas, par conséquent, la même place centrale au coeur du livre que celle occupée par sa mère, Gervaise Macquart, dans L'Assommoir. Tandis que celle-ci est presque toujours présente au centre du roman, Etienne sera oublié assez fréquemment pendant que Zola met en scène la famille Maheu, les bourgeois de la Piolaine, ou les activités de personnages tels que Hennebeau ou Souvarine. Toujours est-il que les premières pages de

¹"Le roman est le soulèvement des salariés, le coup d'épaupe donné à la société qui craque un instant: en un mot la lutte du capital et du travail. C'est là qu'est l'importance du livre: je le veux prédisant l'avenir, posant la question qui sera la question la plus importante du XXe siècle."

Cité dans: Zola, Oeuvres Complètes, Paris: Bernouard, 1928, tome 14, p.557

Germinal nous montrent l'arrivée d'Etienne Lantier dans ce qui est, pour lui, un nouveau milieu; que les dernières pages nous montrent son départ du pays minier après une intégration temporaire; et que c'est à travers ses expériences que nous saisissons les aspects humain et idéologique du roman. Nous serons en droit, donc, de voir en Etienne un témoin de passage tout aussi authentique que Pierre Florent ou Gervaise Macquart.

Comme Florent et Gervaise, Etienne apparaît très tôt le matin. Il fait toujours noir quand Etienne s'approche de la mine et lui aussi observe les ouvriers se mettre à la besogne sans comprendre ni ce nouveau milieu, ni le travail que l'on y fait. Sa situation est simple, quoique misérable: "Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour."² Etienne hésite avant d'aborder les ouvriers qu'il rencontre, mais il réussit à entrer en contact avec eux puisqu'il est, lui aussi, ouvrier. Au contraire de Florent, il se nomme immédiatement, explique son métier et se renseigne sur les possibilités de travail dans le pays, sans vraiment espérer en trouver. Il réussit même, grâce au fait qu'il n'est pas du pays, à faire parler le peu bavard Bonnemort, qui lui apprend toute la

²Oeuvres Complètes, tome 5: Germinal, p.23

situation déplorable dans les mines.

Nous devons, cependant, nous méfier de l'apparence des choses. Presque tous les mineurs font confiance à Etienne sans hésiter: c'est un ouvrier comme eux, un camarade qu'ils acceptent volontiers. Mais Etienne n'avait pas vraiment l'intention de chercher du travail ici, et il se demande, faut-il rester ou s'en aller tout de suite? Comme nous verrons plus tard, il ne partage pas la résignation atavique de ces mineurs, il n'est pas le simple "ouvrier sans travail et sans gête" qu'il paraît être. D'abord, c'est le vieux Bonnemort qui se trompe sur l'identité d'Etienne sans que celui-ci, faut-il ajouter, ait essayé de la cacher. Lorsque le charretier lui demande s'il est de la Belgique, Etienne répond ouvertement qu'il est du Midi. Ces origines méridionales, qui trahissent Gervaise à Paris, ne semblent pas faire de distinction ici: il suffit qu'Etienne soit machineur. Après quelques moments d'hésitation, Etienne réussit donc à se faire embaucher comme herscheur à la mine dans la "taille" de Toussaint Maheu, fils du vieux Bonnemort. Embauché lui-même à la place d'une femme, Etienne se trompe sur l'identité de l'autre herscheuse, Catherine Maheu, qu'il prend pour un garçon.

Maintenant, des différences plus significatives entre Etienne et les ouvriers de la mine commencent à

apparaître, différences autres que celles dues à la nouveauté de la mine aux yeux d'Etienne. Malgré la réception chaleureuse de Maheu et de Catherine, Etienne doit subir l'hostilité d'autres mineurs, tels que Zacharie et Levaque, qui désapprouvent l'embauchage de "cet inconnu", de cet "aristo". Le jeune ingénieur, Négrel, n'aime pas non plus "qu'on ramasse des inconnus sur les routes".³

L'hostilité la plus ouverte, celle qui va durer pendant presque tout le séjour d'Etienne au pays minier, c'est l'hostilité qui éclate dès sa première rencontre avec Chaval. Si Etienne, en se trompant sur l'identité de Catherine, ne comprend pas les observations de Chaval, il comprend parfaitement son hostilité; c'est le seul adversaire auquel il fait face, au lieu de plier l'échine dans sa condition de nouveau venu à la mine: "Les deux hommes échangèrent un regard, allumé d'une de ces haines d'instinct qui flambent subitement. Etienne avait senti l'injure, sans comprendre encore."⁴ Chaval, originaire du Pas-de-Calais, ne travaille à la mine que depuis six mois, mais s'irrite encore plus que les autres à la vue de cet inconnu, surtout quand il le voit près de Catherine.

³Ibid. p.60

⁴Ibid. p.48

Pour Chaval, ce n'est pas tant le manque d'expérience dans le travail de la mine que la présence même d'Etienne qui l'exaspère, tout comme la présence d'un intrus suffisait pour mettre sur des charbons ardents Mademoiselle Saget ou Madame Lorilleux. En attendant le moment où on l'accepte pour son travail, Etienne préfère se plier devant "la brutale hiérarchie du manoeuvre et du maître ouvrier".⁵ La dispute entre Etienne et Chaval ne manquera pas d'éclater plus tard, toujours avec Catherine au milieu, et chaque fois plus violente. De plus, Etienne n'a pas toujours été résigné devant la volonté des autres, et c'est en ceci qu'il se distingue le plus de ses nouveaux camarades.

En effet, nous trouvons chez les mineurs toute la résignation que la grève réussira à vaincre momentanément, mais qui se réaffirmera à la longue. Elle va de pair avec l'orgueil incontestable des mineurs qui les aide à accepter leur condition d'infériorité, sans réclamer le moindre changement. Le vieux Bonnemort, celui qui a absorbé la mine jusque dans son corps puisqu'il crache du charbon après ses quarante-cinq ans au fond, explique cet orgueil à Etienne: "Cent six ans d'abattage, les mioches après les vieux, pour le même patron: hein? beaucoup de

⁵Ibid. p.54

bourgeois n'auraient pas su dire si bien leur histoire!"⁶

Catherine est donc très étonnée d'apprendre qu'Etienne avait été renvoyé de son chemin de fer à Lille pour avoir giflé son chef. Etienne est arrivé à temps, cependant, pour voir cristalliser parmi les mineurs les débuts d'une lutte entre cette résignation et un nouveau sens de révolte. La dureté de l'ingénieur Négrel, qui impose une amende à la taille pour boisage défectueux, pousse les mineurs à murmurer contre la Compagnie. Il sera donc utile, à cause de l'importance du boisage d'un côté, et de la révolte progressive des mineurs de l'autre, d'examiner ce mécontentement qui surgit à la surface ici, malgré la prudence de Maheu, chef de la taille:

Un sourd grognement des haveurs accueillit ces paroles. La force de la hiérarchie les retenait seule, cette hiérarchie militaire qui, du galibot au maître porion, les courbait les uns sous les autres. Chaval et Levaque pourtant eurent un geste furieux, tandis que Maheu les modérait du regard et que Zacharie haussait gouailleusement les épaules. Mais Etienne était peut-être le plus frémissant. Depuis qu'il se trouvait au fond de cet enfer, une révolte lente le soulevait. Il regarda Catherine résignée, l'échine basse. Etait-ce possible qu'on se tuât à une si dure besogne, dans ces ténèbres mortelles, et qu'on y gagnât même pas les quelques sous du pain quotidien?⁷

⁶ Ibid. p.29

⁷ Ibid. p.61 (Nous avons trouvé bon de souligner le mot "hiérarchie", ainsi que les noms des mineurs, pour mieux indiquer les réactions variées de tous ces personnages importants)

Trépignant d'indignation, Etienne reste néanmoins le spectateur de la colère des mineurs contre le système: il ne compte pas vraiment rester dans le pays ou entrer dans cette lutte. Maheu l'amène, cependant, chez Rasseneur, qui après avoir refusé une chambre à Etienne, se ravise en apprenant qu'il existe un lien entre le jeune homme et Pluchart. Car Rasseneur, congédié autrefois par la Compagnie à la suite d'une grève, s'est fait le chef des mécontents de la mine. Nominalelement radical, il veut bien loger un ami de cet autre radical, Pluchart.

Le nouveau venu a donc réalisé ses premiers pas vers une intégration dans le pays minier: le travail, un gîte, des camarades. Nous voyons comment l'identité d'Etienne ne le sépare pas autant que c'était le cas pour Florent ou pour Gervaise. Par contre, ses idées politiques, ses tendances à la violence sont déjà bien en évidence; il semble symboliser la résistance des mineurs contre leur résignation traditionnelle. En quelques heures, il a été le spectateur passif de la vie du coron -- les souffrances des mineurs en la personne du vieux Bonnemort, le mécontentement croissant des mineurs au fond du puits, la conversation entre Maheu et Rasseneur au débit. Attiré par la lutte des mineurs, il se décide finalement à rester et à braver les difficultés que celle-ci présente:

Il ne savait pas, il voulait redescendre dans la mine pour souffrir et se battre, il songeait violemment à ces gens dont parlait

Bonnemort, à ce dieu repu et accroupi,
auquel dix mille affamés donnaient leur
chair, sans le connaître.⁸

Les deux premières parties, soit le quart du roman, sont consacrées à moins de vingt-quatre heures dans la vie du coron. La promenade faite par Etienne avant de se coucher sert à mettre en scène plusieurs personnages du roman. Des scènes plus ou moins violentes entre les commères du village, la scène de l'amitié silencieuse entre Bonnemort et le vieux Mouquet, toutes, y compris celle où Catherine cède aux instances de Chaval avec "cette soumission héréditaire",⁹ donnent l'impression que ce n'est qu'une journée de plus dans la vie monotone du coron.

Maintenant les jours vont se succéder dans une existence réglée et Etienne, au contraire de Florent, vivra, travaillera et s'habillera comme les autres mineurs, accepté lui aussi comme un vrai mineur. Ayant apparemment perdu tous les traits qui pourraient le distinguer des autres ouvriers, il parvient en quelques mois seulement à s'intégrer à son nouveau milieu. L'ancienne hostilité de Zacharie, de Levaque, de Chaval même, semble avoir disparu: ils sont devenus camarades. Pour sa part, Maheu s'est pris

⁸Ibid. p.75

⁹Ibid. p.118

d'amitié pour Etienne, mais il note que celui-ci a une instruction supérieure à la sienne, différence qui reste pour le moment de peu d'importance. Il faut observer que les mineurs, d'ordinaire très défiants à l'égard des étrangers, ont aussi accueilli le Russe, Souvarine, accepté comme réfugié politique, même s'il ne tente pas vraiment de s'intégrer dans la communauté.

Lorsque la Maheude consent finalement au mariage de Zacharie avec Philomène Levaque, Etienne peut entrer dans une famille. Ayant déjà communiqué à Maheu son désir de changer de pension, et de demeurer avec les camarades au coron, la place vide chez les Maheu tombe à merveille. En effet, c'est l'entrée au coron, la proximité des camarades, qui permet à Etienne de poursuivre ses idées politiques. Il faudra donc entreprendre un bref examen des idées d'Etienne afin d'évaluer leur importance dans les événements qui vont suivre, car l'influence exercée par Etienne sur son milieu sera fondée directement sur ses rapports avec ses camarades, les mineurs.

Tout ce que nous savons au sujet des idées d'Etienne au début du roman, c'est qu'il ne respecte pas toujours l'autorité, et qu'il a subi l'influence de Pluchart, son ancien contre-maître. S'il cherche tout simplement du travail et un gîte à son arrivée à Montsou, il y reste, comme nous l'avons vu, parce qu'il veut partager la lutte des mineurs. Emu par leurs souffrances, quoiqu'étonné par

leur résignation, il ne quitte pas le pays minier mais réalise une intégration heureuse au point même qu'il vient habiter dans une famille au sein du coron. Bon ouvrier, il ne se distingue pas des autres ouvriers que par ses capacités intellectuelles qui paraissent supérieures, du moins aux yeux des mineurs. Comparé à Souvarine ou à Pluchart, cependant, Etienne est un vrai débutant dans la politique. En effet, Pluchart profite de la présence d'Etienne au milieu des mineurs pour l'endoctriner dans l'espoir de faire de la propagande pour l'Internationale des travailleurs.

Nous voyons surgir maintenant chez Etienne, chez ce bon ouvrier, ce vrai mineur, des idées de justice sociale dont l'anarchiste Souvarine peut bien se moquer: "Pas de politique, pas de conspiration, n'est-ce pas? tout au grand jour, et uniquement pour la hausse des salaires."¹⁰ Etienne -- qu'il comprenne les théories de Souvarine ou non -- est déterminé à créer une caisse de prévoyance: en cas de grève, elle servira de caisse de résistance. Pour le moment, il ne pense pas se mêler de politique.

Une caisse de prévoyance, ou l'adhésion des mineurs à l'Internationale, suppose un esprit d'unité parmi les mineurs. Etienne, accepté comme mineur et camarade, peut maintenant passer à l'action. Il profite de la ducasse, le

¹⁰Ibid. p.127

jour férié des mineurs, pour proposer ses idées à Maheu, à Levaque, à Chaval, c'est-à-dire, aux camarades les plus proches. Mais il reconnaît en même temps son propre manque d'instruction dans la question sociale, le manque d'une base idéologique pour ses projets, n'ayant eu, jusqu'ici, que "la révolte de l'instinct, au milieu de la sourde fermentation des camarades".¹¹ Il poursuit donc sa correspondance avec Pluchart, se fait envoyer des livres, et se plonge dans des conversations au cabaret de l'Avantage. En ceci, il nous rappelle Florent dans la salle des conspirateurs chez Lebigre, et il en sort, lui aussi, avec son rêve du futur:

Les revendications pratiques de Rasseneur se mêlaient en lui aux violences destructives de Souvarine; et, quand il sortait du cabaret de l'Avantage, où il continuait presque chaque jour à déblatérer avec eux contre la Compagnie, il marchait dans un rêve, il assistait à la régénération radicale des peuples, sans que cela dût coûter une vitre cassée ni une goutte de sang.¹²

D'abord, comme c'était le cas de Florent, son nouveau milieu influence Etienne et fait ressortir des attaches politiques que le révolutionnaire ne saura plus oublier. Etienne introduit ces discussions dans la maison des Maheu où il gagne peu à peu toute la famille, sauf le

¹¹Ibid. p.142

¹²Ibid. p.143

vieux Bonnemort qui affirme avoir trop vu pour croire aucun changement possible. Ainsi la famille et, ensuite, presque tous les membres du coron subissent l'influence d'Etienne, qui peut enfin ouvrir sa caisse de prévoyance. Aussi devient-il le chef incontesté des mineurs, organisant une réunion privée au Bon-Joyeux, où il invite Pluchart, pour parler à ses camarades de l'Internationale. Mais les trois mille francs donnés par cette association, de même que la caisse de prévoyance, s'épuisent vite, et la Compagnie persuade un certain nombre d'ouvriers de redescendre. La réunion à Vandame va avoir lieu.

C'est ici que nous voyons Etienne atteindre l'apogée de sa grandeur au pays minier, lorsqu'il s'adresse aux mineurs, rassemblés dans la forêt à la tombée de la nuit. Débutant sur un ton froid, il commence à passionner ses auditeurs jusqu'au point où il tient toute l'assemblée entre ses mains. Il est important de comprendre que cette domination d'Etienne sur les mineurs est due à son intégration heureuse parmi eux, qu'ils l'écoutent non parce qu'il est leur chef, non parce qu'il sait parler aux masses, mais parce que les mineurs voient en lui un camarade, un ouvrier, qui travaille comme eux :

Peu à peu, Etienne s'échauffait. Il n'avait pas l'abondance facile et coulante de Rasseneur. Les mots lui manquaient souvent, il devait torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule. Seulement, à ces heurts continuels, il rencontrait des

images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter.¹³

Après ce point culminant, il ne reste à Etienne qu'à perdre peu à peu son autorité sur les mineurs, comme l'avait prédit Rasseneur. La violence qu'Etienne a observée dans cette communauté, qu'il a provoquée lui aussi, va se déchaîner maintenant. Elle conduira les mineurs à détruire les installations des mines, à menacer les bourgeois de la Piolaine et à attaquer Maigrat, l'odieux épicier du coron, pour aboutir quelque temps plus tard à la collision mortelle entre les troupes et les grévistes. Finalement, la foule se ruera sur Etienne lui-même.

En cherchant à expliquer le rejet d'Etienne par les mineurs, nous devons constater, tout de même, que ce rejet n'est pas aussi net que celui de Florent ou de Gervaise. Nous trouvons non seulement un certain optimisme chez l'auteur en ce qui concerne le rêve socialiste de l'avenir, mais aussi une attitude ambivalente chez Etienne envers cette communauté minière. Hésitant toujours devant la possibilité de s'intégrer dans la communauté, le nouveau

¹³ Ibid. p.229

venu devient de plus en plus conscient des idées qui le séparent des mineurs et se livre plus souvent aux doutes que ne le faisait Florent ou Gervaise. Mais, tout comme les deux autres témoins, Etienne commence à dépasser les ambitions modestes avec lesquelles il est arrivé dans le pays. Ses vraies ambitions sociales et politiques sont nées, comme nous l'avons vu, de sa violence héréditaire et de la "révolte de l'instinct" qui s'opère chez lui. Influencé par son milieu, il répond en employant son instruction, jusque-là rudimentaire, pour engager la lutte du travail contre le capital. C'est un projet dont nous connaissons chez Etienne les origines honnêtes et désintéressées, mais dont nous ne tarderons pas à remarquer la transformation sous l'effet du pouvoir et de l'instruction:

Dès lors, il s'opéra chez Etienne une transformation lente. Des instincts de coquetterie et de bien-être, endormis dans sa pauvreté, se révélèrent, lui firent acheter des vêtements de drap. Il se paya une paire de bottes fines, et du coup il passa chef, tout le coron se groupa autour de lui.¹⁴

L'engagement d'Etienne dans les affaires du coron, sa popularité croissante, une certaine indépendance économique, et la place dont jouit cet ancien machineur au centre de toutes les discussions ne servent à la longue qu'à le séparer des mineurs. Sans vouloir l'admettre, il

¹⁴Ibid. p.148

se fait bourgeois. Les mineurs, eux, ne demandent que des meilleures conditions de travail et de paiement: ils ne pensent aucunement à changer leur condition de travailleurs. M. Hennebeau peut bien offrir aux délégués des mineurs des concessions sur le paiement du boisage; ceux-ci les refusent en demandant "le maintien de l'ancien système, avec une hausse de cinq centimes par berline".¹⁵ Etienne, par contre, songe à son avenir, à des ambitions personnelles, qui lui sont venues à la suite de sa montée à une position de pouvoir parmi les mineurs. Oubliant son rêve socialiste et se basant sur la carrière de Pluchart, il se crée une vision de son avenir à la capitale:

Et son rêve de chef populaire le berçait de nouveau: Montsou à ses pieds, Paris dans un lointain de brouillard, qui sait? la députation un jour, la tribune d'une salle riche, où il se voyait foudroyant les bourgeois, du premier discours prononcé par un ouvrier dans un Parlement.¹⁶

C'est un trait caractéristique d'Etienne, comme nous l'avons déjà observé, qu'il se livre à des doutes en même temps qu'il développe son plan d'action. Tout en essayant de convaincre la Maheude, par exemple, de la nécessité d'une politique, il souffre d'une vision des résultats affreux que la confrontation avec la Compagnie

¹⁵Ibid. p.210

¹⁶Ibid. p.189

pourrait produire: "l'idée que la Compagnie serait la plus forte et qu'il aurait fait le malheur des camarades, l'emplissait d'une insupportable angoisse."¹⁷ Il se remet après cette courte crise, mais nous remarquons que l'adhésion à la politique de la part d'Etienne ne l'a pas encore entièrement éloigné de ses camarades, comme ce serait le cas de son guide, Pluchart. Toujours est-il que ses ambitions ne peuvent pas devenir une réalité tant qu'il reste dans le pays minier. Mais, d'autre part, bien que le rejet d'Etienne hors de la communauté résulte, du moins en partie, d'un mouvement de séparation de sa propre part, la communauté elle-même n'en est pas moins responsable de ce rejet.

Nous avons vu l'hostilité du pays minier envers Etienne baisser après quelque temps, lorsque le nouveau venu se fait accepter par son caractère travailleur. Sauf l'hostilité temporaire de Zacharie, la famille Maheu en particulier, du vieux Bonnemort aux petits enfants, lui fait un accueil des plus chaleureux, surtout Maheu lui-même, mais aussi Catherine. Celle-ci représente pour Etienne la perspective d'une intégration complète et finale, mais le révolutionnaire ne saurait aimer et faire de la politique en même temps. Le rival jaloux, Chaval, s'empare de la jeune

¹⁷Ibid. p.193

fille dès l'arrivée d'Etienne, et la brutalise atrocement quand il soupçonne à tort que l'autre l'a remplacé. Ainsi Catherine se trouve entre les deux hommes plusieurs fois lorsqu'ils semblent sur le point d'en venir aux mains. Quand, enfin, la violence éclate entre Chaval et Etienne, une nuit à l'Avantage, Catherine se trahit en avertissant Etienne du danger. Chaval, humilié, la lâche mais essaie de la reprendre par jalousie, lorsque la catastrophe les réunit tous les trois au fond de la mine. Cette fois-ci, Etienne réussit à tuer Chaval et à posséder Catherine, malgré l'eau montante qui ramène le cadavre les troubler.

Les rapports entre Chaval et Catherine n'ont jamais rien à voir avec la politique, mais plus Etienne se plonge dans la politique, plus il recule devant la promiscuité: la liaison avec la Mouquette, par exemple, lui coûte beaucoup. Ainsi, lorsque Chaval accueille avec enthousiasme le projet pour la caisse de prévoyance, Etienne semble oublier leur rivalité:

Oui, soyons d'accord... Vois-tu, moi, pour la justice je donnerais tout, la boisson et les filles. Il n'y a qu'une chose qui me chauffe le coeur, c'est l'idée que nous allons balayer les bourgeois.¹⁸

Par contre, c'est lorsqu'Etienne a perdu momentanément sa foi dans la lutte qu'il se bat avec Chaval au cabaret de

¹⁸Ibid. p.148

l'Avantage, un soir qu'il quitte son refuge sous terre.

Dans ses rapports avec Catherine, Etienne n'atteint certainement pas l'abnégation totale de Souvarine qui sait, après l'exécution de sa maîtresse à Moscou, désavouer tout lien personnel pour être entièrement libre dans ses actes. Ainsi, lorsqu'il voit Etienne accompagner Catherine à la mine qu'il vient de saboter, Souvarine ne l'empêche pas de descendre: "Quand il y avait une femme dans le coeur d'un homme, l'homme était fini, il pouvait mourir."¹⁹ Mais l'expérience de Souvarine à la fin du roman -- il quitte le pays après avoir tranquillement observé les résultats de son ouvrage dans le puits de la mine -- ne peut pas être celle de nos témoins, puisqu'il n'a pas essayé de s'intégrer dans la communauté ou de créer des liaisons permanentes. Florent, en refusant l'amour de la belle Normande, provoque chez cette marchande un renouveau de l'ancienne hostilité, tandis que Claire ferait tout son possible pour l'avertir du danger. Gervaise se laisse abuser par Lantier à plusieurs reprises, semble se faire accepter dans le quartier par son mariage avec Coupeau mais, bien que ce dernier lui ruine sa boutique, n'accepte pas l'amour sincère de Goujet. Les rapports du témoin avec l'autre sexe excite des émotions profondes: d'un côté, il n'y aura pas d'intégration heureuse

¹⁹ Ibid. p.356

sans union permanente; de l'autre, une telle union ne favorise pas les ambitions du témoin. Telle sera l'expérience de Jean Macquart dans La Terre aussi: même en se mariant avec une paysanne, il ne se fera pas paysan.

Si Etienne, oubliant la politique, peut enfin vaincre l'hostilité de Chaval en le tuant, l'hostilité du coron reparaît à mesure que la situation des grévistes s'aggrave. Ainsi, bien que la foule ait échappé à son contrôle en attaquant les mines, Etienne s'aperçoit plus tard que les mineurs le jugent coupable des conséquences de cette attaque. Ce n'est pas l'abbé Ranvier, nouvellement arrivé au coron, qui lui dérobe sa popularité, mais le désespoir d'une foule qui croyait aveuglément à "l'entrée brusque dans la cité de justice qu'il leur avait promise".²⁰ S'étant séparé des camarades et du peuple, Etienne perd peu à peu sa capacité de convaincre les mineurs par ses arguments, et échoue complètement dans sa tentative de raisonner avec les soldats: "Il les traitait de camarades, il leur rappelait qu'ils étaient du peuple eux aussi, qu'ils devaient être avec le peuple, contre les exploiters de la misère."²¹ C'est une leçon qu'il ferait bien d'apprendre, lui aussi.

Après la fusillade, Etienne ne rencontre que de la

²⁰ Ibid. p.308

²¹ Ibid. p.331

haine. Lorsqu'il sort de la maison en deuil des Maheu, il éprouve tout le ressentiment de ces anciens camarades. Il a pu faire face aux individus de la communauté, à Chaval, à Rasseneur, à Hennebeau, mais il doit céder devant la communauté entière. Rentré à la maison, il souffre ensuite les reproches des Maheu, y compris la défiance des enfants. Seule la Maheude, en deuil pour son mari, sait garder une certaine mesure dans sa douleur: "Je ne te reproche rien. Seulement, si j'étais à ta place, moi, je serais déjà morte de chagrin, d'avoir fait tant de mal aux camarades."²² Etienne doit braver la foule une seconde fois, répondre, seul, de toutes les conséquences de la grève et de la fusillade:

C'était le revirement des lendemains de défaite, le revers fatal de la popularité, une exécration qui s'exaspérait de toutes les souffrances endurées sans résultat. Il payait pour la faim et la mort.²³

Nous voyons maintenant le rejet violent d'Etienne hors du village qu'il était venu habiter en camarade:

Bientôt, ce fut une fuite, chaque maison le huait au passage, on s'acharnait sur ses talons, tout un peuple le maudissait d'une voix peu à peu tonnante, dans le débordement de la haine. C'était lui, l'exploiteur, l'assassin, la cause unique de leur malheur. Il sortit du coron, blême, affolé, galopant, avec cette bande hurlante derrière son dos.²⁴

²²Ibid. p.344

²³Ibid. p.344

²⁴Ibid. p.345

Devant l'Avantage, Etienne essaie de parler à la foule, de rappeler ses discours d'autrefois, de reconquérir les camarades, et manque se faire lapider: "des pierres seules lui répondaient."²⁵ Il est enfin sauvé par Rasseneur, qui, au moment de son triomphe dans la forêt à Vandame, lui avait prédit l'inconstance de la foule, et qui n'hésite pas maintenant à en tirer profit.

C'est à ces moments de désillusionnement avec son rêve de justice sociale qu'Etienne, comme Florent et Gervaise, cherche un refuge physique ou intellectuel à l'abri des grands événements. Il est arrivé à Montsou, comme nous l'avons vu, "sans travail et sans gîte". Mais, une fois établi, ses ambitions ne tardent pas à lui ouvrir une perspective de pouvoir, et c'est Rasseneur, celui qu'Etienne va remplacer à la tête des mineurs, qui l'accuse carrément d'intérêt personnel: "Sois donc franc! Tu te fiches de l'Internationale, tu brûles seulement d'être à notre tête, de faire le monsieur en correspondant avec le fameux conseil fédéral du Nord!"²⁶ Rasseneur n'a pas tort. Si bon ouvrier qu'il soit devenu, Etienne ne reprendra le travail d'un mineur que pour quelques heures avant la catastrophe finale: le travail qu'il fera à l'avenir sera à Paris.

²⁵Ibid. p.346

²⁶Ibid. p.198

Les deux "gîtes" occupés par Etienne deviennent, l'un après l'autre, des foyers pour des discussions ardentes sur les questions sociales et politiques. Et si la mine où il travaille n'est pas exactement un refuge, la mine de Réquillart, à côté, le devient. La réaction immédiate d'Etienne lorsqu'il poursuit Jeanlin dans son repaire, c'est qu'un jour il aura peut-être besoin d'un tel refuge. Ainsi, Etienne vient, après l'émeute des mineurs, se réfugier de la mine dans la mine elle-même, sans que personne, sauf Jeanlin, soupçonne qu'il reste dans le coron. Echappant à la lutte et à ses conséquences, Etienne abandonne sa fidélité à la condition ouvrière. L'accusation de Rasseneur est juste, Etienne se voit maître et, encore pire, veut changer tous les ouvriers en bourgeois:

Quelle nausée, ces misérables en tas, vivant au baquet commun! Pas un avec qui causer politique sérieusement, une existence de bétail, toujours le même air empesté d'oignon où l'on étouffait! Il voulait leur élargir le ciel, les élever au bien-être et aux bonnes manières de la bourgeoisie, en faisant d'eux les maîtres; mais comme ce serait long! et il ne se sentait plus le courage d'attendre la victoire, dans ce baignoire de la faim. Lentement, sa vanité d'être leur chef, sa préoccupation constante de penser à leur place, le dégageaient, lui soufflaient l'âme d'un de ces bourgeois qu'il exécrait.²⁷

Etienne se persuade qu'il s'est réfugié pour ne pas trahir les camarades, qu'il a gardé la liberté dans le but de

²⁷ Ibid. p.296

continuer la lutte. Mais, en réalité, plus il réfléchit à sa propre situation, plus il s'éloigne des mineurs. Tout en affirmant sa loyauté à la cause des mineurs, il refuse peu à peu tout contact authentique avec eux. Pluchart, qui était passé en trombe à travers le village, arrivant en retard et partant tout de suite après la distribution des cartes de l'Internationale, ce Pluchart "col-blanc" devient l'idéal d'Etienne qui renonce à sa condition de "col-bleu". Il pense à se réfugier encore plus loin, loin du travail dur et sale de la mine, dans un travail purement cérébral:

en attendant mieux, il aurait voulu être Pluchart, lâcher le travail, travailler uniquement à la politique, mais seul, dans une chambre propre, sous le prétexte que les travaux de tête absorbent la vie entière et demandent beaucoup de calme.²⁸

Mais Etienne oscille entre deux refuges totalement opposés: la politique engagée à Paris, loin des lieux de la confrontation, ou la mort cherchée dans une lutte finale avec les troupes. Plongé, une fois de plus, dans une discussion sur les théories révolutionnaires avec Rasseneur et Souvarine, Etienne refuse absolument le compromis proposé par Rasseneur et s'offre, en jeune idéaliste, aux balles des soldats, cherchant son dernier refuge dans le martyre:

²⁸Ibid. pp.296-7

je pense toujours que, si nous crevons à la peine, nos carcasses d'affamés serviront plus la cause du peuple que toute la politique d'homme sage... Ah! si un de ces cochons de soldats pouvait me loger une balle en plein cœur, comme ce serait crâne de finir ainsi!²⁹

Quelques minutes plus tard, Etienne se livre à un combat violent avec Chaval, mais lorsque la confrontation sanguinaire avec les soldats se produit, Etienne ne se trouve pas parmi les morts ou les blessés.

Ce ne sont pas les seuls refuges cherchés par Etienne. Quand il sort de la mine pour s'installer de nouveau chez les Maheu, il pense à tort que l'emprisonnement pourrait le tirer de son embarras: "il rêvait de la prison comme d'un refuge, au milieu du tourment de sa défaite; mais on ne l'inquiétait même pas."³⁰ Il sera hué, chassé par la foule, mais il ne trouvera pas de refuge. Déçu par la politique, chassé par ses anciens camarades, Etienne se tourne ensuite vers un autre refuge: la vie domestique, partagée avec Catherine que Chaval vient de répudier:

Un besoin de paix, un invincible besoin d'être heureux l'envahissait; et il se voyait marié, dans une petite maison propre, sans autre ambition que de vivre et de mourir là, tous les deux.³¹

De la même façon, Etienne décide de reprendre le travail à

²⁹ Ibid. p.312

³⁰ Ibid. p.341

³¹ Ibid. p.355

la mine, mais la catastrophe met vite fin à cet espoir.

Paradoxalement, sans le vouloir, Etienne est pris, avec Catherine et Chaval, dans une sorte de refuge sous terre, une souricière beaucoup plus effrayante que celle tendue par la police autour de Florent et de Gavard: "c'était une souricière, un bout de galerie que des affaisements considérables obstruaient en arrière et en avant. Pas une issue, tous trois étaient murés."³² Florent, livré par le quartier entier, se rendait sans résistance, mais Etienne, victime de la mine et des forces violentes qu'il a déchaînées dans le pays minier, lutte pour tenir jusqu'au bout. Il est néanmoins sauvé par les mineurs: le camarade en péril sera toujours leur préoccupation dominante.

Tous les refuges possibles cherchés par Etienne ne sont ainsi que des illusions, de même que tous les refuges qui se présentaient à Florent ou à Gervaise. Lorsque la souricière sous terre risque de devenir son dernier refuge, Etienne en est sauvé par les camarades, déjà répudiés, ainsi que par Zola lui-même, désireux de ressusciter Etienne pour finir sur une note optimiste qu'il n'avait pas voulu ajouter au Ventre de Paris ou à L'Assommoir. Etienne partira, toujours sans travail et sans gîte, mais, comme nous le verrons, vers un horizon maintenant ouvert et rayonnant par contraste avec la plaine immense, où tout semble écrasé entre

³²Ibid. p.385

ciel et terre, vers laquelle il s'était dirigé au début du roman.

On se demandera, pourtant, si c'est vraiment le même Etienne que l'on retrouve enfin après sa rude épreuve: "Etienne apparut décharné, les cheveux tout blancs; et on s'écartait, ou frémissait devant ce vieillard."³³ Suivant sa convalescence, Etienne part pour Paris, appelé par Pluchart: "C'était son ancien rêve réalisé."³⁴ S'il sait, maintenant, où s'adresser et dans quel but, nous devons néanmoins conclure que son séjour au pays minier ne lui avait pas offert la base solide sur laquelle il aurait pu fonder d'aussi grandes espérances.

En considérant le rôle d'Etienne comme témoin des événements à Montsou, nous devons nous rappeler que ce jeune ouvrier ne se trouve pas toujours au centre de l'action. Si Gervaise, et Florent aussi, jouent dans L'Assommoir et Le Ventre de Paris, respectivement, un rôle plus central que celui d'Etienne dans Germinal, ce dernier roman a été conçu sur un plan beaucoup plus vaste que les deux autres. Zola se sert d'autres "témoins", ou d'autres points de vue, pour présenter les personnages et les décors du pays minier: la Maheude vue par les bourgeois de la Piolaine, par exemple,

³³Ibid. p.394

³⁴Ibid. p.396

les avantages d'être ouvrier selon Hennebeau, ou les risques d'un propriétaire racontés par Deneulin. Toujours est-il que ces "témoignages" font partie de la documentation essentielle au roman réaliste ou naturaliste, tandis que le témoignage d'Etienne dépasse largement la simple documentation pour nous révéler des sensations plus profondes, les expériences qui nous permettent d'entrevoir les forces surhumaines qui conduisent, cette fois-ci, à une catastrophe aussi réaliste que symbolique. Ces forces, qui se manifestent, dans Germinal, dans la mine et aussi dans la foule des grévistes, sont les mêmes forces que nous avons observées dans Le Ventre de Paris et dans L'Assommoir, seulement beaucoup plus violentes.

Nous voyons l'importance du témoin aussitôt que Zola nous le présente "Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre";³⁵ Etienne revêt immédiatement son caractère de témoin. Sortant de l'obscurité. seul et guidé par le hasard, il devient conscient des grandes forces cosmiques de son nouveau milieu, parmi lesquelles nous constatons une fois de plus l'image de la mer qui emporte tout:

il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées

³⁵Ibid. p.23

d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues.³⁶

Seul, l'individu accablé par ces forces est écrasé entre ciel et terre: la situation du mineur s'annonce déjà.

Alors, dans le noir, sans la reconnaître, Etienne voit la silhouette de la mine qui prend aussitôt une forme gigantesque, au delà du réel: "de cette apparition fantastique, noyée de nuit et de fumée, une seule voix montait, la respiration grosse et longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait point."³⁷ Mais, même après avoir appris qu'il regarde une mine au nom tellement symbolique du Voreux, il ne se borne pas à en contempler la structure extérieure, puisqu'il comprend déjà sa vraie nature:

Cette fosse, tassée au fond d'un creux, avec ses constructions trapues de briques, dressant sa cheminée comme une corne menaçante, lui semblait avoir un air mauvais de bête goulue, accroupie là pour manger le monde.³⁸

Une meilleure vue de la mine ne sert pas à dissiper cette vision; au contraire, la mine lui semble encore plus vivante: "Il s'expliquait jusqu'à l'échappement de la pompe, cette respiration grosse et longue, soufflant sans relâche, qui était comme l'haleine engorgée du monstre."³⁹ Il est

³⁶ Ibid. p.23

³⁷ Ibid. pp. 23-4

³⁸ Ibid. pp. 24-5

³⁹ Ibid. p.25

important de noter que c'est Etienne qui, dès le moment de son arrivée, voit la mine comme un monstre, comme une bête goulue, menaçante, accroupie. Le témoin ne sera pas toujours présent, mais Zola aura néanmoins le droit de se servir de ces images plus tard pour décrire le Voreux, en simple narrateur, puisqu'il ne fait que consolider les sensations de son témoin.

Par l'intermédiaire de Bonnemort, Etienne devient aussi le témoin des souffrances des mineurs, témoignage important qui, comme nous l'avons vu, décide Etienne à rester dans le pays minier. Etienne, toujours sans s'en apercevoir, apprend quelle est la misère du pays et s'apprête à s'engager au combat à venir:

Les ténèbres demeuraient profondes, mais la main du vieillard les avait comme emplies de grandes misères, que le jeune homme, inconsciemment, sentait à cette heure autour de lui, partout, dans l'étendue sans bornes... Et, les yeux errants, il s'efforçait de percer les ombres, tourmenté du désir et de la peur de voir.⁴⁰

Lorsqu'Etienne apprend l'histoire de toutes les générations des Maheu qui sont descendues dans la mine, les sensations que lui donne celle-ci se modifient, deviennent plus effrayantes encore:

Et le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait

⁴⁰Ibid. p.26

davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné par sa digestion pénible de chair humaine.⁴¹

Il est évident qu'Etienne ne comprend rien à la technique de la mine. Incapable d'apprécier les dangers physiques du Voreux, il manque à plusieurs reprises de se faire écraser par les échelles, demande naïvement si le puits est profond. Mais il est beaucoup plus conscient de la menace de cette machine par les sensations qu'elle lui donne. Ayant déjà senti, de l'extérieur du bâtiment, sa "digestion pénible de chair humaine", Etienne l'observe maintenant qui "avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente."⁴² Embauché dans la "taille" de Maheu, Etienne entre, pour la première fois, dans un monde qui lui est entièrement inconnu. Il se perd dans la mine, accablé, comme Florent aux Halles, par l'étrangeté de son nouveau milieu, par ce "dédale d'escaliers et de couloirs obscurs,"⁴³ se heurtant contre les côtés de la galerie, ou butant contre les rails.

A côté des descriptions purement techniques, nous trouvons les sensations de malaise du jeune homme que la descente dans la cage ne fait que croître: "il éprouvait un vertige anxieux de chute, qui lui tirait les entrailles..."

⁴¹Ibid. p.30

⁴²Ibid. p.39

⁴³Ibid. p.43

Tous étaient à l'aise. Lui, par moments, se demandait s'il descendait ou montait."⁴⁴ Et, comme Florent, Etienne est seul à s'inquiéter de ces sensations. Il prête son oreille maintenant à un bruit qui annonce pour la première fois la violence latente dans le pays minier, la violence qui va éclater dans les suites de la grève: "Depuis un instant, un bruit sourd l'inquiétait, le bruit lointain d'un orage dont la violence semblait croître et venir des entrailles de la terre."⁴⁵

Etienne rencontre les premiers mouvements de la violence dans deux autres situations: dans le combat personnel qu'il engage avec Chaval, et dans les débuts de la révolte des mineurs. Nous avons déjà vu combien les rapports entre Etienne et Chaval sont influencés tantôt par Catherine, tantôt par la politique. La présence d'Etienne auprès de la jeune herscheuse provoque la première crise: "Les deux hommes échangèrent un regard, allumé d'une de ces haines d'instinct qui flambent subitement."⁴⁶ Ensuite, Etienne observe, non sans trépidation, comment le projet de payer le boisage à part commence à faire ressortir le mécontentement de ces mineurs, d'ordinaire si résignés au dur labeur de la mine, si dociles dans la présence des chefs:

⁴⁴Ibid. p.44

⁴⁵Ibid. p.46

⁴⁶Ibid. p.48

des exclamations accueillait ce projet, une rébellion germait dans ce coin étroit, à près de six cents mètres sous la terre. Bientôt, les voix ne se continrent plus, ces hommes souillés de charbon, glacés par l'attente, accusèrent la Compagnie de tuer au fond une moitié de ses ouvriers, et de faire crever l'autre moitié de faim. Etienne écoutait, frémissant.⁴⁷

Plusieurs mois de travail à la mine, cependant, finissent par ôter à Etienne cette vision obsédante de la "bête goulue". Il ne craint plus ni le puits, ni les galeries, s'habitue enfin aux conditions de travail à la mine à tel point qu'il commence à agir, lui aussi, comme une machine. Si les deux premières parties du roman sont consacrées à la première journée d'Etienne dans le pays minier, la troisième partie avance vite. Nous voyons le changement des saisons avec les yeux d'Etienne, et toujours dans le contexte de son travail:

Des herbes envahissaient le terri, des fleurs couvraient les prés, toute une vie germait, jaillissait de cette terre, pendant qu'il geignait sous elle, là-bas, de misère et de fatigue.⁴⁸

Lorsqu'elle éclate, la grève apporte la misère aux familles du coron, quoique tout le monde soit déterminé, du moins au début, à rester calme. Mais Chaval, venu chercher Catherine, qui a apporté quelques vivres à sa mère, s'empporte en la voyant auprès d'Etienne:

⁴⁷Ibid. p.66

⁴⁸Ibid. p.124

les deux hommes se trouvèrent face à face, le sang dans les yeux. C'était une vieille haine, une jalousie longtemps inavouée, qui éclatait. Maintenant, il fallait que l'un des deux mangeât l'autre.⁴⁹

Cette violence, qu'Etienne éprouve dans son combat personnel avec Chaval, annonce la violence qu'il observe dans la masse des mineurs, chassés par les gendarmes de la réunion privée au cabaret du Bon-Joyeux:

Et, dans cet élan d'espoir, dans ce galop de gros souliers sonnante sur le pavé des routes, il y avait autre chose encore, quelque chose d'assombri et de farouche, une violence dont le vent allait enfiévrer les coronas, aux quatre coins du pays.⁵⁰

Le point culminant arrive lorsque la foule des mineurs, éveillés de leur longue résignation, ne reconnaît plus l'autorité d'Etienne comme leur chef. Etienne observe que la foule ne veut plus modérer sa violence:

Il souffrait aussi dans son orgueil de chef, en voyant la bande échapper à son autorité, s'enrager en dehors de la froide exécution des volontés du peuple, telle qu'il l'avait prévue. Vainement, il réclamait du sang-froid, il criait qu'on ne devait pas donner raison à leurs ennemis, par des actes de destruction inutile.⁵¹

Etienne, essayant de mettre des limites à la violence de la foule, doit lutter contre lui-même, pour ne

⁴⁹ Ibid. p.192

⁵⁰ Ibid. p.207

⁵¹ Ibid. pp.257-8

pas être emporté, lui aussi, dans "cette fièvre chaude de revanche".⁵² Mais bientôt la violence des autres atteint Etienne aussi: il boit du genièvre, il brutalise Chaval et il finit par casser la pompe à Gaston-Marie, la pompe qu'il venait de sauver des mains des mineurs quelques heures plus tôt. Emporté par la violence qu'il avait d'abord observée en témoin passif, Etienne non seulement ne peut en arrêter le cours, mais lui aussi est absorbé momentanément dans cette foule violente jusqu'au point où il perd, comme tous les autres, toute individualité. La partie de Madame Hennebeau, réfugiée dans la cour d'une ferme, ne reconnaît pas un seul visage dans la foule qui passe: "la colère, la faim, ces deux mois de souffrance et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou."⁵³ Les gifles de Catherine, qui arrache Chaval des mains d'Etienne, de même que les propres raisonnements de celui-ci, finissent par séparer Etienne de la foule. Très conscient de son hérédité violente, il observe de nouveau les différences entre sa propre race et "tout le vieux sang flamand".⁵⁴ Même dans la chaleur du moment, Etienne s'écarte des autres pour les observer mieux.

⁵²Ibid. p.259

⁵³Ibid. pp.276-7

⁵⁴Ibid. p.281

Mais la violence éclate de nouveau. Une fois de plus, Etienne observe cette violence sur un plan individuel avant de participer à la terrible confrontation où les soldats ouvrent le feu sur les grévistes. C'est Jeanlin qui, estropié par la mine et stimulé par les discours et les actes violents des mineurs, tue le jeune soldat en faction, exprimant ainsi, bien que sans le savoir, la haine du pays minier contre les soldats. Et, plus tard, Etienne ne peut que regarder, impuissant, quand les soldats, sans attendre le commandement du capitaine, tirent dans le tas. L'ordre établi n'existe plus, ni pour les grévistes, ni pour les soldats.

Chassé par la foule des mineurs, Etienne refuse d'accepter la lourde responsabilité de la faim et, maintenant, de la mort. Il ne se trouve sur les lieux qu'en témoin passif. Il s'excuse devant les forces plus grandes que lui, plus grandes que tout le coron ou les soldats, insistant qu'on aurait pu prédire tous ces malheurs mais impuissant à les détourner:

Il avait eu cette vision lamentable, un soir, avant les catastrophes. Mais déjà une force le soulevait, il se trouvait emporté avec les camarades. Jamais, d'ailleurs, il ne les avait dirigés, c'étaient eux qui le menaient, qui l'obligeaient à faire des choses qu'il n'aurait pas faites, sans le branle de cette cohue poussant derrière lui. A chaque violence, il était resté dans la stupeur des événements, car il n'en avait prévu ni voulu aucun.⁵⁵

⁵⁵Ibid. p.347

La cessation de travail ôte au Voreux sa ration quotidienne de "chair humaine". Etienne l'a déjà vu presque mort: "Dès que la machine d'extraction s'arrêtait, l'âme s'en allait des murs."⁵⁶ En constatant les dégâts causés par les mineurs, Etienne espère en finir une fois pour toutes avec la mine: "un troisième mois de résistance achèverait le monstre, la bête lasse et repue, accroupie là-bas comme une idole, dans l'inconnu de son tabernacle."⁵⁷ La fin de la machine, lorsqu'elle vient, ne sera pas observée par Etienne, pris sous la terre. Mais la foule accourue à la mine éprouve momentanément la même vision qu'Etienne, celle d'une bête qui meurt:

C'était fini, la bête mauvaise, accroupie dans ce creux, gorgée de chair humaine, ne soufflait plus de son haleine grosse et longue. Tout entier, le Voreux venait de couler à l'abîme.⁵⁸

Mais si le Voreux est mort, il y a tout de même d'autres mines. Après sa convalescence à l'hôpital, Etienne regarde la mine de Jean-Bart qui lui semble avoir pris les mêmes apparences de "bête goulue":

il retrouvait le monstre avalant sa ration de chair humaine, les cages émergeant, replongeant, engouffrant des charges d'hommes, sans un arrêt, avec le coup de gosier facile d'un géant vorace.⁵⁹

⁵⁶ Ibid. p.194

⁵⁷ Ibid. p.298

⁵⁸ Ibid. p.368

⁵⁹ Ibid. p.398

Son premier malaise devant la mine lui est revenu: Etienne ne s'habituerà jamais plus à la machine, et il doit reconnaître que, au fond, rien n'a changé, que la grève n'a fait qu'aggraver la situation.

Etienne, cependant, croit discerner un changement dans l'attitude des mineurs. Eux sont obligés de descendre dans le puits pour que la vie continue, mais la résignation traditionnelle a-t-elle été vraiment remplacée par "l'espoir fiévreux de la revanche"⁶⁰ qu'ils communiquent à Etienne dans la dernière poignée de main "longue, chaude de colère rentrée, frémissante des rébellions futures"?⁶¹ On se demandera si Etienne est toujours un simple témoin, s'il ne se laisse pas aller à des espérances sans fondement. Le seul mineur à être sauvé de la catastrophe, ayant toujours peur de la mine, il croit retrouver dans le silence des mineurs la vieille camaraderie en même temps qu'une nouvelle lutte pour l'avenir. Les mineurs ne peuvent que retourner au travail, mais Etienne, affranchi de toute responsabilité, est libre de partir: "il eut une sensation de plein air, de ciel libre, et il respira largement. Le soleil paraissait à l'horizon glorieux, c'était un réveil d'allégresse, dans la campagne entière."⁶² Quoiqu'il garde son ancienne peur

⁶⁰ Ibid. p.398

⁶¹ Ibid. p.399

⁶² Ibid. p.402

de la mine elle-même, Etienne semble avoir perdu de vue "la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre" sur laquelle il est arrivé, comme nous l'avons vu, aveugle et grelottant, au début du roman. Il préfère écarter, maintenant, les mauvaises possibilités de l'avenir, se donne entièrement à sa propre vision du futur, tel qu'il se l'imagine:

Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissait pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.⁶³

Nous pourrions conclure, finalement, qu'Etienne Lantier, en tant que témoin de passage, a réussi à nous déceler les mobiles qui font agir les mineurs à Montsou, même si nous ne partageons pas la vision séductrice qu'Etienne se permet, tout en s'éloignant du coron. Il est, de toute façon, seul à être averti des dangers qui menacent tout le pays minier, y compris les bourgeois de la Piolaine et les propriétaires absents. Si nous acceptons la conception des forces surhumaines qui dirigent le destin d'un groupe, nous voyons, grâce aux yeux et aux expériences d'Etienne Lantier, les forces qui envahissent toute la société du coron, du plus humble galibot au fond de la mine jusqu'au propriétaire le plus riche, siégeant loin du tracas, là-bas à Paris.

⁶³Ibid. p.405

Quelle différence entre Etienne et Florent, ces deux témoins révolutionnaires! Celui-ci ne s'engage aucunement dans un milieu ouvrier, son contact avec le monde se borne à des confrontations avec des marchandes querelleuses ou à des discussions purement théoriques avec quatre ou cinq conspirateurs au cabaret de Lebigre. Quelle différence, aussi, entre Etienne et sa mère, Gervaise, ces deux témoins de la classe ouvrière! Gervaise ambitionne de réussir dans le monde en se faisant commerçante, sans avoir cependant le dévouement de sa soeur, Lisa. Mais tous ces trois témoins font fausse route en choyant des espoirs qui les détournent de la société vers laquelle leurs premières ambitions modestes les avaient dirigés. Ici, nous voyons que l'erreur d'Etienne est beaucoup plus grave que celle de Florent ou de Gervaise, dans la mesure où, ouvrier dans un monde ouvrier, il dépasse largement l'étape de ses aspirations primitives et, en même temps, s'éloigne effectivement de la classe ouvrière. De plus, Etienne avait, par son identité, la meilleure opportunité de s'intégrer dans sa nouvelle communauté. Sa décision de partir, qu'elle soit prise volontiers ou non, nous paraît donc un double échec: Etienne manque de s'intégrer dans le pays minier et manque aussi de devenir le vrai camarade fidèle qui aurait pu lutter, non de la part des mineurs, comme il compte le faire à Paris, mais avec eux, à Montsou.

L'étiquette d' "aristo", avec laquelle Zacharie accueillait Etienne à la mine, n'était pas du tout mal placée: malgré la confiance que le nouveau venu parvient à inspirer aux nouveaux camarades, il s'échappe après tout de la condition ouvrière. L'optimisme des dernières pages, le refuge cherché par Etienne à Paris, ne nous paraît autre qu'une illusion de plus:

Du sang nouveau ferait la société nouvelle.
Et, dans cette attente d'un envahissement
des barbares, régénérant les vieilles
nations caduques, reparaissait sa foi
absolue à une révolution prochaine, la vraie,
celle des travailleurs, dont l'incendie
embraserait la fin du siècle de cette
pourpre de soleil levant, qu'il regardait
saigner au ciel.⁶⁴

⁶⁴Ibid. p.403

CHAPITRE IV

LA TERRE: JEAN MACQUART

Jean Macquart, notre témoin de passage dans La Terre, n'est pas très loquace, ce en quoi il ressemble beaucoup aux paysans de la Beauce. La vie de la campagne suit, d'ailleurs, un rythme assez lent et monotone, qui ne serait pas pour plaire, par exemple, à Gervaise, la soeur surexcitable de Jean qui préfère tenter la vie plus mouvementée de Paris. Les passions des paysans ne sont guère moins violentes que celles que nous avons observées à Paris, ou à Montsou, mais le paysan n'aime pas parler le premier, il n'aime pas dévoiler ses projets ou étaler son argent. Si Jean Macquart souhaite s'intégrer dans une telle communauté, il doit être, lui aussi, un homme taciturne. En effet, il ne semble pas faire parade de ses propres opinions, ni réfléchir trop à sa propre situation chez les paysans. Néanmoins, sa vue de la campagne se distingue nettement de celle des paysans, ce qu'il nous faudra apprécier dans ses actes aussi bien que dans ses pensées; et son séjour à Rognes, dix ans de patient labeur aux champs, ne l'attache pas à la terre de façon définitive: il sera obligé de la quitter pour tenter sa chance dans la guerre.

C'est précisément la nature close de la communauté campagnarde qui exige un témoin taciturne, plutôt que le témoin militant qu'était Etienne. Leroi, dit Canon, le porte-parole des idées socialistes, ne se fait pas entendre dans ce milieu; Lequeu, maître d'école à Rognes, risque de se faire jeter dehors la première fois qu'il dévoile des doctrines anarchistes, longtemps cachées des paysans. Jean Macquart, toléré comme un excellent ouvrier agricole dont l'instruction quelque peu supérieure à celle des paysans lui attire leur respect et non leur haine, peut assister sans embarras à la mort de Michel Fouan, aux discussions politiques au cabaret, à la fête des paysans, aux fiançailles entre Ernest Delhomme et Elodie Vaucorgne, ou aux événements qui se déroulent à la Borderie. Son regard lent et objectif servira, surtout, à mettre en relief les désirs et les passions des paysans. Si le regard de Jean sur la terre nous paraît, à première vue, simple et presque documentaire, c'est justement que le paysan comprend la possession de la terre d'une façon toute autre que la nôtre.

Présent sur la scène de l'action plus souvent qu'Etienne, Jean reste presque toujours l'observateur de la famille Fouan ou des discussions politiques au sujet de la terre, sauf quand il se trouve isolé et provoqué par les autres pour avoir essayé de jouer un rôle plus actif dans la communauté. Zola, lui-même, a bien compris le rapport étroit

entre Etienne Lantier et Jean Macquart, neveu et oncle qui entrent, tous les deux, dans une communauté close pour en être expulsés plus tard. L'ébauche de La Terre nous révèle ses préoccupations à ce sujet:

Mais je voulais Jean plus large dans le roman. Je crains qu'il ne recommence Etienne. Donc, au sortir du service, je lui donne le vague dégoût de son métier. Le service militaire, les sept ans tuant chez l'ouvrier le goût de son métier.¹

Pour le moment, nous nous contentons d'examiner Jean Macquart en tant que témoin de passage et de mettre en relief les différences entre ces deux hommes. La ressemblance entre eux sera reprise dans notre conclusion où il s'agira, non seulement de Jean et d'Etienne, mais aussi de ce qu'il y a de commun entre tous nos quatre témoins.

A la différence des autres témoins, nous trouvons Jean Macquart au début du roman en plein travail, déjà installé à Rognes depuis presque deux ans:

Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche, et de la droite, tous les trois pas, il y prenait une poignée de blé, que d'un geste, à la volée, il jetait. Ses gros souliers trouaient et emportaient la terre grasse, dans le balancement cadencé de son corps; tandis que, a chaque jet, au milieu de la semence blonde toujours volante, on voyait luire les deux galons rouges d'une veste d'ordonnance, qu'il achevait d'user.²

¹Oeuvres Complètes, Bernouard, tome 16: La Terre, p.532.

²Oeuvres Complètes, Mitterand, tome 5: La Terre, p.760.

Comme les autres témoins, cependant, il est seul, isolé au milieu de la vaste plaine de la Beauce, se livrant à la monotonie de son travail de semeur -- toujours le même pas, le même geste -- aussi bien qu'à la monotonie de la terre. Peu à peu, nous prenons conscience des semeurs dans les champs voisins, des gens qui vont au marché de Cloyes, ce qui semble accuser cet isolement de Jean. Effectivement, il est déjà plus ou moins familier aux habitants du village, à cause de sa place à la ferme de la Borderie, mais nous n'apprenons toute son histoire que plus tard.

L'identité de Jean est, en effet, plus complexe que celle des autres témoins. Nous devons, d'abord, nous référer à son apparence, aux vêtements qu'il porte ce matin-là: "un semoir de toile bleue noué sur le ventre", qui annonce l'ouvrier agricole, et "les deux galons rouges d'une veste d'ordonnance", qui révèlent l'ancien soldat. La petite paysanne, Françoise, l'identifie de même, en ajoutant un troisième métier pour résumer la vie de Jean Macquart jusqu'à présent: "Oh! je vous connais, vous êtes Caporal, le menuisier qui est resté comme valet chez M. Hourdequin."³ Jean s'explique brièvement: après la guerre d'Italie, il était revenu avec un camarade et avait repris à la Borderie son ancien métier de menuisier. Ennuyé de ce travail, il

³Ibid. p.763

était resté à la ferme comme valet, quoique tout le monde, dans ce milieu campagnard où, comme nous le verrons, les opinions sur l'armée et les soldats sont si vivement partagées, lui impute une identité fixe: il est connu partout sous le nom de "Caporal" au point que Françoise, tout en le reconnaissant, ne connaît pas son vrai nom. De même que Florent ne veut pas ôter ses habits noirs, de même Jean porte toujours la veste qui le distingue si nettement des paysans ou des autres ouvriers agricoles. Qui plus est, c'est à l'armée que Jean retourne lorsqu'il quitte Rognes, et non à son métier de menuisier.

En effet, Jean garde toujours son identité d'ancien soldat, du moins aux yeux des paysans. Cependant, Jean avait fait son devoir, comme il dit, et avait quitté l'armée pour faire autre chose. Lorsque la curiosité pousse les paysans à lui demander des détails sur la guerre, Jean ne saurait les éclairer:

A Solferino, ça chauffait dur, et il pleuvait cependant, oh! il pleuvait... Je n'avais pas un fil de sec, l'eau m'entraînait par le dos et coulait dans mes souliers... Ca, on peut le dire sans mensonge, nous avons été mouillés!⁴

Evidemment, ce ne sont pas les souvenirs d'un foudre de guerre, mais les paysans ne renoncent pas pour autant au surnom de "Caporal", lorsqu'ils s'adressent à Jean. Même Françoise, en acceptant de se marier avec lui, s'en sert

⁴ Ibid. p.812

aussi: "Tu sais, Caporal -- si ça te va encore, ça me va, à cette heure."⁵ Et lorsque Jean quitte le village, enfin, le paradoxe apparaît plus fort que jamais. Lengaigne demande à "Caporal" s'il part, suppose qu'il redevient menuisier, mais s'étonne que Jean se rengage: "Lengaigne, du coup, les yeux ronds de stupéfaction, ne put retenir un rire de mépris. Ah! l'imbécile!"⁶

Cette identité fixe, imputée à Jean, n'est pas arbitraire. Comme nous verrons plus tard, le dialogue entre le paysan et le soldat, entre la terre éternelle et l'activité politique, reparaît constamment: des discussions furieuses s'engagent au sujet de la guerre et du service militaire. Le soldat peut-il devenir paysan? Le paysan veut-il devenir soldat? Et Jean Macquart se trouve placé au centre de ce débat passionné. Nous voyons comment l'identité de Jean se révèle dans ses habits. Il sera souvent question, aussi, dans ce milieu campagnard, des outils qui, si importants à l'ouvrier en général quoique de peu d'importance à Etienne, nous permettent de comprendre la situation de l'ancien menuisier, et de suivre le développement intérieur de cet homme peu bavard. Car le service l'a beaucoup changé, ses idées politiques aussi bien que ses habitudes de travail.

⁵ Ibid. p.1040

⁶ Ibid. p.1130

En examinant la situation actuelle de Jean Macquart, nous le trouvons déjà installé comme valet à la ferme de la Borderie, mais sans avoir vraiment choisi ce métier. Ce n'est pas, d'ailleurs, le même homme, le menuisier travailleur, qui avait quitté Plassans pour s'engager dans l'armée afin de s'échapper de sa famille. Il reprend son ancien métier, mais trouve qu'il n'a plus le coeur à l'ouvrage: "les sept années de service l'avaient rouillé, dévoré, dégoûté de la scie et du rabot, à ce point qu'il semblait un autre homme."⁷ Lassé de l'armée, et de son métier aussi, il n'a, comme Florent, d'autre ambition que de chercher une vie tranquille où il puisse oublier les troubles de son passé: "Alors, les outils tombaient de ses mains, il songeait à sa campagne d'Italie, et un grand besoin de repos l'engourdissait, l'envie de s'allonger et de s'oublier dans l'herbe."⁸

C'est le début d'une lente intégration dans son nouveau milieu. De même que les outils désignent l'homme à travers son métier, de même nous apprenons le changement dans l'existence de Jean par le travail qu'il fait maintenant. Comme Etienne, il se fait accepter par son aptitude au travail:

⁷Ibid. p.827

⁸Ibid. p.827

En moins d'un an, l'ancien ouvrier devint un bon valet de ferme, charriant, labourant, semant, fauchant, dans cette paix de la terre, où il espérait contenter enfin son besoin de calme. C'était donc fini de scier et de raboter! Et il paraissait né pour les champs, avec sa lenteur sage, son amour du travail réglé, ce tempérament de boeuf de labour qu'il tenait de sa mère.⁹

Il y a aussi, une autre raison qui retient Jean à la ferme: il plaît à Jacqueline, dite la Cognette, qui est devenue la maîtresse de Hourdequin et qui pense bien remplacer la défunte femme de celui-ci. Si Jacqueline rappelle la bonne Mouquette, Jean, sans être lui-même très sensuel, se donne plus volontiers à l'autre sexe que ne le faisait Etienne. Ce n'est pas que Jacqueline présente une voie à l'intégration: elle n'est qu'une raison de plus pour attacher Jean à la ferme. Nous trouvons donc que, au début de son séjour dans son nouveau milieu, les ambitions primitives de Jean Macquart sont encore plus modestes que celles des autres témoins -- un besoin de paix, un travail reposant, sans même parler d'un logement, puisqu'il couche sans se plaindre dans une soupente: "de la paille, une couverture, pas même de draps."¹⁰

Au début du roman, Jean a donc réussi une intégration partielle au village. Connue de tout le monde, respecté pour son travail de bon valet et pour son instruction supérieure

⁹ Ibid. p.828

¹⁰ Ibid. p.827

à celle des paysans, il vit dans le calme désiré tant qu'il ne songe pas à changer cette situation. Il connaît les Fouan au point qu'il est invité à passer la veillée de la Toussaint avec eux, et personne ne le juge mal quand il aide Lise et Françoise à faire les gros travaux après la mort de leur père. Il connaît Buteau, d'ailleurs, ayant été son camarade lorsque celui-ci travaillait à la Borderie. S'il avait pensé se marier avec Jacqueline, peut-être aurait-il pu réaliser une intégration complète et heureuse dans la communauté. Malgré ses ambitions, Jacqueline avoue elle-même, à la fin, qu'elle préférerait Jean à ses autres galants: "Dis, Caporal, ça marchait mieux avec toi, nous étions si d'accord!"¹¹ Mais, comme Jean, elle essaiera de devenir propriétaire par le mariage et échouera complètement.

D'abord, Jean ne pense pas plus loin qu'à aider les deux soeurs puisque leur situation excite de la compassion: la mère morte depuis longtemps, le père qui vient de mourir et Lise enceinte sans que Buteau, le père de l'enfant qui va naître, donne aucun signe qu'il veut l'épouser. Jean avait ramené le vieux Muche moribond à la maison. Après cette première entrée, il commence à fréquenter la maison en ami, cette maison qui sera la scène des événements décisifs dans son intégration et dans son rejet:

¹¹ Ibid. p.1085

Il était de la maison, de cette vieille maison patrimoniale des Fouan, bâtie par un ancêtre, il y avait trois siècles, et que la famille honorait d'une sorte de culte. Lorsque Muche, de son vivant, se plaignait d'avoir eu le mauvais lot, dans le partage, et accusait de vol sa soeur et son frère, ceux-ci répondaient: "Et la maison! est-ce qu'il n'a pas la maison?"¹²

Comme les autres témoins, Jean commence une liaison avec une famille de son nouveau milieu. Puisqu'il n'a que l'idée honnête de les aider, pouvant, d'ailleurs, se contenter de l'amoureuse Jacqueline, Jean ne trouble en rien l'étroit lien entre les deux soeurs. Mais Lise, déjà âgée de vingt-cinq ans, est une femme forte que Jean admire lorsqu'il la regarde travailler. Ainsi naît l'idée qu'il pourrait l'épouser, puisque Buteau ne semble plus la vouloir. Timide, mais poussé enfin par les commérages de Rognes racontés par la Frimat, Jean se déclare. Il est entendu que, si Lise possède la maison et la terre tandis que Jean n'a rien de matériel à apporter, Lise a déjà un enfant. En effet, c'est seulement le petit Jules qui la fait hésiter: il faut consulter Buteau.

La déclaration faite par Jean crée la première division entre les deux soeurs, en même temps qu'une querelle éclate entre elles au sujet de la vache, la Coliche, que Françoise ramène, le pied abîmé. Au fond de la querelle, c'est le même sentiment de la possession, qu'il

¹²Ibid. p.844

s'agisse d'une bête, de la terre, de la maison -- ou d'un homme. Françoise refuse de donner son opinion sur la demande de Jean: ce qui n'est pas à elle ne la concerne pas: "Me plaire, à quoi bon? lui ou Buteau, du moment que je ne couche pas avec!... Seulement, voulez-vous que je vous dise? tout ça n'est guère propre."¹³ La situation nous rappelle Florent entre la belle Normande et sa soeur cadette, Claire, mais Jean ne se laisse pas détourner par la politique: ses ambitions le poussent à s'établir définitivement à la campagne. S'il provoque des regroupements dans la famille, les conséquences de cette brouille ne sont pas graves puisque Buteau finit par épouser Lise plus tard. Il ne donne pas sa réponse définitive avant deux ans, intervalle qui permet à Jean de se rendre compte que c'est Françoise qu'il préfère. Lorsque le Conseil municipal vote le nouveau chemin, la part de Buteau, longtemps refusée puisqu'il se croyait trompé, acquiert une valeur plus élevée. Buteau, selon sa manière, ne demande l'avis de personne, mais prend possession de la terre, de Lise et de son enfant en même temps. Soulagé de le voir épouser Lise, Jean se trouve libre de nouveau, et l'affaire a été réglée sans détruire sa vieille amitié avec Buteau.

Néanmoins, lorsqu'il s'agit de Françoise, les

¹³Ibid. p.853

choses commencent à se gâter. La présence d'un homme à la maison excite la soeur cadette, bien qu'elle ne désire pas ce qui appartient à autrui. Buteau, par contre, veut posséder le plus possible: non seulement il désire Françoise elle-même, mais il compte bien la posséder un jour ou l'autre pour éviter ainsi le partage entre les deux soeurs. S'il ne se souciait pas de la rivalité de Jean lorsqu'il s'agissait de Lise, il voit le danger d'un rival pour la cadette. Sans renoncer à l'idée de se marier avec Françoise, Jean finit par comprendre l'hostilité de Buteau, l'ancien camarade:

Depuis deux mois, il n'osait plus faire de si fréquentes visites chez Buteau, car il le sentait froid, presque hostile. Sans doute, il avait mal caché ce qu'il éprouvait pour Françoise, cette amitié croissante qui l'enfiévrerait à cette heure, et le camarade s'en était aperçu. Ça devait lui déplaire, déranger ses calculs.¹⁴

C'est à ce moment-là, dans le cabaret de Lengaigne, que Jean entend Jésus-Christ lancer son attaque contre la possession inégale de la terre et réclamer une distribution plus juste, selon les principes de la révolution de 1789. Jean, comme nous le verrons plus tard, ne peut pas rapprocher sa propre expérience aux idées qu'il écoute ici: il dit à Jésus-Christ de se taire, sans avoir su profité de cette leçon.

¹⁴Ibid. p.929

L'idée de se marier avec Françoise conduit Jean à aggraver la situation dans la maison patrimoniale. Nous constatons aussi un changement dans les ambitions du jeune homme. Quoi de plus naturel que de vouloir s'établir en se mariant? S'il n'est plus le bon ami de Buteau, c'est que Jean commence à ressembler à ce paysan avare et têtue, tel qu'il l'avait décrit lui-même:

Ce sacré Buteau, nous étions camarades...
Ah! ça ne lui coûte guère, de mentir aux filles! Il lui en faut quand même, il les prend à coups de poing, lorsqu'elles ne veulent pas par gentillesse.¹⁵

Jean, aussi, s'éprend d'un désir ardent de posséder une femme, une maison, de la terre. Mais plus il s'achemine à l'intégration complète, plus il se crée des hostilités qui vont mener plus tard à son expulsion. Comme Etienne, il doit lutter à plusieurs reprises avec son rival, mais à la différence d'Etienne, il ne cherche qu'à se défendre, qu'à réclamer son dû.

Après leur première union aux champs, Jean croit agir honnêtement en demandant la main de Françoise, ce qu'il fait à l'occasion du baptême de Laure, deuxième enfant des Buteau. Toute la famille s'est réunie, une fois de plus, dans la vieille maison patrimoniale. Buteau, seul, déclare son hostilité au mariage, dans une langue qui ne cache pas sa haine pour son rival:

¹⁵ Ibid. p.765

Hein? tu as le toupet!... Un vieux de trente-trois ans épouser une jeunesse de dix-huit! Rien que quinze ans de différence! Est-ce que ce n'est pas une dégoûtation?... On t'en donnera, des poulettes, pour ton sale cuir!¹⁶

Buteau, qui vient de battre le blé avec Françoise, prend le fléau pour attaquer Jean. Même s'il se fait casser le bras, c'est Buteau qui gagne en principe, puisque Jean doit partir, regrettant que l'autre l'ait provoqué.

Quinze jours avant sa majorité, Françoise fuit la maison à la suite d'une dernière querelle, et se marie enfin avec Jean. Par ce mariage Jean détruit des liens de famille et fait diviser l'héritage de Muche. Buteau se rue sur son ancien ami: "Bougre de salop, qui a tué notre bonne amitié! Sans toi, on serait encore en famille, tous collés, tous gentils!"¹⁷ Les deux soeurs se crachent l'une sur l'autre:

Et Lise et Françoise, dans cet adieu de haine empoisonnée, s'essuyèrent lentement sans se quitter du regard, détachées à jamais, n'ayant plus d'autre lien que la révolte ennemie de leur même sang.¹⁸

A la mort de Françoise, cependant, c'est le sang paysan qui aura le dernier mot. Pour le moment les nouveaux mariés prennent possession de la maison qu'ils ont achetée, grâce à un subterfuge de la Grande.

¹⁶Ibid. p.966

¹⁷Ibid. p.1047

¹⁸Ibid. p.1052

Marié à une paysanne, installé dans la vieille maison patrimoniale avec de la terre à cultiver, Jean semble avoir réussi tant bien que mal une intégration solide au sein même de la communauté. Mais, lorsque nous retrouvons Jean deux ans plus tard, en train de labourer la terre -- Françoise est maintenant enceinte -- il n'a toujours pas trouvé le calme souhaité. Au contraire, il désespère maintenant qu'il comprend qu'il n'atteindra jamais la condition paysanne:

Jamais il ne devait devenir un vrai paysan. Il n'était pas né dans ce sol, il restait l'ancien ouvrier des villes, le troupier qui avait fait la campagne d'Italie... Il ne se souvenait pas d'avoir souffert autant que depuis son arrivée, déjà lointaine, à la Borderie.¹⁹

Si les événements violents qui suivent finiront par expulser Jean hors de la communauté, nous voyons ici que son attitude mentale le facilite. Au moment où il devait jouir du repos et du bonheur longtemps cherchés, il se rend compte qu'il ne les trouvera jamais dans un tel milieu. Le cercle s'est refermé. Rejeté hors de la famille, de la maison et du village, d'une façon aussi brusque que violente, Jean perd en quelques jours tout le travail et l'effort de dix années à Rognes.

Afin de bien comprendre cette expulsion subite, il faudra relever les divers aperçus de l'opinion générale sur

¹⁹Ibid. pp.1079-80

Jean, donnés au cours de son séjour au village. Nous avons noté que, pour la plupart, il s'est fait une bonne réputation: bon travailleur et instruit, il a gagné le respect de Hourdequin, son maître à la Borderie, comme de bien des paysans au village, y compris Buteau dans les premiers jours. Il est aimé par Jacqueline, tandis que les deux soeurs, Lise et Françoise, ne refusent pas son offre de mariage du premier coup.

Mais il y a toujours eu une certaine hostilité envers l'étranger, envers l'ancien soldat que les paysans s'obstinent à voir en Jean. La Frimat, vexée par la franchise du jeune homme qui n'aime pas ses engrais humains, lui apprend un soir tous les commérages du village sur lui:

D'abord, on l'y avait exécré, parce qu'il était ouvrier, qu'il sciait et rabotait du bois, au lieu de labourer la terre. Ensuite, quand il s'était mis à la charrue, on l'avait accusé de venir manger le pain des autres, dans un pays qui n'était pas le sien. Est-ce qu'on savait d'où il sortait? N'avait-il point fait quelque mauvais coup, chez lui, qu'il n'osait seulement pas y retourner? Et l'on espionnait ses rapports avec la Cognette, on disait qu'à eux deux, un beau soir, ils donneraient un bouillon de onze heures au père Hourdequin, pour le voler.²⁰

Naturellement, Jean est très étonné d'apprendre sa vraie réputation. Ce ne sont, peut-être, que les commérages de Rognes, mais nous allons retrouver les mêmes accusations dans la bouche des Buteau, qui le connaissent

²⁰Ibid. p.851

très bien, dans les pensées de Françoise, sa femme, et dans la conspiration tacite de la famille contre cet intrus. Buteau, désireux de détourner la demande de Jean pour la main de Françoise, fait appel au vieux Fouan et à son beau-frère dans les mêmes termes:

Voyons, papa, voyons, Delhomme, ça ne vous dégoûte pas, cette gamine à ce vieux bougre, qui n'est pas même du pays, qui vient on ne sait d'où, après avoir roulé partout sa bosse?... Un menuisier manqué, qui s'est fait paysan, parce que, bien sûr, il avait à cacher quelque sale affaire!²¹

A l'occasion de l'expulsion de Jean, Lise, celle qui avait failli épouser Jean et qui avait approuvé le mariage entre lui et sa soeur, devient aussi féroce que son mari:

"Sale maquereau, tu oserais prendre la moitié de quelque chose, toi qui n'as seulement pas apporté ici ton démêloir et qui n'y es entré qu'avec ta chemise sur le cul."²²

Buteau l'appuie, insistant sur la pauvreté de Jean et sur le fait que les ouvriers agricoles n'ont ni outil ni terre: "Tu avais ta veste et ta culotte, va-t'on avec, on ne te les retient pas."²³

Au moment où Jean et Françoise prennent possession de la maison patrimoniale, celle-ci retrouve tous les vieux souvenirs de son enfance, mais reste surprise à la vue de

²¹Ibid. p.968

²²Ibid. p.1113

²³Ibid. p.1113

Jean: "Que faisait-il donc chez eux, cet étranger? Il avait un air de gêne, il paraissait en visite, n'osant toucher à rien."²⁴ Parmi tous ces soucis, c'est ce qui chagrine Jean le plus, de savoir qu'il demeure un étranger, même pour sa femme, même après deux ans de mariage:

un homme d'un autre pays, poussé ailleurs, on ne savait où, un homme qui ne pensait pas comme ceux de Rognes, qui lui paraissait bâti différemment, sans lien possible avec elle, bien qu'il l'eût rendue grosse.²⁵

Puisque l'enfant va naître, le testament que Françoise ne semble pas vouloir signer n'aurait pas d'importance: tout simplement, Jean constate une fois de plus un certain manque d'affection de la part de sa femme. La situation s'aggrave lorsque Françoise est attaquée par sa soeur avec une faux, mais elle refuse de trahir la famille devant cet étranger, son mari; et le vieux Fouan, témoin de l'attaque, est son complice: "Son regard avait cherché celui de Fouan, elle lui disait, à lui, les autres choses que la famille seule devait savoir."²⁶ Françoise cache donc la vérité à Jean et refuse de signer le testament:

La terre, la maison, n'étaient pas à cet homme, qui venait de traverser son existence par hasard, comme un passant. Elle ne lui devait rien, l'enfant partait avec elle. A

²⁴ Ibid. p.1054

²⁵ Ibid. p.1080

²⁶ Ibid. p.1092

quel titre le bien serait-il sorti de la famille? Son idée puérile et têtue de la justice protestait: ceci est à moi, ceci est à toi, quittons-nous, adieu!²⁷

La mort de Françoise, et de l'enfant avec elle, dérobe à Jean tout lien possible avec la famille qui semble conspirer, maintenant, pour l'éloigner aussi vite que possible. Le corps même de la défunte appartient à la famille, pas à Jean:

D'abord, la maison, les meubles, le corps de Françoise avaient paru à lui. Mais, à mesure que les heures s'écoulaient, tout cela se détachait de sa personne, semblait passer aux autres. Quand la nuit tomba, personne ne lui adressait plus la parole, il n'était plus là qu'en intrus toléré. Jamais il n'avait eu si pénible la sensation d'être un étranger, de n'avoir pas un des siens, parmi ces gens, tous alliés, tous d'accord, dès qu'il s'agissait de l'exclure.²⁸

Après son rejet par les Buteau, par Françoise, par la famille entière, il ne reste à Jean qu'à être expulsé de la maison, d'une manière aussi brutale que celle du rejet d'Etienne par les mineurs. Malgré, ou peut-être à cause de, la mort de Françoise, la famille se réunit pour se raccommoder après tous les regroupements provoqués par l'intrus. Nous savons, grâce aux commérages rapportés par la Frimat, que le village aussi sera content de le voir

²⁷ Ibid. p.1095

²⁸ Ibid. p.1111

partir. C'est le même sort qui frappe Hourdequin et Jacqueline. Celui-là, depuis longtemps maire de la commune, perd enfin le contrôle du Conseil municipal:

Les conseillers municipaux finissaient par dire qu'un bourgeois, ça devait rester à voler et à paillarder avec les bourgeois; tandis que, pour bien mener une commune de paysans, il fallait un maire paysan.²⁹

Comme Jean, Jacqueline est obligée de quitter la Borderie après l'incendie aussi pauvre qu'elle était venue: "La v'là qui sort comme elle est entrée, avec une chemise sur le cul!"³⁰ Comme nous venons de constater, le paysan reste le paysan, tandis que nul autre ne peut devenir paysan.

En considérant le rejet de Jean par les paysans, nous observons immédiatement une différence importante entre l'expérience de "Caporal" et celle des autres témoins. Tous les quatre sont rejetés pour avoir contrarié les desseins de leur nouveau milieu, mais dans le cas de Jean ce ne sont ni ses idées politiques ni ses ambitions sociales qui provoquent ce rejet. Il est rejeté, comme nous l'avons vu, parce qu'il vise à la condition paysanne: il essaie, lui aussi, de posséder de la terre, désir qui pourrait nous paraître tout à fait normal, si nous ne

²⁹ Ibid. p.1028

³⁰ Ibid. p.1140

tenions pas compte de la mentalité paysanne. Il nous faudra donc étudier brièvement les deux problèmes fondamentaux présentés dans ce roman: la politique en ce qui concerne la terre, et le débat entre le paysan et le soldat, avant de conclure sur le rejet de Jean hors de cette communauté, et sur les raisons pour lesquelles il accepte ce rejet sans trop se plaindre.

Nous avons déjà constaté l'influence sur Jean de ses sept années de service: sans avoir gardé des souvenirs précis sur l'Italie ou la Bataille de Solferino, Jean se trouve changé, il éprouve un besoin de calme, et ne veut même pas reprendre son ancien métier de menuisier. Aussi devient-il ouvrier agricole, et c'est dans ce rôle que nous le rencontrons au début du roman. Mais, lorsque nous apprenons que les années de service ont aussi provoqué chez lui un changement politique, qu'il incline vers la justice sociale et les principes de la révolution de 1789, nous nous attendons, peut-être, à un développement de ses idées politiques, pareil à celui qui s'opère chez les témoins-révolutionnaires, Florent et Etienne:

Et, maintenant, il ne se reconnaissait plus, non qu'il fût devenu paresseux à son tour, mais le régiment lui avait élargi la tête: la politique, par exemple, qui l'ennuyait autrefois, le préoccupait aujourd'hui, le faisait raisonner sur l'égalité et la fraternité.³¹

³¹Ibid. p.827

Qui plus est, nous venons d'observer Jean, invité à la veillée des Fouan, lire à haute voix plusieurs pages d'un livre de propagande bonapartiste, Les Malheurs et le triomphe de Jacques Bonhomme. Jean n'est pas du tout du même avis que les paysans, et ne partage pas leur pessimisme foncier. Ayant reçu une certaine instruction -- ce n'est pas par hasard que c'est Jean que l'on prie de lire -- il essaie d'encourager les paysans à mettre leur confiance en l'instruction. Mais ce genre d'optimisme sans fondement n'est pas pour convaincre les paysans. C'est le père Fouan, l'archétype du paysan, qui ne tarde pas à faire remarquer à Jean l'échec des nouvelles méthodes introduites par Hourdequin à la Borderie. Encore moins que les marchandes des Halles ou les mineurs de Montsou, les paysans de la Beauce ne veulent de changement: ils ne cherchent qu'un retour à l'ancien système avec une hausse du rendement.

Si Jean apprend, par ses propres expériences, que la vie de Jacques Bonhomme n'a aucun rapport avec la vie actuelle aux champs, il devient vite évident que Jean n'est pas un révolutionnaire comme Etienne, pas même comme Florent. Les lignes principales de la politique concernant l'agriculture sont présentées par les candidats à la députation, M. de Chédeville, protectionniste, et M. Rochefontaine, libre-échangiste; par le socialiste Canon, et par le maître d'école anarchiste, Lequeu. Jean écoute tous les arguments, mais ne parle que rarement. Lorsque

Jésus-Christ attaque la possession même de la terre, ce qui n'est pas évidemment pour plaire aux paysans âpres au gain, Jean le calme avec une observation sage. Si Jean avait été révolutionnaire, nous aurions pu nous attendre à le voir sympathiser avec Jésus-Christ, lui aussi ancien soldat, dont la mentalité paysanne avait été renversée par le service. C'est au nom des principes de la révolution que celui-ci réclame sa part de la terre:

Liberté, égalité, fraternité! Faut en revenir à la révolution! On nous a volés dans le partage, les bourgeois ont tout pris, et, nom de Dieu! on les forcera bien à rendre... Est-ce qu'un homme n'en vaut pas un autre? est-ce que c'est juste, par exemple, toute la terre à ce jean-foutre de la Borderie, et rien à moi?... Je veux mes droits, je veux ma part, tout le monde aura sa part.³²

Tout ceci aurait peut-être une importance mineure, les différences déjà signalées entre Jean, Florent et Etienne mises à part, si le rejet de Jean de la maison patrimoniale après la mort de Françoise ne posait pas ce problème même. A qui la maison et la terre appartiennent-elles? A Jean, le mari de la jeune femme? ou aux Buteau, puisque Lise est du même sang que Fouan? Si Jean s'appuie sur la loi pour prendre possession de la maison suivant le partage entre Lise et Françoise, s'il pense réclamer son dû après en avoir été expulsé par Buteau, Buteau, lui, ne

³²Ibid. p.931

connaît que ce qui lui appartient en tant que paysan:
 "L'huissier et les gendarmes, on les envoie chier! Il n'y
 a que les crapules qui ont besoin d'eux. Quand on est
 honnête, on règle ses comptes soi-même."³³ Françoise,
 d'ailleurs, qui a un sentiment de la possession tout aussi
 fort que celui de Buteau, refuse de signer le testament qui
 donnerait à Jean, légalement, la possession de la terre et
 de la maison. C'est un code "paysan", et non un code légal,
 qui décide les questions fondamentales ici, malgré la
 présence au village d'un notaire ou d'un huissier. Ainsi,
 lorsque Jean renonce enfin à réclamer même la moitié des
 meubles et des bêtes, il cède au code "paysan" et oublie les
 principes de la révolution.

Jean doit donc partir, n'ayant d'autre choix que de
 se rengager: il va retrouver le service qui l'avait déjà
 formé et changé. C'est le vieux Fouan qui exprime le
 ressentiment éprouvé par le paysan devant la guerre:

C'est la mort de la culture... Oui, quand les
 garçons partent, les meilleurs bras s'en vont,
 on le voit bien à la besogne; et quand ils
 reviennent, dame! ils sont changés, ils n'ont
 plus le coeur à la charrue... vaudrait mieux
 le choléra que la guerre!³⁴

Tout de même, les opinions sur le service sont
 vivement partagées. Bécu, le garde-champêtre de Rognes,

³³ Ibid. p.1113

³⁴ Ibid. p.810

ancien militaire lui-même, pense que c'est la guerre qui fait les hommes, tandis que son fils, Delphin, ayant tiré un mauvais numéro, se coupe l'index de la main droite plutôt que d'avoir à quitter son village. Jésus-Christ, comme Bécu, a fait les campagnes d'Afrique, mais s'ils sont devenus tous les deux des soûlards et des fainéants, c'est toujours le changement des attitudes envers la terre qui, comme nous venons de le constater, effraie les paysans restés, comme Buteau, à la campagne. Il n'est guère étonnant que Lengaigne ou les Buteau qualifient Jean d' "imbécile", lorsque celui-ci décide de se rengager. Mais, s'il ne peut plus travailler la terre, Jean veut la défendre malgré l'ingratitude des paysans eux-mêmes.

Le rejet final de Jean traduit la passion féroce des paysans pour la possession de la terre. Les Buteau, appuyés par les autres membres de la famille, rentrent dans la maison patrimoniale et refusent à Jean la moitié des meubles et des bêtes. Peu importe que la famille se dispute souvent terre, maison et argent: tous se mettent d'accord pour expulser l'intrus, pour assurer que tout revient à la famille. Jean se rend compte finalement que l'assimilation qu'il avait cherchée à la campagne a été refusée à tout jamais.

Comme c'est le cas pour les autres témoins, cette tentative de Jean de s'intégrer dans la vie campagnarde à

Rognes se présente en même temps comme la recherche d'un refuge. Et pareil aux refuges des autres témoins, celui cherché par Jean n'est autre qu'une illusion séduisante.

Nous avons vu Jean installé à la Borderie, au début du roman, puisqu'il cherchait un refuge à la campagne et croyait l'avoir trouvé à la ferme de Hourdequin. Dix ans plus tard, il retourne chercher à la Borderie le même refuge d'autrefois, à l'abri des événements violents à travers lesquels il vient de passer:

Un raisonnement intérieur, dont il n'avait eu que la demi-conscience, l'amenait à la ferme, comme à un refuge. Et, en effet, s'il ne voulait pas quitter le pays, n'était-ce pas là qu'on lui donnerait le moyen d'y rester, le logement et du travail?³⁵

Mais Jean apprend que des événements presque aussi violents que ceux provoqués par la famille Fouan viennent de bouleverser la vie paisible à la ferme. Le refuge n'existe plus, et Jean a peur de secourir son ancienne amie, Jacqueline.

Lorsqu'il commence à fréquenter Lise et Françoise après la mort de leur père, Jean ne se préoccupe pas des raisons de ses visites. Ce n'est qu'un refuge, l'opportunité de goûter le bonheur domestique entre deux jeunes femmes, un bonheur que ni le service ni sa situation actuelle ne lui offre. De là, il n'y a qu'un pas à l'idée de s'établir

³⁵ Ibid. p.1116

définitivement, sans qu'il y entre de façon positive dans l'esprit de Jean que c'est une maison qu'il cherche. Mais, même marié avec Françoise, il demeure toujours un étranger dans cette maison. Il est le maître incontesté une seule fois: à l'époque de la moisson, il bâtit avec des gerbes une sorte de maison ou refuge, et c'est ici aux champs qu'il possède Françoise:

On ne devait se mettre à la grande meule que le lendemain, et il avait simplement fait des tas, trois sortes de murs entre lesquels se trouvait comme une chambre, un trou de paille profond et discret.³⁶

Mais Jean sera obligé de constater, à la longue, que ni la terre, ni la maison, ni sa femme ne lui apporteront jamais le peu de bonheur qu'il cherche. Comme si un changement de métier ou d'outil pouvait le lui apporter! Et ces pensées noires préparent le départ de Jean, même lorsqu'il se trouve en plein travail, labourant les champs:

Toujours il avait eu des idées de retraite à la campagne. Mais quelle sottise de s'être imaginé que, le jour où il lâcherait le fusil et le rabet, la charrue contenterait son goût de la tranquillité! Si la terre était calme, bonne à ceux qui l'aiment, les villages collés sur elle comme des nids de vermine, les insectes humains vivant de sa chair, suffisaient à la déshonorer et à en empoisonner l'approche.³⁷

C'est précisément à ce moment-là que Delhomme vient

³⁶ Ibid. p.939

³⁷ Ibid. p.1080

faire remarquer à Jean que la guerre va éclater. Les idées de Jean reviennent en arrière une seconde fois, cette nouvelle prépare son départ aussi:

Les yeux fixes, Jean revoyait l'Italie, les batailles de là-bas, ce massacre dont il avait été si heureux de se tirer, sans une blessure. A cette époque, de quelle ardeur il aspirait à vivre tranquille, dans son coin! Et voilà que cette parole, criée d'une route par un passant, cette idée de la guerre lui allumait tout le sang du corps!³⁸

Inconsciemment, Jean devient de plus en plus prêt à partir, tandis que son ancien maître Hourdequin, le propriétaire bourgeois qui a essayé de se faire accepter par la terre, perd toute possibilité d'agir librement:

pas moyen de briser la geôle, jamais il ne s'était senti davantage le prisonnier de sa terre, chaque jour l'argent engagé, le travail dépensé l'y avaient rivé d'une chaîne plus courte.³⁹

Et quand Jean vient chercher Hourdequin, il trouve que la ferme vient de le tuer. La catastrophe finale ne tarde pas à éclater: Tron, le valet congédié à cause de sa liaison avec Jacqueline, met le feu à la ferme après avoir causé la mort du propriétaire.

Françoise, Hourdequin et Fouan meurent dans l'espace de quelques jours, tous assassinés dans la flambée violente du désir et de la possession. Si Jean perd tout ce qu'il

³⁸ Ibid. p.1081

³⁹ Ibid. p.1110

possédait, il échappe, comme Etienne, à la catastrophe finale et quitte le village sur une note optimiste. Puisqu'il admet finalement que ses ambitions étaient de trouver un refuge et que, dans le contexte du milieu campagnard, chaque refuge s'est révélé illusoire, Jean n'a d'autre remède que de partir. Il finit par rejeter ce milieu avec un dégoût amer qui nous rappelle sa soeur, Gervaise, lorsqu'elle rejette toutes ses connaissances aux Halles:

Une fierté le remettait d'aplomb, content de ne point en être, de ces coquins, d'être l'étranger. Ils pouvaient bien se dévorer entre eux: un fameux débarras, s'ils s'avalait tous!⁴⁰

Si La Terre ne nous présente pas un milieu animé ou une machine vivante, tels que les Halles dans Le Ventre de Paris, le logement et l'alambic dans L'Assommoir, ou la mine dans Germinal, la raison est facile à comprendre: la terre est la vie. C'est le but que Zola se propose dans l'ébauche du roman:

La terre, la vraie, domine et emplit le volume, toujours présente. Et surtout son impassibilité, son indifférence pour l'individu: tout pour la vie qu'elle entretient. La naissance, la mort, ce sont des états, des mots; elle ne fait que de la vie, allant à un but inconnu.⁴¹

⁴⁰ Ibid. p.1129

⁴¹ Oeuvres Complètes, Bernouard, pp.531-2

Cependant, aussi simple que puisse paraître cette vérité dans la présentation de Zola, nous devons constater une fois de plus combien la présence du témoin est nécessaire si nous voulons saisir pleinement la portée de cette vérité. Car Jean se rend vite compte qu'il ne regarde pas la campagne avec les mêmes yeux qu'un paysan. Comme prélude à un commentaire détaillé sur le témoignage de Jean, il convient donc de discuter brièvement les rapports entre le paysan et la terre.

Ce qui compte pour le paysan, c'est la possession de la terre pour ce qu'elle donne: le blé, l'argent, l'existence même. C'est une possession qu'il dispute violemment avec sa famille, mais il ne peut concevoir la terre dans d'autres mains que celles d'un paysan. La terre passe du père au fils: gare à celui qui essaie d'enfreindre les lois de l'héritage! Mais le paysan hésite avant d'acheter de la terre: le père Fouan ne cesse de regretter la timidité du vieux Joseph-Casimir, qui avait manqué l'occasion d'acheter les biens nationaux. D'autre part, le crime de Jésus-Christ n'est pas tant qu'il laisse ses terres incultivées ou qu'il les vend à Buteau ou à Delhomme, mais qu'il est prêt à les vendre hors de la famille. Le père Fouan ne lui pardonnera jamais cette cession de l'héritage familial:

Cette terre que son père, son grand-père,
avaient convoitée si fort et si durement

gagnée! Cette terre possédée, gardée jalousement comme une femme à soi! la voir s'émietter ainsi dans les procès, se déprécier, passer aux bras d'un autre, d'un voisin, pour la moitié de son prix! Il en frémissait de rage, il en avait le coeur si crevé, qu'il en sanglotait comme un enfant. Ah! ce cochon de Jésus-Christ!⁴²

Si Jésus-Christ a été changé par le service, d'ordinaire, comme le disait Fouan lui-même, le paysan reste le paysan. Après le partage de ses biens, le père ne cesse pas de rôder autour des terres dont il vient de se dépouiller. Par contre, la situation du bourgeois Hourdequin, celui qui a beau donner toutes ses ressources à la terre, va de mal en pis. Dans ces conditions-là, Jean peut-il espérer devenir propriétaire? Nous voyons qu'il n'y réussit pas: il perd son goût pour la campagne et pour le travail du paysan, et Françoise ne consent pas à lui léguer la maison et la terre.

Lorsque nous considérons le rôle de Jean en tant que témoin de la terre, nous constatons que c'est Jean, plutôt que les paysans, que nous observons travailler aux champs. Et pendant qu'il travaille, il médite, tantôt sur sa propre situation, tantôt sur la terre elle-même. En s'installant à la campagne, il croit la comprendre, se croit fait pour la vie campagnarde:

⁴²Oeuvres Complètes, Mitterand, p.1002

Et il paraissait né pour les champs, avec sa lenteur sage, son amour du travail réglé, ce tempérament de boeuf de labour qu'il tenait de sa mère. Il fut ravi d'abord, il goûta la campagne que les paysans ne voient pas, il la goûta à travers des restes de lectures sentimentales, des idées de simplicité, de vertu, de bonheur parfait, telles qu'on les trouve dans les petits contes moraux pour les enfants.⁴³

A cette époque, après moins de deux ans à Rognes, Jean garde toujours son attitude simpliste envers la terre et les paysans. Huit ans plus tard, il a approfondi sa connaissance de la campagne à travers ses propres expériences amères. Mais, s'il ne lit plus Les Malheurs et le triomphe de Jacques Bonhomme, s'il connaît le paysan pour ce qu'il est en réalité, Jean reste toujours sensible au côté esthétique de la Beauce, le côté qui n'existe pas pour les paysans:

Ce que les paysans ne voient pas, ne sentent pas, lui le voyait, le sentait, la grande paix triste de la plaine, le souffle puissant de la terre, sous le soleil, sous la pluie.⁴⁴

Le paysan, dur et silencieux, âpre au gain et méfiant envers les étrangers, n'a pas grand'chose à nous dire. Il ne trouve certainement rien d'esthétique au labeur des champs: c'est une lutte engagée depuis des siècles, une

⁴³ Ibid. p.828. Nous avons apprécié aussi les gravures de J.-F. Millet, choisies pour illustrer l'édition des Oeuvres Complètes du Cercle du Livre Précieux, et qui apportent un excellent témoignage sur les travaux des champs.

⁴⁴ Ibid. p.1080

lutte qu'il accepte et de laquelle il tire une existence pénible. Voici les paysans tels que les observe le semeur Jean, pendant une pause au bout d'un sillon:

C'étaient de petites silhouettes noires, de simples traits de plus en plus minces, qui se perdaient à des lieues. Mais tous avaient le geste, l'envolée de la semence, que l'on devinait comme une onde de vie autour d'eux. La plaine en prenait un frisson, jusque dans les lointains noyés, où les semeurs épars ne se voyaient plus.⁴⁵

Nous avons l'impression que Jean est seul à faire de telles pauses ou à réfléchir à la vue de la plaine devant lui. Nous sommes surtout conscients de l'ample perspective de l'observateur: il voit toute l'étendue de la plaine, il comprend sa vie et sa continuité, dans l'espace comme dans le temps. La Beauce, nous révèle-t-il, est immense et éternelle. Les petits points noirs, qui la travaillent aujourd'hui, n'en sont que les gardiens temporaires qui essaient de la diviser en de petits lots et de l'arracher à l'éternité par leur désir furieux de la possession. Parmi les paysans, il faudra un Jésus-Christ, ivrogne et peu travailleur, pour en voir autant:

La terre, gueula-t-il, mais elle se fout de toi, la terre! Tu es son esclave, elle te prend ton plaisir, tes forces, ta vie, imbécile! et elle ne te fait seulement pas riche!⁴⁶

⁴⁵Ibid. p.762

⁴⁶Ibid. p.930

Pour Jean, le paysan fait littéralement partie de la terre; la petite Françoise, par exemple, qu'il connaît personnellement, disparaît de sa vue pour s'intégrer à la terre même:

Il regardait Françoise décroître parmi les cultures... Au retour, il la retrouva, rapetissée encore, si mince qu'elle ressemblait à une fleur de pissenlit, avec sa taille fine et son bonnet blanc.⁴⁷

Le soir, le travail achevé, c'est Jean qui pense aux résultats de son travail, au cycle des saisons: "Comme les semences devaient dormir! quel bon repos dans ces flancs glacés, jusqu'au tiède matin, où le soleil du printemps les réveillerait à la vie!"⁴⁸ Plus tard, nous retrouvons Jean aux champs en train d'étaler les tas de fumier, toujours conscient de la signification des travaux humains:

C'était la poussée du printemps futur qui coulait avec cette fermentation des purins; la matière décomposée retournait à la matrice commune, la mort allait refaire de la vie.⁴⁹

Jean est conscient aussi des odeurs de la terre, des odeurs qui lui rappellent le cycle fondamental des saisons: "La puanteur du fumier que Jean remuait l'avait un peu ragailardi. Il l'aimait, la respirait avec une jouissance

⁴⁷ Ibid. p.768

⁴⁸ Ibid. p.822

⁴⁹ Ibid. p.1057

de bon mâle, comme l'odeur même du coït de la terre."⁵⁰

De la même façon, il avait conclu son mariage avec Françoise par-dessus la vieille barrière, derrière l'étable de la Grande, "avec le ruisseau de purin qui leur coulait entre les jambes".⁵¹ Lui, l'ouvrier agricole, s'aperçoit que l'écoulement mouille ses souliers et se déplace, mais Françoise, la paysanne, n'y fait pas attention avant que Jean ne lui en parle.

La lutte entre Jean et Buteau se traduit, comme nous l'avons vu, par des passions ardentes pour la possession de la terre, de la maison, de la femme. Elle se retrouve également dans leurs réactions entièrement opposées au labourage de la terre, acte fondamental du paysan. Pour apprécier la richesse du sol et son rendement futur, nul n'est mieux doué que Buteau, dont le geste instinctif est de prendre une poignée de terre comme pour la goûter. Lorsqu'il entre en possession de son héritage, Buteau travaille la terre comme jamais auparavant:

A aucune époque, quand il s'était loué chez les autres, il n'avait fouillé la terre d'un labour si profond: elle était à lui, il voulait la pénétrer, la féconder jusqu'au ventre... Lorsque les pièces ne demandaient plus de travail, il y retournait pour les voir, en amoureux. Il en faisait le tour, se baissait et prenait de son geste accoutumé

⁵⁰Ibid. p.1058

⁵¹Ibid. p.1040

une poignée, une motte grasse qu'il aimait à écraser, à laisser couler entre ses doigts, heureux surtout s'il ne la sentait ni trop sèche ni trop humide, flairant bon le pain qui pousse.⁵²

Jean, par contre, se livre à des méditations métaphysiques sur la signification de ses actes, sur la vie humaine aussi bien que végétale, sur les rapports entre le travail et le bonheur:

Puis, il baissa la tête, il s'absorba une minute dans la vue du sillon ouvert, de la terre éventrée à ses pieds: elle était jaune et forte au fond, la motte retournée avait apporté à la lumière comme une chair rajeunie, tandis que, dessous, le fumier s'enterrait en un lit de fécondation grasse; et ses réflexions devenaient confuses, la drôle d'idée qu'on avait eue de fouiller ainsi le sol pour manger du pain, l'ennui où il était de ne pas se sentir aimé de Françoise, d'autres choses plus vagues, sur ce qui poussait là, sur son petit être qui naîtrait bientôt, sur tout le travail qu'on faisait, sans en être souvent plus heureux.⁵³

Le rythme des saisons nous est présenté, en effet, dès la première page du roman, à travers les expériences de Jean Macquart. D'abord, nous le trouvons en train de semer la terre; ensuite, il voit venir Françoise qui mène sa vache à la saillie; et, enfin, il apprend que Lise, la soeur de Françoise, est enceinte. La fécondité suit son cours dans le monde végétal, animal et humain, dans le contexte de la Beauce fertile. Aussi Jean prend-il

⁵² Ibid. p.905

⁵³ Ibid. p.1081

conscience, avec Françoise, de la présence de la plaine, tellement plus puissante que ses occupants temporaires: "Ils étaient retombés dans leur silence, ils n'ouvrirent plus la bouche, comme envahis par la gravité réfléchie de cette Beauce, si triste et si féconde."⁵⁴

C'est une vision qui ne lui échappera pas pendant son séjour à Rognes. Dans la dernière scène du roman, lorsque la famille se réunit au cimetière pour les funérailles du père Fouan, Jean constate que, dans les champs, la vie va recommencer, et que les hommes sont si petits et temporaires devant l'immensité de la plaine et la puissance de la vie:

Il était tout ébloui d'avoir longtemps regardé l'immense Beauce, les semeurs enfouissant le pain futur, d'un bout à l'autre de la plaine, jusqu'aux vapeurs lumineuses de l'horizon, où leurs silhouettes se perdaient. Pourtant, dans la terre, il distingua le cercueil, diminué encore, avec son étroit couvercle de sapin, de la couleur blonde du blé; et des mottes grasses coulaient, le recouvraient à moitié, il ne voyait plus qu'une tache pâle, comme une poignée de ce blé que les camarades, là-bas, jetaient aux sillons.⁵⁵

Comme nous voyons le travail aux champs à travers les expériences de Jean, nous voyons les paysans dans leur vie familiale à travers sa présence à la mort de Muche ou de Françoise, au repas de noce de Buteau et Lise, au baptême de

⁵⁴ Ibid. p.765

⁵⁵ Ibid. pp.1137-8

Laure, aux fiançailles d'Ernest et Elodie, aux funérailles de Fouan. Il ne faut pas que Jean réfléchisse à ces événements, nous comprenons toujours sa gêne dans des réunions où il reste toujours l'étranger, et où lui seul nous paraît agir honnêtement. La famille existe pour la famille et les deux mariages les plus heureux sont ceux entre cousins: Buteau et Lise, Ernest et Elodie. Accommodant et travailleur, Jean aurait pu vivre heureux à la campagne, sans l'écoeurement que suscite en lui, à la longue, la conduite des paysans.

Jean finit par comprendre, comme Etienne, que les individus qu'il avait connus en une amitié des plus chaleureuses, font en réalité une masse dont les traits les plus caractéristiques sont la violence et la rapacité: "De vrais loups, lâchés au travers de la plaine, si grande, si calme! Non, non! c'était assez, ces bêtes dévorantes lui gâtaient la campagne."⁵⁶

Néanmoins, malgré ses expériences parmi les paysans, Jean quitte le village sur une note optimiste, se préoccupant déjà des semailles et de l'été à venir. Cette affirmation vigoureuse de la vie dans la mort nous rappelle la scène finale de La Faute de l'abbé Mouret qui se déroule aussi dans un cimetière de village. La descente du cercueil

⁵⁶Ibid. p.1130

d'Albine dans la terre est accompagnée par un vacarme effrayant qui monte de la basse-cour, pendant que Désirée crie à son frère son message joyeux: un animal vient de naître. La Terre finit plus exactement avec le triomphe de l'optimisme sur la catastrophe, le monde naturel étant le fond contre lequel se déroule le monde social.

Dans Germinal, comme nous l'avons vu, Etienne doit subir les conséquences de la catastrophe -- la mort de la mine à la suite des événements politiques, avant de reprendre la vie -- le travail social qu'il va entreprendre à Paris. La catastrophe dans La Terre, c'est la ruine de la Borderie: Hourdequin tué, le vieux Soulas congédié, Jacqueline mise à la porte, et toute la ferme qui brûle dans l'incendie final. Comme toujours, c'est Jean qui remarque le feu, pendant que tous les paysans se querellent au cimetière. Ceux-ci n'ont pas la vision nécessaire pour apprécier ni la catastrophe chez eux -- le feu à la Borderie, ni la catastrophe nationale -- la guerre qui menace. Comme le disait le père Fouan: "Chacun devrait défendre son chez-soi, et pas plus."⁵⁷

Le paysan veut remettre tout changement à un autre jour, que ce soit les nouvelles méthodes ou le système lui-même:

⁵⁷ Ibid. p.812

Car, dans la crainte des coups de balai, ils étaient toujours du côté du manche, résolus à se donner au plus fort, au maître, pour que rien ne changeât et que le blé se vendît cher.⁵⁸

Par conséquent, à l'approche du désastre, on accuse les "causes sociales":

C'était le commencement des temps prédits, le blé au-dessous de seize francs, le blé vendu à perte, la faillite de la terre, que des causes sociales amenaient, plus fortes décidément que la volonté des hommes.⁵⁹

Le témoignage de Jean Macquart ne nous offre pas de solutions aux problèmes de la terre. S'il quitte le village sur une note optimiste, puisqu'il croit au futur, voulant se battre pour la vieille terre de France, il semble accepter sa part de douleur comme une chose ordonnée par des forces supérieures dont les mobiles nous échappent:

Il y avait aussi la douleur, le sang, les larmes, tout ce qu'on souffre et tout ce qui révolte, Françoise tuée, Fouan tué, les coquins triomphants, la vermine sanguinaire et puante des villages déshonorant et rongant la terre. Seulement, est-ce qu'on sait? De même que la gelée qui brûle les moissons, la grêle qui les hache, la foudre qui les verse, sont nécessaires peut-être, il est possible qu'il faille du sang et des larmes pour que le monde marche.⁶⁰

⁵⁸ Ibid. p.1028

⁵⁹ Ibid. p.1110

⁶⁰ Ibid. p.1142

CONCLUSION

Le but de notre étude a été de démontrer combien le témoin de passage est essentiel à la vision d'Emile Zola. Si le romancier ne veut pas, lui-même, faire de jugement moral sur les personnages ou les milieux de ses romans, s'il veut quand même condamner une société qui permet les conditions affreuses des bas quartiers de Paris, par exemple, la technique utilisant l'étranger nouveau venu dans une communauté, qu'il juge et qui le juge constamment, se présente comme une technique efficace, sinon nécessaire. Ici, nous sommes entièrement d'accord avec Brian Nicholas lorsqu'il dit, à propos du jugement moral qui semble être porté, dans L'Assommoir, contre Gervaise Macquart:

The narrative viewpoint itself is getting imperceptibly closer, becoming inextricably identified with a sort of composite local opinion. In consequence, from being someone whom we are to judge in the light of her society's judgements, Gervaise becomes more and more a manifestation of that society, a factor in its characterisation, a sounding-board for its scale of values and reactions.¹

Nous n'acceptons pas, cependant, l'affirmation que Gervaise finit par s'assimiler complètement au quartier, même si elle a appris "le coup de gosier de Paris" qui lui

¹Ian Gregor and Brian Nicholas, The Moral and the Story, London: Faber, 1962, pp.78-9.

manquait, comme nous l'avons vu, au lavoir lors de sa dispute avec Virginie. Gervaise garde, avec Lantier, son goût pour les plats méridionaux, et se rend compte, finalement, de son caractère grotesque lorsqu'elle traîne sa jambe boiteuse: deux traits essentiels à son identité d' "étrangère". De plus, Zola avait déjà signalé, dans son ébauche, son intention de faire durer la distance qui sépare Gervaise des autres habitants du quartier qui se rangent contre elle, pour la montrer du doigt et, enfin, pour occasionner sa ruine:

La fin; le drame est d'abord la chose la plus importante. Il faut y employer tous les personnages, surtout les parents, les Poisson et les Boche. D'autre part, Gervaise doit être le personnage principal, central, et comme je raconte surtout sa vie et que je veux faire d'elle un personnage sympathique, je dois montrer tout le monde travaillant à sa perte d'une façon consciente et inconsciente.²

En effet, l'assimilation de l'étranger a été plus étudiée que son rejet. Comme le montre F.W.J. Hemmings, Zola était lui-même conscient des ressemblances entre Florent, Etienne et Jean, surtout dans la présentation du nouveau milieu:

Etienne has, of course, the same function at the beginning of Germinal as Florent at the beginning of Le Ventre de Paris: he is a convenient pair of eyes, an observant stranger through whose consciousness the mine

²Oeuvres Complètes, Bernouard, vol. 8: L'Assommoir, p.472.

Dans le village, on se méfie d'abord de lui, on le traite longtemps en étranger; et même au fond cette méfiance demeure, jamais il n'est bien de la terre. On le traite en camarade, toujours prêt à le renier. Dans son mariage, le village est contre lui, le trouvant trop vieux. Moins plaint que les autres, c'est bien fait.⁵

Mais lorsque nous parlons des intentions inconscientes de Zola, nous revenons à notre analyse structurale qui révèle les grandes étapes du séjour de son témoin de passage dans la communauté qui forme le fond du roman. Puisque les données générales du modèle se répètent, et que Zola semble n'avoir été conscient que des ressemblances superficielles entre ces personnages, nous pouvons conclure que ce modèle se trouvait toujours présent, en germe, dans l'esprit de l'auteur, et qu'il s'en servait sans s'en apercevoir. Même les variantes notées appuyeraient cette conclusion: puisque le modèle demeure insoupçonné, Zola ne se préoccupe que des ressemblances superficielles.

Qui plus est, la progression à noter dans le rejet du témoin -- plus importante, à notre avis, que celle de son intégration -- révèle le développement idéologique du romancier. Florent, c'est l'homme pris dans une souricière tendue par le régime avec l'appui de la société bourgeoise. Pour le moment, nous ne voyons pas une lueur d'espoir: il

⁵ Oeuvres Complètes, Bernouard, tome 16: La Terre, p.533.

and the miners, as in the earlier novel the market and the market women, are reflected for our benefit. Jean Macquart was to perform the same function in La Terre, and Zola was again alive to the danger of repeating himself.³

Les notes de travail, dans lesquelles Zola élaborait les personnages et l'intrigue des romans, nous révèlent ses préoccupations au sujet des répétitions et des ressemblances d'un roman à un autre. Jean doit épouser Françoise dans La Terre, par exemple, pour ne pas rappeler trop les rapports entre Etienne et Catherine dans Germinal. Après une étude des notes de travail pour toute la série des Rougon-Macquart, Hemmings peut donc conclure sur l'importance du personnage central par rapport à celle de l'intrigue:

Taking the ébauches as a whole, this seems to have been the customary process: characters were first invented, and to some extent elaborated, and then Zola started casting around for some suitable "drama" in which to display them.⁴

Si nous parlons des intentions conscientes de Zola, lorsqu'il abordait le problème des rapports entre personnage et intrigue, nous devons arriver à la même conclusion. Dans l'extrait suivant de l'ébauche de La Terre, nous voyons comment s'opère une telle préoccupation:

³F.W.J. Hemmings, "The elaboration of character in the ébauches of Zola's Rougon-Macquart novels", P.M.L.A., LXXXI (1966), p.289.

⁴Ibid. p.293.

n'est guère étonnant que Zola ait dû se défendre d'avoir introduit l'élément de la fatalité dans le roman naturaliste.⁶ Gervaise meurt seule, oubliée par la société qui l'entoure, et c'est la société qui est responsable de sa mort prématurée. Pour le moment, comme le note Michel Euvrard, c'est le lecteur qui doit fournir une conclusion aux expériences de Gervaise:

Le lecteur de L'Assommoir doit donc tirer de sa lecture la même conclusion que de celle des volumes précédents des Rougon-Macquart: il faut abattre l'Empire et puisqu'à la date du livre l'Empire est tombé, il faut changer la société.⁷

Etienne Lantier aurait pu facilement perdre sa vie dans la catastrophe de la mine, mais Zola a voulu l'épargner parce qu'Etienne devait quitter le pays pour continuer la lutte autre part. Puisqu'il trouve la voie barrée à Montsou, le jeune homme doit chercher la confrontation avec les propriétaires dans la capitale. Il quitte le village, donc, dans un élan d'amitié pour les mineurs, ses camarades de nouveau, et d'optimisme pour un avenir plus juste. D'autre part, il n'est jamais question de la mort de Jean Macquart: même si Françoise est tuée par les Buteau, ceux-ci ne cherchent qu'à déposséder Jean. L'incendie à la Borderie le chagrine, puisqu'il en saisit les causes, mais ne le

⁶Voir Oeuvres Complètes, Mitterand, tome 10: Le Roman Expérimental, p.1190.

⁷Michel Euvrard, Emile Zola, Paris: Editions Universitaires, 1967, p.63.

menace aucunement. Jean, aussi, quitte son village sur une note optimiste, résolu à se battre pour la terre de la vieille France. Malgré ses expériences, il croit en elle, il croit au futur de l'homme tout comme il croit au renouveau de la terre.

Les opinions sur l'optimisme des dernières pages de ces deux romans sont vivement partagées. Pour Guy Robert, une telle conclusion serait justifiée. Si la structure de la société est pourrie, si la menace de la catastrophe gronde de plus en plus proche, la vie est en elle-même bonne :

La valeur des plus grands Rougon-Macquart, Germinal et La Terre réside, non seulement dans la présentation de milieux nouveaux largement évoqués, mais dans l'ampleur épique et dramatique de la lutte qui oppose les forces de mort et de vie. Le fait que ce conflit paraisse se répéter indéfiniment n'autorise aucune conclusion pessimiste. Toujours menacée, la Vie, qui est bonne, ne périra point; et la lutte qu'elle soutient contre les forces de décomposition et de mort nourrit en l'homme l'espérance et l'action.⁸

Opposée à cette vue de la Nature qui se renouvelle chaque année, nous avons la critique qui attaque les bases théoriques du Naturalisme. Un homme qui ne serait que le produit de sa race, de son milieu, de son moment, peut-il devenir révolutionnaire? Dans son examen des révolutionnaires de Zola, Aimé Guedj conclut que Zola ne croyait pas que l'on puisse changer le système, à cause de :

⁸Guy Robert, op. cit., p.177.

... son déterminisme scientifique qui ne lui permet pas de penser le monde autrement qu'il n'est, son pessimisme en ce qui concerne la nature humaine. A tout prendre il serait plus proche des anarchistes qui veulent la détruire que des socialistes qui croient la changer. Pour lui la révolution ne peut être qu'une explosion, non un système. Tout système est donc une déformation fantastique du réel pourtant irréductible aux formules où on veut l'enfermer, formules d'autant plus mystificatives qu'elles sont plus rationnelles.⁹

Nous ne voulons pas, dans l'étendue limitée de cette étude, reprocher à Zola son manque de convictions révolutionnaires. Sa conception de la société qui, comme nous l'avons vu, lui permet de l'envisager comme un ensemble de compartiments nettement séparés, plutôt que comme une entité globale, a été celle d'un écrivain bourgeois du dix-neuvième siècle. Le romancier, en la personne de son témoin de passage, entre dans chaque compartiment, l'observe, le décrit, et le quitte pour passer ensuite au suivant. Ce "découpage du monde" ou "éparpillement documentaire", selon la phrase de Jean Borie, contraste avec la présentation des différents membres de la famille Rougon-Macquart, ayant tous la "fêlure" originelle, qui semble relier chaque volume à tous les autres de la série:

D'un côté, par le plan même de son oeuvre, Zola semble rejeter cette accusation de quête obsessionnelle: le découpage du monde, tel que l'opère, volume après volume, la série des Rougon-Macquart, relève de la dispersion "objective" des enquêtes

⁹ Aimé Guedj, "Les révolutionnaires de Zola", Les Cahiers naturalistes, no. 36 (1968), p.129.

journalistiques; le monde est une simple collection de sujets à traiter, les préoccupations du jour demandent un roman sur les ouvriers, sur les paysans, sur les curés, sur les prostituées, sur le chemin de fer, sur les grands magasins, sur la mine et les mineurs... Or, d'autre part, il nous semble découvrir dans Les Rougon-Macquart, non pas un éparpillement documentaire, mais un seul sujet sans cesse repris, un mal contagieux et jamais circonscrit, une "fêlure", fatal et scandaleux secret toujours ramené à la lumière et sans doute jamais vraiment exorcisé.¹⁰

Mais, si Zola voit dans la société un ordre naturel, celui que Jean, par exemple, semble reconnaître et accepter à son départ de Rognes, nous devons conclure tout de même que le romancier avait le coeur bien placé et qu'il souffrait avec son témoin. C'est une prise de conscience que nous trouvons énoncée, sans équivoque, dans l'ébauche de La Terre:

En somme, j'ai voulu faire pour le paysan, dans La Terre, ce que j'ai fait, dans L'Assommoir pour le peuple des faubourgs de Paris: écrire son histoire, ses moeurs, ses passions, sous la fatalité du milieu et des circonstances historiques.¹¹

Nous revenons, maintenant, à la question déjà posée dans notre Introduction: l'observateur peut-il rester objectif et statique? Comme nous l'avons vu, le témoin est influencé par son nouveau milieu, aussi bien que ce milieu par le témoin, et il revient maintes et maintes fois

¹⁰Jean Borie, op. cit., p.22.

¹¹Oeuvres Complètes, Bernouard, tome 16: La Terre, p.521.

regarder l'objet qui le fascine et qui acquiert un grand empire sur lui. Comme le constate Roger Ripoll:

Ce qui donne au regard cette importance, c'est la nature très particulière du lien unissant l'observateur à l'objet de son observation: le spectacle s'empare du spectateur avec la tyrannie d'une obsession, malgré la répugnance ou la crainte qu'il peut provoquer chez lui. Un tel pouvoir tient au caractère paradoxal de l'objet, à la fois attirant et néfaste.¹²

Il faudra ajouter, aussi, que le romancier se laisse duper s'il croit que sa vision, ou celle de son témoin, n'est pas une interprétation de ce qu'il voit: de là la distinction tellement nette entre le regard du témoin dans le nouveau milieu, et celui des habitués. En fait, le témoin se trouve au coeur d'une vision de la société propre à Zola, puisqu'il a été choisi pour nous la transmettre. Zola partage, en ceci, la perspective de ses confrères, les peintres de l'époque:

Au fond le naturalisme et l'impressionnisme sont des tentatives d'objectivité: les peintres et l'auteur veulent enregistrer la réalité en limitant l'art au domaine du monde extérieur et visible; mais la théorie du réalisme est un sophisme, et elle est inévitablement vouée à l'échec, car un observateur ne peut après tout recréer qu'une impression subjective de ce qu'il a vu; la représentation soi-disant réaliste est toujours soumise à des considérations personnelles.¹³

¹² Roger Ripoll, op. cit., p.104.

¹³ Joy Newton, "Emile Zola impressionniste", Les Cahiers naturalistes, no.33 (1967), p.40.

Dans sa vision personnelle de la société contemporaine, vision pénétrante et accusatrice, Zola reste néanmoins dans les limites imposées par la situation d'un écrivain bourgeois du dix-neuvième siècle. La société existe telle quelle; nul doute qu'elle est pourrie et que Gervaise ne devrait pas mourir ainsi, sans que personne ne remue le petit doigt pour la secourir. Des réformes sont nécessaires: les commerçants et les marchandes des Halles ne pensent qu'à leur propre situation, et ignorent complètement le salut commun. Revenir à l'ancien système, avec des meilleures conditions de travail et une hausse des salaires pour les mineurs, ou un meilleur rendement sans aucune intervention étrangère pour les paysans, c'est, au fond, ne rien changer. Zola pense, comme l'explique Henri Mitterand en parlant de Germinal, à un ordre naturel qui va de soi, un ordre qui peut être modifié, mais dont la structure verticale restera toujours la même:

La structure sociale est aussi organiquement corrélée, dans ce texte aux structures naturelles (lumière et ténèbres, terrestre et souterrain...) et aux structures biologiques. La séparation des deux classes est dans l'ordre du naturel et de l'éternel, non du social et du transitoire. Elle est un fait de nature, non de culture. Si un antagonisme apparaît, le système l'absorbera et le neutralisera.¹⁴

La conviction que l'ordre naturel s'impose par des

¹⁴ Henri Mitterand, "Notes sur l'idéologie du mythe dans Germinal", La Pensée, Mars-Avril, 1971, p.84.

lois naturelles est amplement illustrée par le chemin de fer dans La Bête Humaine: la société ressemblerait à une mécanique qui ne peut fonctionner que d'une seule façon précise. Lorsqu'il arrive un accident, Zola constate donc que "l'ordre naturel était perverti":¹⁵ le train pris par la neige, ou la locomotive qui se casse. Et lorsque la société s'est engagée sur une mauvaise voie, que tout semble courir follement sans direction, Zola ne trouve d'autre solution que celle d'une catastrophe, soit un train emballé, soit la mine sabotée ou la ferme incendiée. La catastrophe balayera le terrain avant d'inaugurer une nouvelle époque où le même système qu'auparavant se reproduira, neuf, brillant et sain.

Si l'homme ne peut pas donc diriger sa propre société, il faudra croire à des forces supérieures. On ne doute plus du coeur de Zola, mais on se réserve de critiquer son idéologie:

Attiré par les questions les plus brûlantes, par les antagonismes les plus aigus, prêt à dénoncer la corruption de la société où il vit, poussé, par cette bonté agissante qui constitue un trait si remarquable de sa personnalité, à s'indigner contre l'injustice et à prendre le parti des victimes, il ne peut considérer la réalité sociale que de l'extérieur, il ne parvient pas à en discerner clairement le mécanisme et les contradictions, il est amené malgré lui à la concevoir en termes de destin.¹⁶

¹⁵ Oeuvres Complètes, tome 6: La Bête Humaine, p.171.

¹⁶ Roger Ripoll, op. cit., pp.115-6.

C'est de ces forces supérieures que notre personnage a été le témoin. A côté de la présentation de nouveau milieux avec tous leurs habitués, l'importance du témoin réside dans la vision pénétrante, qu'il est seul à posséder, du nouveau milieu et de ses caractères particuliers: les légumes aux Halles, l'alambic et le logement rue de la Goutte d'Or, la mine à Montsou et la foule des grévistes, la plaine de la Beauce et les traits ataviques du clan Fouan. Mais ni l'individu, ni la grande masse, ne semble faire une grande impression sur les forces sociales ou économiques qui dirigerait alors notre destin. Seul, en effet, le témoin se rend compte de leur puissance, bien qu'il n'y puisse rien, et cela malgré toutes ses tentatives de mettre le système en question.

On peut se prononcer pour ou contre la vision globale de Zola, apprécier sa sympathie pour les étrangers et les dépourvus, ou attaquer sa vue de l'homme impuissant devant le destin et les forces supérieures. Nous nous contentons, ici, d'appuyer les sentiments de Henri Barbusse:

Nous avons vu surtout que la bataille dans laquelle nous sommes impliqués sépare strictement les hommes en deux courants: celui qui se cramponne à l'ordre établi, celui qui veut démolir et refaire; et que, quelles que soient les intentions, les goûts, les subtilités et les hypocrisies de "juste milieu", on se rattache en définitive à l'un ou à l'autre de ces deux partis (même par force d'inertie), dès

qu'on fait besogne publique. Il n'y a pas de juste milieu. Il n'y a pas de sans-parti.¹⁷

¹⁷ Henri Barbusse, Zola, Paris: Gallimard, 1932, p.287.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1. Oeuvres de Zola

- Zola. Oeuvres complètes. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Paris: Bernouard, 1927-29.
- . Oeuvres complètes. Edition établie sous la direction de Henri Mitterand. Paris: Cercle du Livre Précieux, 1966-69.

2. Etudes critiques

- Barbusse, Henri. Zola. Paris: Gallimard, 1932.
- Borie, Jean. Zola et les mythes. Paris: Editions du Seuil, 1971.
- Euvrard, Michel. Emile Zola. Paris: Editions Universitaires, 1967.
- Grant, Elliott M. Emile Zola. New York: Twayne Publishers, 1966.
- Hemmings, F.W.J. Emile Zola. London: Oxford University Press, 1966.
- Josephson, Matthew. Zola and His Time. New York: Russell and Russell, 1969.
- Lanoux, Armand. Bonjour, Monsieur Zola. Paris: Amiot-Dumont, 1954.
- Le Blond-Zola, Denise. Emile Zola raconté par sa fille. Paris: Fasquelle, 1931.
- Proulx, Alfred C. Aspects épiques des "Rougon-Macquart" de Zola. Paris: Mouton and Co., 1966.
- Robert, Guy. Emile Zola: Principes et caractères généraux de son oeuvre. Paris: Les Belles Lettres, 1952.

Walker, Philip D. Emile Zola. New York: Humanities Press, 1968.

Wilson, Angus. Emile Zola, An Introductory Study of His Novels. London: Secker and Warburg, 1964.

3. Articles de revue

Aubery, Pierre. "Genèse et développement du personnage de Lantier". French Studies, XVI (1962), 142-153.

Baguley, David. "Le supplice de Florent: A propos du Ventre de Paris". Europe, nos. 468-469 (1968), 91-96.

Dezalay, Auguste. "Le thème du souterrain". Europe, nos. 468-469 (1968), 110-121.

Dubois, Jacques. "Les refuges de Gervaise. Pour un décor symbolique de L'Assommoir". Les Cahiers naturalistes, no. 30 (1965), 105-117.

Godenne, Janine. "Le Tableau chez Zola: une forme, un microcosme". Les Cahiers naturalistes, no. 40 (1970), 135-143.

Guedj, Aimé. "Les révolutionnaires de Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 36 (1968), 123-137.

Hamon, Philippe. "A propos de l'impressionnisme de Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 34 (1967), 139-147.

Hemmings, F.W.J. "The elaboration of character in the ébauches of Zola's Rougon-Macquart novels". P.M.L.A., LXXXI (1966), 286-296.

----- "Intention et réalisation dans Les Rougon-Macquart". Les Cahiers naturalistes, no. 42 (1971), 93-108.

Kanes, Martin. "Germinal: drama and dramatic structure". Modern Philology, LXI (1963), 12-25.

Lapp, John C. "The Watcher Betrayed and the Fatal Woman: some recurring patterns in Zola". P.M.L.A., LXXIV (1959), 276-284.

- Matthews, J.H. "Things in the naturalist novel". French Studies, XIV (1960), 212-223.
- . "The Art of description in Zola's Germinal". Symposium, XVI (1962), 267-274.
- Mitterand, Henri. "Le regard d'Emile Zola". Europe, nos. 468-469 (1968), 182-199.
- . "Notes sur l'idéologie du mythe dans Germinal". La Pensée, Mars-Avril, 1971, 81-86.
- . "Germinal et les idéologies". Les Cahiers naturalistes, no. 42 (1971), 141-152.
- Newton, Joy. "Emile Zola impressionniste". Les Cahiers naturalistes, no. 33 (1967), 39-52.
- . "Emile Zola impressionniste (II)". Les Cahiers naturalistes, no. 34 (1967), 124-138.
- . "Zola et l'expressionnisme: le point de vue hallucinatoire". Les Cahiers naturalistes, no. 41 (1971), 1-14.
- Pelletier, Jacques. "Lukacs, lecteur de Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 41 (1971), 58-74.
- Ripoll, Roger. "Fascination et fatalité: le regard dans l'oeuvre de Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 32 (1966), 104-116.
- Schober, Rita. "Observations sur quelques procédés stylistiques de Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 28 (1964), 149-161.
- Walker, Philip D. "The mirror, the window and the eye in Zola's fiction". Yale French Studies, no. 42 (1969), 52-67.
- Wurmser, André. "Les marxistes, Balzac et Zola". Les Cahiers naturalistes, no. 28 (1964), 137-148.

4. Oeuvres générales

- Cogny, Pierre. Le Naturalisme. Paris: Presses Universitaires de France, 1963.
- Cruikshank, John (Ed.). French Literature and its Background: vol. 5 The Late Nineteenth Century. London: Oxford University Press, 1969.
- Dumesnil, René. L'Epoque réaliste et naturaliste. Paris: Tallandier, 1946.
- Gregor, Ian and Nicholas, Brian. The Moral and the Story. London: Faber, 1962.
- James, Henry. The House of Fiction, Essays on the Novel. London: Rupert Hart-Davis, 1957.
- Levin, Harry. The Gates of Horn: A study of Five French Realists. New York: Oxford University Press, 1966.
- Turnell, Martin. The Art of French Fiction. London: Hamish Hamilton, 1959.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER <u>Le Ventre de Paris</u> : Pierre Florent	13
CHAPITRE II <u>L'Assommoir</u> : Gervaise Macquart	42
CHAPITRE III <u>Germinal</u> : Etienne Lantier	78
CHAPITRE IV <u>La Terre</u> : Jean Macquart	118
CONCLUSION	158
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	171
TABLE DES MATIERES	175